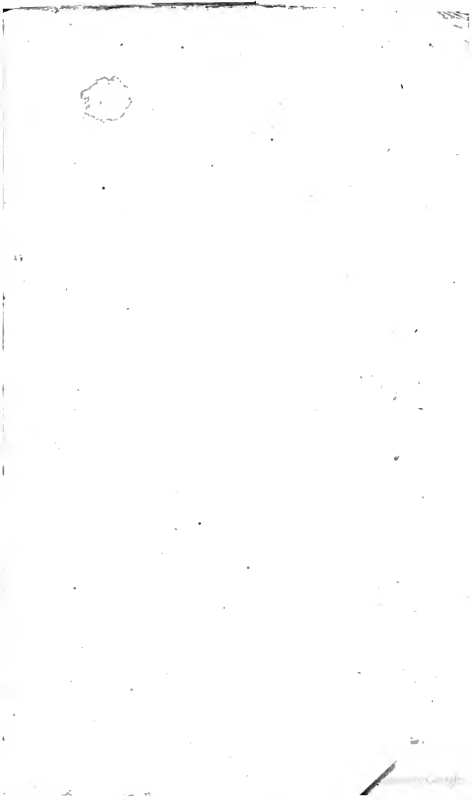
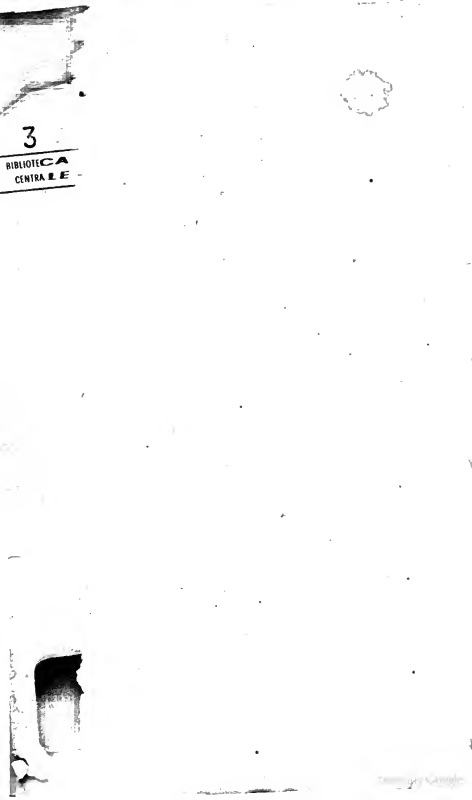
BERTO CARRARA

9






3
BIBLIOTECA
CENTRALE

# THÉATRE
DE
# VOLTAIRE.

TOME NEUVIEME.

*LE*

# THÉATRE DE VOLTAIRE,

NOUVELLE ÉDITION,

*Augmentée de plusieurs Pièces, qui n'ont été imprimées que depuis la mort de l'Auteur, & qui ne se trouvent que dans l'édition des Œuvres complettes, imprimées à Kell.*

TOME NEUVIEME.




*A TOULOUSE,*

Chez J. B. Broulhiet, Libraire.

M. DCC. XC.

*AVEC PERMISSION.*



# TABLE
## *DES PIECES*

Contenues dans le IX volume.

# *ADÉLAYDE*
# DU GUESCLIN,
## *TRAGÉDIE,*

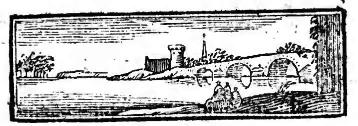
*Remise au Théâtre le 9 Septembre 1765.*

Donnée au Public par M. LE KAIN, Comédien Ordinaire du Roi.

# ACTEURS.

| | |
|---|---|
| LE SIRE DE COUCI. | *M. Granval.* |
| LE DUC DE VENDÔME. | *M. le Kain.* |
| LE DUC DE NEMOURS, fon frère. | *M. Molé.* |
| DANGESTE, Ecuyer du Duc de Nemours. | *M. Dauberval.* |
| UN OFFICIER du Duc de Vendôme. | *M. Fromentin.* |
| ADELAÏDE DU GUESCLIN. | *Mlle. Dubois.* |
| TAISE D'ANGLURE, Confidente d'Adélaïde. | *Mlle. Defpinai.* |

*La Scène eft à Lille.*



# *ADÉLAYDE* DU GUESCLIN, *TRAGÉDIE.*

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

LE SIRE DE COUCI, ADELAÏDE.

COUCI.

DIGNE Sang de Guesclin, vous, qu'on voit aujourd'hui,
Le charme des Français dont il était l'appui,
Souffrez qu'en arrivant dans ce séjour d'allarmes,
Je dérobe un moment au tumulte des armes.
Ecoutez-moi : voyez d'un œil mieux éclairci
Les desseins, la conduite, & le cœur de Couci;
Et que votre vertu cesse de méconnaître

L'ame d'un vrai Soldat, digne de vous peut-être.

ADELAYDE.

Je sçais quel est Couci ; sa noble intégrité
Sur ses lévres toujours plaça la vérité.
Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai sans peine.

COUCI.

Sachez que si ma foi dans Lille me ramene,
Si du Duc de Vendôme embrassant le parti,
Mon zèle en sa faveur ne s'est pas démenti,
Je n'approuvai jamais la fatale alliance
Qui l'unit aux Anglais, & l'enlève à la France.
Mais dans ces tems affreux de discorde & d'horreur,
Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur :
Non que pour ce Héros mon ame prévenue,
Prétende à ses défauts fermer toujours ma vue ;
Je ne m'aveugle pas : je vois avec douleur
De ses emportemens l'indiscréte chaleur :
Je vois que de ses sens l'impétueuse yvresse
L'abandonne aux excès d'une ardente jeunesse ;
Et ce torrent fougeux, que j'arrête avec soin ;
Trop souvent me l'arrache & l'emporte trop loin ;
Il est né violent, non moins que magnanime ;
Tendre, mais emporté ; mais capable d'un crime ;
Du sang qui le forma je connais les ardeurs :
Toutes les passions sont en lui des fureurs.
Mais il a des vertus qui rachêtent ses vices.
Et qui sçaurait, Madame, où placer ses services,
S'il ne vous fallait suivre, & ne chérir jamais
Que des cœurs sans faiblesse, & des Princes parfaits ?
Tout mon sang est à lui ; mais enfin, cette épée
Dans celui des Français à regret s'est trempée.
Le Dauphin généreux.

ADELAÏDE.

Ofez le nommer Roi,
Il l'eft, il le mérite.

COUCI.

Il ne l'eft pas pour moi.
Je voudrais, il eft vrai, lui porter mon hommage;
Tous mes vœux font pour lui, mais l'amitié m'engage.
Mon bras eft à Vendôme, & ne peut aujourd'hui
Ni fervir, ni traiter, ni changer qu'avec lui.
Le malheur de nos tems, nos difcordes finiftres,
Charles, qui s'abandonne à dindignes Miniftres,
Dans ce cruel parti tout l'a précipité.
Je ne peux à mon choix fléchir fa volonté.
J'ai fouvent, de fon cœur aigriffant les bleffures,
Révolté fa fierté par des vérités dures.
Vous feule, à votre Roi le pourriez rappeller,
Madame; & c'eft de quoi je cherche à vous parler,
J'afpirai jufqu'à vous, avant qu'aux murs de Lille
Vendôme trop heureux vous donnât cet afyle:
Je crus que vous pouviez, approuvant mon deffein,
Accepter fans mépris mon hommage & ma main,
Que je pouvais unir, fans une aveugle audace,
Les lauriers des Guefclins aux lauriers de ma race?
La Gloire le voulait; & peut-être l'amour,
Plus puiffant & plus doux, l'ordonnait à fon tour?
Mais à des plus beaux nœuds je vous vois deftinée.
La guerre dans Cambray vous avait amenée
Parmi les flots d'un Peuple à foi-même livré,
Sans raifon, fans juftice, & de fang enivré;
Un ramas de mutins, troupe indigne de vivre,
Vous méconnut affez pour ofer vous pourfuivre.
Vendôme vint, parut, & fon heureux fecours
Punit leur infolence & fauva vos beaux jours.

Quel Français, quel mortel eut pû moins entreprendre?
Et qui n'aurait brigué l'honneur de vous défendre!
La guerre en d'autres lieux égarait ma valeur.
Vendôme vous sauva, Vendôme eut ce bonheur:
La gloire en est à lui, qu'il en ait le salaire:
Il a par trop de droits mérité de vous plaire.
Il est Prince, il est jeune, il est votre vengeur;
Ses bienfaits & son nom, tout parle en sa faveur:
La justice & l'Amour vous pressent de vous rendre.
Je n'ai rien fait pour vous, je n'ai rien à prétendre;
Je me tais. — Mais sçachez que pour vous mériter,
A tout autre qu'à lui j'irais vous disputer:
Je céderais à peine aux enfans des Rois même;
Mais Vendôme est mon Chef; il vous adore, il m'aime;
Couci, ni vertueux, ni superbe à demi,
Aurait bravé le Prince, & cede à son ami.
Je fais plus: de mes sens maîtrisant la faiblesse,
J'ose de mon rival appuyer la tendresse;
Vous montrer votre gloire, & ce que vous devez
Au Héros qui vous sert, & par qui vous vivez.
Je verrai d'un œil sec, & d'un cœur sans envie,
Cet hymen qui pouvait empoisonner ma vie.
Je réunis pour vous mon service & mes vœux.
Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux.
Voilà mes sentimens. Si je me sacrifie,
L'amitié me l'ordonne, & sur-tout la Patrie.
Songez que, si l'hymen vous range sous sa loi,
Si ce Prince est à vous, il est à votre Roi.

ADELAÏDE.

Qu'avec étonnement, Seigneur, je vous contemple!
Que vous donnez au monde un rare & grand exemple!
Quoi! ce cœur (je le crois sans feinte & sans détour)
Connait l'amitié seule & peut braver l'amour!

Il faut vous admirer quand on fait vous connaître;
Vous fervez votre ami, vous fervirez mon maître.
Un cœur fi généreux doit penfer comme moi.
Tous ceux de votre fang font l'appui de leur Roi.
Eh bien! de vos vertus je demande une grace.

COUCI.

Vos ordres font facrés; que faut-il que je faffe?

ADELAÏDE.

Vos confeils généreux me preffent d'accepter
Ce rang, dont un grand Prince a daigné me flater.
Je n'oublirai jamais combien fon choix m'honore;
J'en vois toute la gloire: & quand je fonge encore
Qu'avant qu'il fût épris de cet ardent amour,
Il daigna me fauver & l'honneur & le jour,
Tout ennemi qu'il eft de fon Roi légitime,
Tout vengeur des Anglais, tout protecteur du crime,
Accablée à fes yeux du poids de fes bienfaits,
Je crains de l'affliger, Seigneur, & je me tais.
Mais, malgré mon fervice & ma reconnaiffance,
Il faut par des refus répondre à fa conftance.
Sa paffion m'afflige. Il eft dur à mon cœur,
Pour prix de tant de foins de caufer fon malheur.
A ce Prince, à moi-même épargnez cet outrage.
Seigneur vous pouvez tout fur ce jeune courage!
Souvent on vous a vû, par vos confeils prudents,
Modérer de fon cœur les tranfports turbulants.
Daignez débaraffer ma vie & ma fortune
De ces nœuds trop brillans dont l'éclat m'importune.
De plus fieres beautés, de plus dignes appas
Brigueront fa tendreffe où je ne prétends pas.
D'ailleurs quel appareil, quel tems pour l'hyménée!
Des armes de mon Roi Lille eft environnée.
J'entens de tous côtés les clameurs des Soldats,

Et les sons de la guerre, & les cris du trépas.
La terreur me consume : & votre Prince ignore
Si Nemours, — si son frère, hélas ! respire encore.
Ce frère qu'il aima, ce vertueux Nemours;
On disait que la Parque avait tranché ses jours;
Que la France en aurait une douleur mortelle.
Seigneur, au sang des Rois il fut toujours fidelle.
S'il est vrai que sa mort. — Excusez mes ennuis,
Mon amour pour mes Rois, & le trouble où je suis.

COUCI.

Vous pouvez l'expliquer au Prince qui vous aime,
Et de tous vos secrets l'entretenir vous-même.
Il va venir, Madame : & peut-être vos vœux. —

ADELAÏDE.

Ah ! Couci, prévenez le malheur de tous deux.
Si vous aimez ce Prince; & si, dans mes allarmes,
Avec quelque pitié vous regardez mes larmes,
Sauvez-le, sauvez-moi de ce triste embarras.
Daignez tourner ailleurs ses desseins & ses pas.
Pleurante & désolée, empêchez qu'il ne voie. —

COUCI.

Je plains cette douleur où votre ame est en proie,
Et loin de la gêner d'un regard curieux,
Je baisse devant elle un œil respectueux.
Mais, quel que soit l'ennui dont votre cœur soupire,
Je vous ai déjà dit ce que j'ai dû vous dire,
Je ne puis rien de plus. Le Prince est soupçonneux,
Je lui serais suspect en expliquant vos vœux;
Je sçais à quel excès irait sa jalousie,
Quel poison mes discours répandraient sur sa vie :
Je vous perdrais peut-être; & mon soin dangereux,
Madame, avec un mot, ferait trois malheureux.
Vous, à vos intérêts rendez-vous moins contraire.

Pefez fans paffion l'honneur qu'il veut vous faire.
Moi, libre entre vous deux, fouffrez que, dès ce jour,
Oubliant à jamais le langage d'amour,
Tout entier à la guerre, & maître de fon ame,
J'abandonne à leur fort & vos vœux & fa flâme.
Je crains de l'affliger, je crains de vous trahir,
Et ce n'eft qu'aux combats que je dois le fervir.
Laiffez-moi d'un Soldat garder le caractère,
Madame ; & puifqu'enfin la France vous eft chère;
Rendez-lui ce Héros qui ferait fon appui.
Je vous laiffe y penfer & je cours après lui.
Adieu, Madame.

---

## SCENE II.

### ADELAÏDE, TAISE.

ADELAÏDE.

Où fuis-je ? hélas ! tout m'abandonne.
Nemours. — De tous côtés le malheur m'environne.
Ciel ! qui m'arrachera de ce cruel féjour ?

TAISE.

Quoi ! du Duc de Vendôme, & le choix & l'amour;
Quoi ! ce rang qui ferait le bonheur ou l'envie.
De toutes les beautés dont la France eft remplie ;
Ce rang qui touche au Trône, & qu'on met à vos pieds,
Ferait couler les pleurs dont vos yeux font noyés !

ADELAÏDE.

Ici du haut des cieux, du Guefclin me contemple.
De la fidélité, ce Héros fut l'exemple.
Je trahirais le fang qu'il verfa pour nos Loix,

Si j'acceptais la main du vainqueur de nos Rois.

TAISE.

Quoi ! dans ces triftes tems de ligues & de haines,
Qui confondent des droits les bornes incertaines,
Où le meilleur parti femble encor fi douteux;
Où les enfans des Rois font divifés entr'eux,
Vous, qu'un aftre plus doux femblait avoir formée
Pour unir tous les cœurs; & pour en être aimée,
Vous refufez l'honneur qu'on offre à vos appas,
Pour l'intérêt d'un Roi qui ne l'exige pas!

ADELAÏDE, (*en pleurant.*)

Mon devoir me rangeait du parti de fes armes.

TAISE.

Ah ! le devoir tout feul fait-il verfer des larmes?
Si Vendôme vous aime, & fi par fon fecours? —

ADELAÏDE.

Laiffe-là fes bienfaits, & parle de Nemours.
N'en as-tu rien appris ? Sçait-on s'il vit encore?

TAISE.

Voilà donc en effet, le foin qui vous dévore,
Madame?

ADELAÏDE.

Il eft trop vrai, je l'avoue; & mon cœur
Ne peut plus foutenir le poids de fa douleur;
Elle échappe, elle éclate, elle fe juftifie:
Et fi Nemours n'eft plus, fa mort finit ma vie.

TAISE.

Et vous pouviez cacher ce fecret à ma foi?

ADELAÏDE.

Le fecret de Nemours dépendait-il de moi?
Nos feux toujours brûlans dans l'ombre du filence,
Trompaient de tous les yeux la trifte vigilance.
Séparés l'un de l'autre, & fans ceffe préfens,

Nos cœurs, de nos ſoupirs, étaient ſeuls confidens:
Et Vendôme ſur-tout ignorant ce myſtère,
Ne ſçait pas ſi mes yeux ont jamais vû ſon frère.
Dans les murs de Paris — mais, ô ſoins ſuperflus?
Je te parle de lui, quand peut-être il n'eſt plus.
O murs, où j'ai vécu de Vendôme ignorée!
O tems, où de Nemours en ſecret adorée! —
Nous touchions l'un & l'autre au fortuné moment
Qui m'allait aux Autels unir à mon Amant!
La guerre a tout détruit. Fidelle au Roi ſon maître,
Mon amant me quitta, pour m'oublier peut-être.
Il partit; & mon cœur qui le ſuivait toujours,
A vingt peuples armés redemanda Nemours.
Je portai dans Cambrai ma douleur inutile:
Je voulus rendre au Roi cette ſuperbe Ville;
Nemours à ce deſſein devait ſervir d'appui;
L'Amour me conduiſait, je faiſais tout pour lui.
C'eſt lui qui, d'une fille, animant le courage,
D'un peuple factieux me fit braver la rage,
Il expoſa mes jours pour lui ſeul réſervés;
Jours triſtes, jours affreux qu'un autre a conſervés!
Ah! qui m'éclaircira d'un deſtin que j'ignore?
Français, qu'avez-vous fait du Héros que j'adore?
Ses lettres autrefois, chers gages de ſa foi,
Trouvaient mille chemins pour venir juſqu'à moi.
Son ſilence me tue. Hélas! il fait peut-être
Cet amour qu'à mes yeux ſon frère a fait paraître.
Tout ce que j'entrevois conſpire à m'allarmer.
Et mon amant eſt mort, ou ceſſe de m'aimer?
Et pour comble de maux, je dois tout à ſon frère!

TAISE.

Cachez bien à ſes yeux ce dangereux myſtère;

Pour vous, pour votre amant, redoutez son courroux.
Quelqu'un vient.

ADELAÏDE.

C'est lui-même, ô Ciel!

TAISE.

Contraignez-vous.

---

## SCENE III.

LE DUC DE VENDÔME, ADELAÏDE, TAISE.

LE DUC DE VENDÔME.

J'Oublie à vos genoux, charmante Adélaïde,
Le trouble & les horreurs où mon destin me guide.
Vous seule adoucissez les maux que nous souffrons;
Vous nous rendez plus pur l'air que nous respirons.
La discorde sanglante afflige ici la terre:
Vos jours sont entourés des piéges de la guerre
J'ignore à quel destin le ciel veut me livrer:
Mais si d'un peu de gloire, il daigne m'honorer,
Cette gloire sans vous, obscure & languissante,
Des flambeaux de l'hymen deviendra plus brillante.
Souffrez que mes lauriers attachés par vos mains
Ecartent le tonnerre & bravent les destins:
Ou, si le Ciel jaloux a conjuré ma perte,
Souffrez que de nos noms ma tombe au moins couverte,
Apprenne à l'avenir, que Vendôme amoureux,
Expira votre époux, & périt trop heureux.

ADELAÏDE.

Tant d'honneur, tant d'amour servent à me confondre;
Prince. — Que lui dirai-je! & comment lui répondre?
Ainsi, Seigneur. — Couci ne vous a point parlé?

VENDOSME.

VENDÔME.

Non, Madame. D'où vient que votre cœur troublé
Répond en frémissant à ma tendresse extrême ?
Vous parlez de Couci, quand Vendôme vous aime!

ADELAÏDE.

Prince, s'il était vrai que ce brave Nemours
De ses ans pleins de gloire eût terminé le cours;
Vous qui le chérissiez d'une amitié si tendre,
Vous qui devez au moins des larmes à sa cendre,
Au milieu des combats, & près de son tombeau,
Pourriez-vous de l'hymen allumer le flambeau ?

VENDÔME.

Ah ! je jure par vous, vous qui m'êtes si chère,
Par le doux nom d'Amant, par le saint nom de frère;
Que ce frère, après vous, fut toujours à mes yeux,
Le plus cher des mortels, & le plus précieux.
Lorsqu'à mes ennemis sa valeur fut livrée,
Ma tendresse en souffrit sans en être altérée;
Sa mort m'accablerait des plus horribles coups;
Et pour m'en consoler mon cœur n'aurait que vous.
Mais on croit trop ici l'aveugle renommée :
Son infidelle voix vous a mal informée.
Si mon frère était mort, doutez-vous que son Roi,
Pour m'apprendre sa perte, eût dépêché vers moi?
Ceux que le Ciel forma d'une race si pure,
Au milieu de la guerre écoutant la nature;
Et protecteurs des loix que l'honneur doit dicter,
Même en se combattant, sçavent se respecter.
A sa perte, en un mot, donnons moins de créance.
Un bruit plus vraisemblable & m'afflige & m'offense;
On dit que vers ces murs il a porté ses pas.

ADELAÏDE.

Seigneur, il est vivant ?

VENDÔME.

Je lui pardonne, hélas !
Qu'au parti de fon Roi, fon intérêt le range ;
Qu'il le défende ailleurs, & qu'ailleurs il le venge ;
Qu'il triomphe pour lui, je le veux, j'y confens ;
Mais fe mêler ici parmi les affiégeans,
Me chercher, m'attaquer, moi, fon ami, fon frère !

ADELAÏDE.

Le Roi le veut fans doute.

VENDÔME.

Ah ! deftin trop contraire !
Se pourrait-il qu'un frère élevé dans mon fein,
Pour mieux fervir fon Roi, levât fur moi fa main ?
Lui, qui devrait plutôt, témoin de cette fête,
Partager, augmenter mon bonheur qui s'apprête.

ADELAÏDE.

Lui ?

VENDÔME.

C'eft trop d'amertume en des momens fi doux.
Malheureux par un frère, & fortuné par vous ;
Tout entier à vous feule, & bravant tant d'allarmes,
Je ne veux voir que vous, mon hymen & vos charmes.
Qu'attendez-vous ? Donnez à mon cœur éperdu
Ce cœur que j'idolâtre, & qui m'eft fi bien dû.

ADELAÏDE.

Seigneur, de vos bienfaits mon ame eft pénétrée ;
La mémoire à jamais m'en eft chère & facrée.
Mais c'eft trop prodiguer vos auguftes bontés,
C'eft mêler trop de gloire à mes calamités ;
Et cet honneur. —

VENDÔME.

Comment ! ô Ciel ! qui vous arrête ?

ADELAÏDE.

Je dois. —

## SCENE IV.

LE DUC DE VENDÔME, ADELAÏDE, TAISE, COUCI.

COUCI.

Prince, il eſt tems : marchez à notre tête.
Déjà les ennemis ſont aux pieds des remparts ;
Echauffez nos Guerriers du feu de vos regards.
Venez vaincre.

VENDÔME.

Ah ! courons. — Dans l'ardeur qui me preſſe
Quoi ! vous n'oſez d'un mot raſſurer ma tendreſſe ?
Vous détournez les yeux, vous tremblez ; & je voi
Que vous cachez des pleurs qui ne ſont pas pour moi.

COUCI.

Le temps preſſe.

VENDÔME.

Il eſt tems que Vendôme périſſe,
Il n'eſt point de Français que l'amour aviliſſe.
Amants aimés, heureux, ils cherchent les combats ;
Ils courent à la gloire, & je vole au trépas.
Allons, brave Couci ; la mort la plus cruelle,
La mort que je deſire eſt moins barbare qu'elle.

ADELAÏDE.

Ah ! Seigneur, modérez cet injuſte courroux.
Autant que je le dois, je m'intéreſſe à vous.

J'ai payé vos bienfaits, mes jours, ma délivrance;
Par tous les sentimens qui sont en ma puissance:
Sensible à vos dangers, je crains votre valeur.

VENDÔME.

Ah! que vous sçavez bien le chemin de mon cœur!
Que vous sçavez mêler la douceur à l'injure!
Un seul mot m'accablait, un seul mot me rassure.
Content, rempli de vous, j'abandonne ces lieux,
Et crois voir ma victoire écrite dans vos yeux.

---

## SCENE V.

ADELAIDE, TAISE.

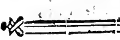
TAISE.

Vous voyez sans pitié sa tendresse allarmée!

ADELAIDE.

Est-il bien vrai? Nemours serait-il dans l'armée?
O discorde fatale! Amour plus dangereux,
Que vous couterez cher à ce cœur malheureux!

*Fin du premier Acte.*



# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

VENDOME, COUCI.

VENDÔME.

Nous périssons sans vous, Couci, je le confesse :
Vos conseils ont guidé ma fougueuse jeunesse :
C'est vous, dont l'esprit ferme & les yeux pénétrans
M'ont porté des secours en cent lieux différens.
Que n'ai-je, comme vous, ce tranquille courage,
Si froid dans le danger, si calme dans l'orage?
Couci m'est nécessaire aux conseils, aux combats;
Et c'est à sa grande ame à diriger mon bras.

COUCI.

Ce courage brillant qu'en vous on voit paraître,
Sera maître de tout, quand vous en serez maître:
Vous l'avez sçu régler, & vous avez vaincu.
Ayez dans tous les tems cette utile vertu.
Qui sçait se posséder, peut commander au monde.
Pour moi, de qui le bras faiblement vous seconde,
Je connais mon devoir, & je vous ai suivi.
Dans l'ardeur du combat je vous ai peu servi.
Nos Guerriers, sur vos pas, marchaient à la victoire:
Et suivre les Bourbons, c'est voler à la gloire.
Vous seul, Seigneur, vous seul avez fait prisonnier
Ce chef des Assaillans, ce superbe Guerrier,

Vous l'avez pris vous-même ; & maître de sa vie,
Vos secours l'ont sauvé de sa propre furie.

VENDÔME.

D'où vient donc, cher Couci, que cet audacieux
Sous son casque fermé se cachait à mes yeux?
D'où vient qu'en le prenant, qu'en saisissant ses armes;
J'ai senti malgré moi de nouvelles allarmes?
Un je ne sçais quel trouble en moi s'est élevé;
Soit que ce triste amour dont je suis captivé,
Sur mes sens égarés répandant sa tendresse,
Jusqu'au sein des combats m'ait prêté sa faiblesse;
Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
Par la molle douceur de ses impressions.
Soit plutôt que la voix de ma triste Patrie
Parle encor en secret au cœur qui l'a trahie;
Qu'elle condamne encor mes funestes succès,
Et ce bras qui n'est teint que du sang des Français.

COUCI.

Je prévois que bientôt cette guerre fatale:
Ces troubles intestins de la Maison Royale,
Ces tristes factions céderont au danger
D'abandonner la France au fils de l'étranger.
Je vois que de l'Anglais la race est peu chérie,
Que leur joug est pésant ; qu'on aime la patrie;
Que le sang des Clovis est toujours adoré.
Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré
Les rameaux divisés & courbés par l'orage,
Plus unis & plus beaux, soient notre unique ombrage.
Nous, Seigneur, n'avons-nous rien à nous reprocher?
Le sort au Prince Anglais voulut vous attacher;
De votre sang, du sien la querelle est commune;
Vous suivez son parti, je suis votre fortune;
Comme vous aux Anglais le destin m'a lié,

Vous, par le droit du sang, moi, par notre amitié —
Permettez-moi ce mot. — Et quoi! votre ame émue. —

VENDÔME.

Ah! voilà ce Guerrier qu'on amene à ma vue.

---

## SCENE II.

VENDÔME, COUCI, LE DUC DE NEMOURS, *soutenu sur Dangeste*, SOLDATS, *Suite*.

VENDÔME.

IL soupire; il paraît accablé de regrets.

COUCI.

Son sang sur son visage a confondu ses traits.
Il est blessé sans doute.

NEMOURS, (*dans le fond.*)

Entreprise funeste.
Qui, de ma triste vie arrachera le reste?
Où me conduisez-vous?

VENDÔME.

Devant votre vainqueur,
Qui sait d'un ennemi respecter la valeur.
Venez, ne craignez rien.

NEMOURS, *se tournant vers son Ecuyer.*

Je ne crains que de vivre.
Sa présence m'accable, & je ne puis poursuivre;
Il ne me connaît plus, & mes sens attendris —

VENDÔME.

Quelle voix, quels accens ont frappé mes esprits!

NEMOURS, *le regardant.*

M'as-tu pu méconnaître?

VENDÔME, *l'embrassant.*

Ah! Nemours! ah! mon frère!

NEMOURS.

Ce nom jadis si cher, ce nom me désespère;
Je ne le suis que trop ce frère infortuné,
Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

VENDÔME.

Tu n'es plus que mon frère. Ah! moment plein de
charmes.
Ah! laisse-moi laver ton sang avec mes larmes. (*à sa suite.*)
Avez-vous par vos soins? —

NEMOURS.

Oui, leurs cruels secours
Ont arrêté mon sang, ont veillé sur mes jours,
De la mort que je cherche ont écarté l'approche.

VENDÔME.

Ne te détourne point, ne crains point mon reproche;
Mon cœur te fut connu; peux-tu t'en défier?
Le bonheur de te voir me fait tout oublier.
J'eusse aimé contre un autre à montrer mon courage;
Hélas! que je te plains!

NEMOURS.

Je te plains d'avantage,
De haïr ton pays, de trahir sans remords
Et le Roi qui t'aimait & le sang dont tu sors.

VENDÔME.

Arrête; épargne-moi l'infâme nom de traître:
A cet indigne mot je m'oublirais peut-être. —
Ne corromps point ainsi la joie & les douceurs
Que ce tendre moment doit verser dans nos cœurs.
Dans ce jour malheureux que l'amitié l'emporte.

NEMOURS.

Quel jour!

VENDÔME.

Je le bénis.

NEMOURS.

Il eſt affreux.

VENDÔME.

N'importe ;

Tu vis, je te revoi, & je ſuis trop heureux :
O Ciel ! de tous côtés vous rempliſſez mes vœux.

NEMOURS.

Je te crois. On diſoit que, d'un amour extrême,
Violent, effréné ( car c'eſt ainſi qu'on aime, )
Ton cœur depuis trois mois s'occupait tout entier.

VENDÔME.

J'aime, oui, la Renommée a pu le publier ;
Oui, j'aime avec fureur : une telle alliance
Sembloit, pour mon bonheur, attendre ta préſence ;
Oui, mes reſſentimens, mes droits, mes alliés,
Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ſes pieds.

( *à un Officier de ſa ſuite.* )

Allez, & dites-lui que deux malheureux frères,
Jettés par le deſtin dans des partis contraires,
Pour marcher déſormais ſous le même étendard,
De ſes yeux ſouverains n'attendent qu'un regard.

( *à Nemours.* )

Ne blâme point l'amour où ton frère eſt en proie ;
Pour me juſtifier, il ſuffit qu'on la voie.

NEMOURS.

O Ciel ! — elle vous aime !

VENDÔME.

Elle le doit, du moins,
Il n'était qu'un obſtacle au ſuccès de mes ſoins ;
Il n'en eſt plus ; je veux que rien ne nous ſépare.

NEMOURS.

Quels effroyables coups le cruel me prépare !
Ecoute ; à ma douleur ne veux-tu qu'insulter ?
Me connois-tu ? Sçais-tu ce que j'ose attenter !
Dans ce funeste lieu sçais-tu ce qui m'amene ?

VENDÔME.

Oublions ces sujets de discorde & de haine.

---

## SCENE III.

VENDOME, NEMOURS, ADELAÏDE, COUCI.

VENDÔME.

MAdame, vous voyez, que du sein du malheur,
Le Ciel qui nous protége, a tiré mon bonheur.
J'ai vaincu : je vous aime, & je retrouve un frère ;
Sa présence, à mon cœur, vous rend encor plus chère.

ADELAÏDE.

Le voici ! malheureuse ! Ah ! cache au moins tes pleurs.

NEMOURS, *entre le bras de son Ecuyer.*

Adelaïde — O Ciel ! c'en est fait, je me meurs.

VENDÔME.

Que vois-je ? sa blessure à l'instant s'est r'ouverte !
Son sang coule !

NEMOURS.

Est-ce à toi de prévenir ma perte ?

VENDÔME.

Ah ! mon frère !

NEMOURS.

Ote-toi ; je chéris mon trépas.

ADELAÏDE.

Ciel ! Nemours ! —

NEMOURS, (*à Vendôme.*)
Laiſſe-moi.

VENDÔME.
Je ne te quitte pas.

## SCENE IV.

ADELAÏDE, TAISE.

ADELAÏDE.

ON l'emporte : il expire ! il faut que je le ſuive.

TAISE.

Ah ! que cette douleur ſe taiſe & ſe captive.
Plus vous l'aimez, Madame, & plus il faut ſonger
Qu'un rival violent. —

ADELAÏDE.

Je ſonge à ſon danger,
Voilà ce que l'amour, & mon malheur lui coute ?
Taïſe, c'eſt pour moi qu'il combattait ſans doute ;
C'eſt moi que dans ces murs il oſait ſecourir :
Il ſervait ſon Monarque, il m'allait conquérir.
Quel prix de tant de ſoins ! quel fruit de ſa conſtance ?
Hélas ! mon tendre amour accuſait ſon abſence :
Je demandais Nemours, & le Ciel me le rend,
J'ai revu ce que j'aime, & l'ai revu mourant !
Ces lieux ſont teints du ſang qu'il verſait à ma vue !
Ah ! Taïſe, eſt-ce ainſi que je lui ſuis rendue ?
Va le trouver ; va, cours auprès de mon amant.

TAISE.

Eh ! ne craignez-vous pas que tant d'empreſſement
N'ouvre les yeux jaloux d'un Prince qui vous aime ?
Tremblez de découvrir. —

ADELAÏDE.

J'y volerai moi-même.
D'une autre main, Taïſe, il reçoit des ſecours.
Un autre a le bonheur d'avoir ſoin de ſes jours;
Il faut que je le voie, & que de ſon amante
La faible main s'uniſſe à ſa main défaillante. —
Hélas! des mêmes coups nos deux cœurs pénétrés. —

TAISE.

Au nom de cet amour, arrêtez, demeurez;
Reprenez vos eſprits.

ADELAÏDE.

Rien ne m'en peut diſtraire. —

## SCENE V.

ADELAÏDE, TAISE, VENDÔME.

ADELAÏDE.

Ah! Prince, en quel état laiſſez-vous votre frère?

VENDÔME.

Madame, par mes mains ſon ſang eſt arrêté,
Il a repris ſa force & ſa tranquilité.
Je ſuis le ſeul à plaindre, & le ſeul en allarmes.
Je mouille en frémiſſant mes lauriers de mes larmes;
Et je hais ma victoire & mes proſpérités,
Si je n'ai par mes ſoins vaincu vos cruautés,
Si votre incertitude, allarmant mes tendreſſes,
Oſe encor démentir la foi de vos promeſſes.

ADELAÏDE.

Je ne vous promis rien; vous n'avez point ma foi;
Et la reconnaiſſance eſt tout ce que je doi.

VENDOSME.

VENDÔME.

Quoi ! lorsque de ma main je vous offrais l'hommage. —

ADELAÏDE.

D'un si noble présent j'ai vu tout l'avantage :
Et, sans chercher ce rang qui ne m'était pas dû,
Par des justes respects je vous ai répondu.
Vos bienfaits, votre amour, & mon amitié même,
Tout vous flattait sur moi d'un empire suprême ;
Tout vous a fait penser qu'un rang si glorieux,
Présenté par vos mains, éblouirait mes yeux :
Vous vous trompiez. Il faut rompre enfin le silence ;
Je vais vous offenser, je me fais violence,
Mais réduite à parler, je vous dirai, Seigneur,
Que l'amour de mes Rois est gravé dans mon cœur.
De votre sang au mien je vois la différence :
Mais celui dont je sors a coulé pour la France.
Ce digne Connétable en mon cœur a transmis
La haine qu'un Français doit à ses ennemis ;
Et sa niéce jamais n'acceptera pour maître,
L'allié des Anglais, quelque grand qu'il puisse être.
Voilà les sentimens que son sang m'a tracés ;
Et s'ils vous font rougir, c'est vous qui m'y forcez.

VENDÔME.

Je suis, je l'avourai, surpris de ce langage ;
Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage,
Et n'avais pas prévu que le sort en courroux,
Pour m'accabler d'affronts, dût se servir de vous.
Vous avez fait, Madame, une secrette étude
Du mépris, de l'insulte & de l'ingratitude ;
Et votre cœur enfin, lent à se déployer,
Hardi par ma faiblesse, a paru tout entier.
Je ne connaissais pas tout ce zèle héroïque.
Tant d'amour pour vos Rois, ou tant de politique.

Mais, vous qui m'outragez, me connaissez-vous bien?
Vous reste-t-il ici de parti que le mien !
Vous qui me devez tout, vous qui, sans ma défense,
Auriez de ces Français assouvi la vengeance,
De ces mêmes Français, à qui vous vous vantez
De conserver la foi d'un cœur que vous m'ôtez.
Est-ce donc-là le prix de vous avoir servie ?

ADELAÏDE.

Oui, vous m'avez sauvée ; oui, je vous dois la vie;
Mais, Seigneur, mais, hélas ! n'en puis-je disposer ?
Me la conserviez-vous pour la tyranniser ?

VENDÔME.

Je deviendrai tyran ; mais moins que vous, cruelle.
Mes yeux lisent trop bien dans votre ame rebelle :
Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raisons,
Je vois mon deshonneur ; je vois vos trahisons.
Quel que soit l'insolent que ce cœur me préfére,
Redoutez mon amour, tremblez de ma colère ;
C'est lui seul désormais que mon bras va chercher,
De son cœur tout sanglant j'irai vous arracher :
Et si, dans les horreurs du sort qui nous accable,
De quelque joie encor ma fureur est capable,
Je la mettrai, perfide, à vous désespérer.

ADELAÏDE.

Non, Seigneur; la raison sçaura vous éclairer;
Non ; votre ame est trop noble; elle est trop élevée;
Pour opprimer ma vie après l'avoir sauvée.
Mais si votre grand cœur s'avilissait jamais
Jusqu'à persécuter l'objet de vos bienfaits ;
Sçachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
Plus que vos cruautés, vivront dans ma mémoire.
Je vous plains, vous pardonne, & veux vous respecter;
Je vous ferai rougir de me persécuter ;

Et je conserverai, malgré votre ménace,
Un ame sans courroux, sans crainte & sans audace.

VENDÔME.

Arrêtez; pardonnez aux transports égarés,
Aux fureurs d'un amant que vous désespérez.
Je vois trop qu'avec vous, Couci d'intelligence,
D'une Cour qui me hait embrasse la défense;
Que vous voulez tous deux m'unir à votre Roi,
Et de mon sort enfin disposer malgré moi.
Vos discours sont les siens. Ah! parmi tant d'allarmes,
Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes?
Pour gouverner mon cœur, l'asservir, le changer,
Aviez-vous donc besoin d'un secours étranger?
Aimez, il suffira d'un mot de votre bouche.

ADELAÏDE.

Je ne vous cache point, que, du soin qui me touche
A votre ami, Seigneur, mon cœur s'était remis:
Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient;
Vous les faites couler, que vos mains les essuient;
Devenez assez grand pour m'apprendre à dompter
Des feux que mon devoir me force à rejetter.
Laissez-moi toute entière à la reconnaissance.

VENDÔME.

Le seul Couci, sans doute, a votre confiance?
Mon outrage est connu, je sçai vos sentimens.

ADELAÏDE.

Vous les pourrez, Seigneur, connaître avec le tems;
Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
D'un Guerrier généreux j'ai recherché l'appui;
Imitez sa grande ame, & pensez comme lui.

## SCENE VI.

VENDÔME, (*seul.*)

EH bien ! ç'en est donc fait ! l'ingrate, la parjure
A mes yeux, sans rougir, étale mon injure !
De tant de trahisons l'abyme est découvert :
Je n'avais qu'un ami, c'est lui seul qui me perd.
Amitié, vain phantôme, ombre que j'ai chérie,
Toi, qui me consolais des malheurs de ma vie ;
Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu ;
Trésor cherché sans cesse, & jamais obtenu ;
Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour même !
Et maintenant, pour prix de mon erreur extrême,
Détrompé des faux biens, trop faits pour me charmer,
Mon destin me condamne à ne plus rien aimer.
Le voilà cet ingrat, qui, fier de son parjure,
Vient encor de ses mains déchirer ma blessure.

## SCENE VII.

COUCI, VENDÔME.

COUCI.

PRince, me voilà prêt : disposez de mon bras.
Mais d'où naît à mes yeux cet étrange embarras?
Quand vous avez vaincu, quand vous sauvez un frère ;
Heureux de tous côtés, qui peut dont vous déplaire ?

VENDÔME.

Je suis désespéré, je suis haï, jaloux.

COUCI.

Eh! bien de vos soupçons quel est l'objet ? qui ?

VENDÔME.

Vous,

Vous, dis-je ; & du refus qui vient de me confondre,
C'est vous, ingrat ami, qui devez me répondre.
Je sçais qu'Adélaïde ici vous a parlé,
En vous nommant à moi la perfide a tremblé.
Vous affectez sur elle un odieux silence,
Interprête muet de votre intelligence.
Elle cherche à me fuir, & vous à me quitter.
Je crains tout, je crois tout.

COUCI.

Voulez-vous m'écouter ?

VENDÔME.

Je le veux.

COUCI.

Pensez-vous que j'aime encor la gloire ?
M'estimez-vous encor ? & pourrez-vous me croire ?

VENDÔME.

Oui, jusqu'à ce moment je vous crus vertueux ;
Je vous crus mon ami.

COUCI.

Ces titres glorieux
Furent toujours pour moi l'honneur le plus insigne,
Et vous allez juger si mon ame en est digne.
Sachez qu'Adélaïde avait touché mon cœur,
Avant que de sa vie, heureux libérateur,
Vous eussiez par vos soins, par cet amour sincère,
Sur-tout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.
Moi, plus Soldat que tendre, & dédaignant toujours
Ce grand art de séduire, inventé dans les Cours.
Ce langage flateur, & souvent si perfide,
Peu fait pour mon esprit, peut-être trop rigide :

Je lui parlai d'hymen ; & ce nœud respecté,
Resserré par l'estime & par l'égalité,
Pouvait lui préparer des destins plus propices
Qu'un rang plus élevé, mais sur des précipices.
Hier, avant la nuit je vins dans vos remparts,
Tout votre cœur parut à mes premiers regards :
De cet ardent amour la nouvelle semée,
Par vos emportemens me fut trop confirmée :
Je vis de vos chagrins les funestes accès ;
J'en approuvai la cause, & j'en blâmai l'excès.
Aujourd'hui j'ai revu cet objet de vos larmes ;
D'un œil indifférent j'ai regardé ses charmes :
Libre & juste auprès d'elle, à vous seul attaché,
J'ai fait valoir les feux dont vous êtes touché :
J'ai de tous vos bienfaits rappellé la mémoire,
L'éclat de votre rang, celui de votre gloire ;
Sans cacher vos défauts, vantant votre vertu ;
Et pour vous, contre moi j'ai fait ce que j'ai dû.
Je m'immole à vous seul, & je me rends justice.
Et si ce n'est assez d'un si grand sacrifice ;
S'il est quelque rival qui vous ose outrager,
Tout mon sang est à vous, & je cours vous venger.

VENDÔME.

Ah ! généreux ami, qu'il faut que je revère,
Oui, le destin dans toi me donne un second frère.
Je n'en étais pas digne, il le faut avouer.
Mon cœur. —

COUCI.

Aimez-moi, Prince, au lieu de me louer ;
Et si vous me devez quelque reconnaissance,
Faites votre bonheur, il est ma récompense.
Vous voyez quelle ardente & fière inimitié
Votre Frère nourrit contre votre Allié.

Sur ce grand intérêt souffrez que je m'explique.
Vous m'avez soupçonné de trop de politique,
Quand j'ai dit que bientôt on verrait réunis
Les débris dispersés de l'empire des Lys.
Je vous le dis encor au sein de votre gloire,
Et vos lauriers brillans cueillis par la victoire,
Pourront sur votre front se flétrir désormais,
S'ils n'y sont soutenus de l'olive de paix.
Tous les Chefs de l'Etat, lassés de ces ravages,
Cherchent un port tranquille après tant de naufrages;
Gardez d'être réduit au hazard dangereux,
De vous voir ou trahir, ou prévenir par eux.
Passez-les en prudence, aussi bien qu'en courage.
De cet heureux moment prenez tout l'avantage;
Gouvernez la fortune, & sachez l'asservir;
C'est perdre ses faveurs que tarder d'en jouir:
Ses retours sont fréquens, vous devez les connaître;
Il est beau de donner la paix à votre Maître:
Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon,
Vous vous verrez réduit à demander pardon.
La gloire vous conduit, que la raison vous guide.

VENDÔME.

Brave & prudent Couci, crois-tu qu'Adélaïde
Dans son cœur amolli partagerait mes feux,
Si le même parti nous unissait tous deux?
Penses-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire?

COUCI.

Dans le fond de son cœur je n'ai point voulu lire:
Mais qu'importent pour vous ses vœux & ses desseins?
Faut-il que l'amour seul fasse ici nos destins?
Lorsque Philippe-Auguste, aux plaines de Bovines,
De l'Etat déchiré répara les ruines;
Quand son bras arrêta dans nos champs inondés,

De l'empire Germain les torrens débordés,
Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de sa tendresse?
Sauva-t-il son pays pour plaire à sa maîtresse?
Verrai-je un si grand cœur à ce point s'avilir?
Le salut de l'Etat dépend-il d'un soupir?
Aimez, mais en héros qui maîtrise son ame,
Qui gouverne à la fois ses Etats & sa flamme.
Mon bras contre un rival est prêt à vous servir:
Je voudrais faire plus, je voudrais vous guérir.
On connaît peu l'amour, on craint trop son amorce;
C'est sur nos lâchetés qu'il a fondé sa force;
C'est nous, qui sous son nom troublons notre repos:
Il est tyran du faible, esclave du Héros.
Puisque je l'ai vaincu, puisque je le dédaigne,
Dans l'ame d'un Bourbon souffrirez-vous qu'il règne;
Vos autres ennemis par vous sont abattus;
Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

VENDÔME.

Le sort en est jetté, je ferai tout pour elle:
Il faut bien à la fin désarmer la cruelle:
Ses loix seront mes loix, son Roi sera le mien;
Je n'aurai de parti, de maître que le sien.
Possesseur d'un trésor où s'attache ma vie,
Avec mes ennemis je me reconcilie,
Je lirai dans ses yeux mon sort & mon devoir:
Mon cœur est enivré de cet heureux espoir.
Enfin, plus de prétexte à ses refus injustes;
Raison, gloire, intérêt, & tous ces droits augustes
Des Princes de mon sang & de mes Souverains,
Sont des liens sacrés resserrés par ses mains.
Du Roi, puisqu'il le faut, soutenons la Couronne:
La vertu le conseille, & la beauté l'ordonne.
Je veux entre tes mains, en ce fortuné jour,

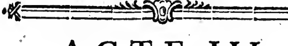
Sceller tous les fermens que je fais à l'Amour.
Quand à mes intérêts, que toi seul en décide.

COUCI.

Souffrez donc près du Roi que mon zèle me guide.
Peut-être il eut fallu que ce grand changement
Ne fût dû qu'au Héros, & non pas à l'Amant:
Mais si d'un si grand cœur une femme dispose,
L'effet en est trop beau, pour en blâmer la cause;
Et mon cœur tout rempli de cet heureux retour,
Bénit votre faiblesse, & rend grace à l'amour.

*Fin du second Acte.*





# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

NEMOURS, DANGESTE.

NEMOURS.

COMBAT infortuné ! Destin qui me poursuis !
O mort, mon seul recours ! douce mort qui me fuis ?
Ciel ! n'as-tu conservé la trame de ma vie
Que pour tant de malheurs & tant d'ignominie ?
Adélaïde — au moins pourrai-je la revoir ?

DANGESTE.

Vous la verrez, Seigneur.

NEMOURS.

Ah ! mortel désespoir !
Elle ose me parler, & moi je le souhaite !

DANGESTE.

Seigneur, en quel état votre douleur vous jette !
Vos jours sont en péril ; & ce sang agité —

NEMOURS.

Mes déplorables jours sont trop en sureté,
Ma blessure est légère ; elle m'est insensible :
Que celle de mon cœur est profonde & terrible !

DANGESTE.

Rendez graces au Ciel de ce qu'il a permis
Que vous ayez trouvé de si chers ennemis.
Il est dur de tomber en des mains étrangères,

Vous êtes priſonnier du plus tendre des frères.

NEMOURS.

Mon frère ! — ah ! malheureux !

DANGESTE.

Il vous était lié.
Par les nœuds les plus ſaints d'une tendre amitié.
Que n'éprouvez-vous point de ſa main ſecourable ?

NEMOURS.

Sa fureur m'eût flatté ; ſon amitié m'accable.

Quoi ! pour être engagé dans d'autres intérêts,
Le haïſſez-vous tant ?

NEMOURS.

Je l'aime, & je me hais.
Et dans les paſſions de mon ame éperdue,
La voix de la nature eſt encore entendue.

DANGESTE.

Si contre un frère aimé vous avez combattu,
J'en ai vu quelque tems gémir votre vertu ;
Mais le Roi l'ordonnait, & tout vous juſtifie :
L'entrepriſe était juſte auſſi bien que hardie.
Je vous ai vu remplir, dans cet affreux combat,
Tous les devoirs d'un chef & tous ceux d'un ſoldat ;
Et vous avez rendu, par des faits incroyables,
Votre défaite illuſtre & vos fers honorables :
On a perdu bien peu quand on garde l'honneur.

NEMOURS.

Non, ma défaite, ami, ne fait point mon malheur.
Du Gueſclin, des Français l'amour & le modèle,
Aux Anglais ſi terrible, à ſon Roi ſi fidelle ;
Vit ſes honneurs flétris par de plus grands revers :
Deux fois ſa main puiſſante a langui dans les fers :
Il n'en fut que plus grand, plus fier & plus à craindre ;
Et ſon vainqueur tremblant fut bientôt ſeul à plaindre.

Du Guesclin, nom sacré, nom cher & précieux,
Quoi! ta coupable Niéce évite encor mes yeux!
Sans doute elle a raison de craindre mes reproches?
Ainsi donc, cher Dangeste, elle fuit tes approches?
Tu n'as pu lui parler?

DANGESTE.

Seigneur, je vous ai dit
Que bientôt —

NEMOURS.

Ah! pardonne à mon cœur interdit,
Trop chère Adélaïde! Eh! bien, quand tu l'as vue,
Parle, à mon nom du moins paraissait-elle émue?

DANGESTE.

Votre sort en secret paraissait la toucher:
Elle versait des pleurs, & voulait les cacher.

NEMOURS.

Elle pleure & m'outrage! Elle pleure & m'opprime!
Son cœur, je le sens bien, n'est pas né pour le crime.
Pour me sacrifier elle aura combattu:
La trahison la gêne, & pese à sa vertu.
Faible soulagement à ma fureur jalouse!
T'a-t-on dit en effet que mon frère l'épouse?

DANGESTE.

S'il s'en vantait lui-même, en pouvez-vous douter?

NEMOURS.

Il l'épouse! (*appercevant Adélaïde.*)
A ma honte elle vient insulter!
Ah Dieu!

SCENE

## SCENE II.

NEMOURS, ADELAÏDE.

ADELAÏDE.

Le Ciel vous rend à mon ame attendrie ;
En veillant sur vos jours il conserva ma vie.
Je vous revois cher Prince, & mon cœur empressé —
Juste Ciel ! Quels regards, & quel accueil glacé !

NEMOURS.

L'intérêt qu'à mes jours vos bontés daignent prendre,
Est d'un cœur généreux : mais il doit me surprendre :
Vous aviez en effet besoin de mon trépas :
Mon rival plus tranquille eût passé dans vos bras ;
Libre dans vos amours, & sans inquiétude,
Vous jouiriez en paix de votre ingratitude ;
Et les remords honteux qu'elle traîne après soi ;
S'il peut vous en rester, périssaient avec moi.

ADELAÏDE.

Hélas ! que dites-vous ? Quelle fureur subite —

NEMOURS.

Non, votre changement n'est pas ce qui m'irrite.

ADELAÏDE.

Mon changement ! Nemours !

NEMOURS.

A vous seule asservi,
Je vous aimai trop bien pour n'être point trahi ;
C'est le sort des amans, & ma honte est commune ;
Mais que vous insultiez vous-même à ma fortune ;
Qu'en ces murs, où vos yeux ont vu couler mon sang,
Vous acceptiez la main qui m'a percé le flanc,

Et que vous ajoutiez à l'horreur qui m'accable,
D'une fausse pitié l'affront insupportable;
Qu'à mes yeux. —

ADELAÏDE.

Ah! plutôt donnez-moi le trépas;
Immolez votre amante, & ne l'accusez pas.
Mon cœur n'est point armé contre votre colère,
Cruel; & vos soupçons manquaient à ma misère.
Ah! Nemours! de quels maux nos jours empoisonnés —

NEMOURS.

Vous me plaignez, cruelle, & vous m'abandonnez!

ADELAÏDE.

Je vous pardonne, hélas! cette fureur extrême;
Tout, jusqu'à vos soupçons: jugez si je vous aime.

NEMOURS.

Vous m'aimeriez! — qui? vous! & Vendôme à l'instant
Entoure de flambeaux l'autel qui vous attend!
Lui-même il m'a vanté sa gloire & sa conquête:
Le barbare! il m'invite à cette horrible fête.
Que plutôt. —

ADELAÏDE.

Ah! cruel! me faut-il employer
Les momens de vous voir à me justifier!
Votre frère, il est vrai, persécute ma vie,
Et par un fol amour & par sa jalousie,
Et par l'emportement dont je crains les effets,
Et, le dirai-je encor, Seigneur, par ses bienfaits:
J'atteste ici le Ciel, témoin de ma conduite. —
Mais pourquoi l'attester? Nemours, suis-je réduite,
Pour vous persuader de si vrais sentimens,
Au secours inutile & honteux des sermens?
Non, non, vous connaissez le cœur d'Adélaïde;
C'est vous qui conduisez ce cœur faible & timide,

NEMOURS.

Mais mon frère vous aime.

ADELAÏDE.

Ah ! n'en redoutez rien.

NEMOURS.

Il sauva vos beaux jours.

ADELAÏDE.

Il sauva votre bien.

Dans Cambrai, je l'avoue, il daigna me défendre ;
Au Roi que nous servons il promit de me rendre ;
Et mon cœur se plaisait, trompé par son amour,
Puisqu'il est votre frère, à lui devoir le jour.
J'ai répondu, Seigneur, à sa flamme funeste
Par un refus constant, mais tranquille & modeste ;
Et mêlé du respect que je devrai toujours
A mon libérateur, au frère de Nemours.
Mais mon respect l'enflamme, & mon refus l'irrite ;
J'anime, en l'évitant, l'ardeur de sa poursuite :
Tout doit, si je l'en crois, céder à son pouvoir,
Lui plaire, est ma grandeur, l'aimer est mon devoir.
Qu'il est loin, juste Dieu ! de penser que ma vie,
Que mon ame à la vôtre est pour jamais unie,
Que vous causez les pleurs dont mes yeux sont chargés ;
Que mon cœur vous adore & que vous m'outragez !
Oui, vous êtes tous deux formés pour mon supplice,
Lui par sa passion, vous par votre injustice ;
Vous, Nemours ! vous, ingrat ! que je vois aujourd'hui
Moins amoureux peut-être, & plus cruel que lui.

NEMOURS.

C'en est trop, pardonnez — voyez mon ame en proie
A l'amour, aux remords, à l'excès de ma joie.
Digne & charmant objet d'amour & de douleur,
Ce jour infortuné, ce jour fait mon bonheur.

Glorieux, ſatisfait dans un ſort ſi contraire,
Tout captif que je ſuis, j'ai pitié de mon frère :
Il eſt le ſeul à plaindre avec votre courroux ;
Et je ſuis ſon vainqueur étant aimé de vous.

---

## SCENE III.

NEMOURS, ADELAÏDE, VENDÔME.

VENDÔME.

Connaiſſez donc enfin juſqu'où va ma tendreſſe ;
Et tout votre pouvoir & toute ma faibleſſe.
Et vous, mon frère, & vous, ſoyez ici témoin
Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
Ce que votre amitié, ce que votre prière,
Les conſeils de Conci, le Roi, la France entière ;
Exigeaient de Vendôme, & qu'ils n'obtenaient pas ;
Soumis & ſubjugué, je l'offre à ſes appas.
L'amour, qui malgré vous, nous a fait l'un pour l'autre ;
Ne me laiſſe de choix, de parti que le vôtre.
Je prens mes loix de vous, votre maître eſt le mien ;
De mon frère & de moi ſoyez l'heureux lien ;
Soyez-le de l'Etat, & que ce jour commence
Mon bonheur & le vôtre, & la paix de la France.
Vous, courez, mon cher frère, allez, dès ce moment,
Annoncer à la Cour un ſi grand changement.
Moi, ſans perdre de tems, dans ce jour d'allégreſſe,
Qui m'a rendu mon Roi, mon frère & ma maîtreſſe,
D'un bras vraiment français je vais dans nos remparts,
Sous nos lys triomphans briſer les Léopards.
Soyez libre, partez ; & de mes ſacrifices
Allez offrir au Roi vos heureuſes prémices.

Puissé-je à ses genoux présenter aujourd'hui
Celle qui m'a dompté, qui me ramene à lui,
Qui, d'un Prince ennemi fait un sujet fidelle,
Changé par ses regards & vertueux par elle.

NEMOURS (*à part.*)

Il fait ce que je veux, & c'est pour m'accabler!

(*à Adélaïde.*)

Prononcez notre arrêt, Madame; il faut parler.

VENDÔME.

Eh quoi! vous demeurez interdite & muette!
De mes soumissions êtes-vous satisfaite?
Est-ce assez qu'un vainqueur vous implore à genoux?
Faut-il encor ma vie, ingrate? elle est à vous;
Vous n'avez qu'à parler, j'abandonne sans peine
Ce sang infortuné proscrit par votre haine.

ADELAÏDE.

Seigneur, mon cœur est juste. On ne m'a vu jamais
Mépriser vos bontés & haïr vos bienfaits.
Mais je ne puis penser qu'à mon peu de puissance
Vendôme ait attaché le destin de la France;
Qu'il n'ait lu son devoir que dans mes faibles yeux;
Qu'il ait besoin de moi pour être vertueux.
Vos desseins ont sans doute une source plus pure:
Vous avez consulté le devoir, la nature;
L'amour a peu de part où doit régner l'honneur.

VENDÔME.

L'amour seul a tout fait, & c'est là mon malheur.
Sur tout autre intérêt ce triste amour l'emporte.
Accablez-moi de honte, accusez-moi; n'importe,
Dussé-je vous déplaire & forcer votre cœur,
L'autel est prêt, venez.

NEMOURS.

Vous osez. —

ADELAÏDE.

Non, Seigneur;
Avant que je vous céde, & que l'hymen nous lie,
Aux yeux de votre frère arrachez-moi la vie:
Le ſort met entre nous un obſtacle éternel:
Je ne puis être à vous.

VENDÔME.

Nemours! — Ingrate! Ah Ciel!
Ç'en eſt donc fait! — Mais non, — mon cœur ſçait ſe contraindre,
Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre.
Vous auriez dû peut-être, avec moins de détour,
Dans ſes premiers tranſports étouffer mon amour;
Et par un prompt aveu, qui m'eut guéri ſans doute,
M'épargner les affronts que ma bonté me coûte:
Mais je vous rends juſtice; & ces ſéductions
Qui vont au fond des cœurs chercher nos paſſions;
L'eſpoir qu'on donne à peine afin qu'on le ſaiſiſſe;
Ce poiſon préparé des mains de l'artifice,
Sont les armes d'un ſexe auſſi trompeur que vain,
Que l'œil de la raiſon regarde avec dédain;
Je ſuis libre par vous. Cet art, que je déteſte;
Cet art qui m'enchaîna, briſe un joug ſi funeſte,
Et je ne prétends pas, indignement épris,
Rougir devant mon frère, & ſouffrir des mépris.
Montrez-moi ſeulement ce rival qui ſe cache;
Je lui céde avec joie un poiſon qu'il m'arrache:
Je vous dédaigne aſſez tous deux pour vous unir,
Perfide! & c'eſt ainſi que je dois vous punir.

ADELAÏDE.

Je devrais ſeulement vous quitter & me taire;
Mais je ſuis accuſée, & ma gloire m'eſt chère;
Votre frère eſt préſent; & mon honneur bleſſé

Doit repousser les traits dont il est offensé.
Pour un autre que vous ma vie est destinée :
Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condamnée.
Oui, j'aime, & je serais indigne devant vous
De celui que mon cœur s'est promis pour époux,
Indigne de l'aimer, si par ma complaisance,
J'avais à votre amour laissé quelqu'espérance.
Vous avez regardé ma liberté, ma foi,
Comme un bien de conquête & qui n'est plus à moi.
Je vous devais beaucoup : mais une telle offense
Ferme à la fin mon cœur à la reconnaissance.
Sachez que des bienfaits qui font rougir mon front,
A mes yeux indignés ne sont plus qu'un affront.
J'ai plaint de votre amour la violence vaine;
Mais après ma pitié n'attirez point ma haine.
J'ai rejetté vos vœux que je n'ai point bravés :
J'ai voulu votre estime, & vous me la devez.

VENDÔME.

Je vous dois ma colère; & sachez qu'elle égale
Tous les emportemens de mon amour fatale.
Quoi donc! vous attendriez, pour oser m'accabler,
Que Nemours fût présent & me vît immoler!
Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure!
Allez, je le croirais l'auteur de mon injure,
Si — mais il n'a point vu vos funestes appas :
Mon frère trop heureux ne vous connaissait pas.
Nommez donc mon rival; mais gardez-vous de croire
Que mon lâche dépit lui céde la victoire.
Je vous trompais; mon cœur ne peut feindre long-tems :
Je vous traîne à l'autel à ses yeux expirans;
Et ma main, sur sa cendre, à votre main donnée,
Va tremper dans le sang les flambeaux d'hymenée.
Je sais trop qu'on a vu lâchement abusés,

Pour des mortels obſcurs des Princes mépriſés ;
Et mes yeux perceront dans la foule inconnue
Juſqu'à ce vil objet qui ſe cache à ma vue.

NEMOURS.

Pourquoi d'un choix indigne oſez-vous l'accuſer ?

VENDÔME.

Et pourquoi, vous mon frère, oſez-vous l'excuſer ?
Eſt-il vrai que de vous elle étoit ignorée ?
Ciel ! à ce piége affreux ma foi ſerait livrée !
Tremblez.

NEMOURS.

Moi, que je tremble ! ah ! j'ai trop dévoré
L'inexprimable horreur où toi ſeul m'as livré.
J'ai forcé trop long-tems mes tranſports au ſilence ;
Connais-moi donc, barbare, & remplis ta vengeance ;
Connais un déſeſpoir à tes fureurs égal :
Frappe, voilà mon cœur, & voilà ton rival.

VENDÔME.

Toi, cruel ! toi, Nemours !

NEMOURS.

Oui, depuis deux années ;
L'amour la plus ſecrette a joint nos deſtinées.
C'eſt toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
Le ſeul bien ſur la terre où j'ai pu m'attacher :
Tu ſais depuis trois mois les fureurs de ma vie :
Les maux que j'éprouvais paſſaient ta jalouſie,
Par tes égaremens juge de mes tranſports.
Nous puiſâmes tous deux, dans ce ſang dont je ſors ;
L'excès des paſſions qui devorent mon ame.
La nature à tous deux fit un cœur tout de flâme,
Mon frère eſt mon rival & je l'ai combattu.
J'ai fait taire le ſang, peut-être la vertu.
Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,

J'ai couru, j'ai volé pour t'ôter ce que j'aime :
Rien ne m'a retenu, ni tes superbes Tours,
Ni le peu de soldats que j'avais pour secours,
Ni le lieu, ni le tems, ni sur-tout ton courage :
Je n'ai vu que ma flamme & ton feu qui m'outrage.
L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié :
Sois cruel comme moi, punis-moi sans pitié.
Aussi bien tu ne peux pas t'assurer ta conquête,
Tu ne peux l'épouser qu'aux dépens de ma tête.
A la face des Cieux je lui donne ma foi :
Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
Frappe, & qu'après ce coup ta cruauté jalouse
Traîne aux pieds des autels ta sœur & mon épouse.
Frappe, dis-je; oses-tu ?

VENDÔME.

Traître, c'en est assez
Qu'on l'ôte de mes yeux : Soldats, obéissez.

ADELAÏDE.

(*Aux Soldats.*)

Non, demeurez, cruels. Ah ! Prince, est-il possible
Que la nature en vous trouve une ame inflexible ?
Seigneur —

NEMOURS.

Vous, le prier ! plaignez-le plus que moi :
Plaignez-le, il vous offense, il a trahi son Roi.
Va, je suis dans ces lieux plus puissant que toi-même :
Je suis vengé de toi, l'on te hait & l'on m'aime.

ADELAÏDE.

(*à Nemours.*) (*à Vendôme.*)

Ah ! cher Prince ! Ah ! Seigneur ! voyez à vos genoux. —

VENDÔME.

(*aux Soldats.*) (*à Adélaïde.*)

Qu'on m'en réponde, allez. — Madame, levez-vous.

Vos prieres, vos pleurs, en faveur d'un parjure,
Sont un nouveau poison versé sur ma blessure.
Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé :
Mais, perfide, croyez que je mourrai vengé.
Adieu. Si vous voyez les effets de ma rage,
N'en accusez que vous ; nos maux sont votre ouvrage.

ADELAÏDE.

Je ne vous quitte pas : écoutez-moi, Seigneur.

VENDÔME.

Eh! bien, achevez donc de déchirer mon cœur;
Parlez.

## SCENE IV.

VENDÔME, NEMOURS, DANGESTE, ADELAÏDE, COUCI, UN OFFICIER, SOLDATS.

COUCI.

J'Allais partir; un peuple téméraire
Se souleve en tumulte au nom de votre frère;
Le désordre est par-tout. Vos soldats consternés
Désertent les drapeaux de leurs Chefs étonnés;
Et pour comble de maux, vers la ville allarmée
L'ennemi rassemblé fait marcher son armée.

VENDÔME.

Allez, cruelle, allez, vous ne jouirez pas
Du fruit de votre haine & de vos attentats :
Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.
( *à l'Officier.* ) ( *à Couci.* )
Qu'on la garde. Courons. Vous, veillez sur ce traître.

## SCENE V.

NEMOURS, COUCI.

COUCI.

LE feriez-vous, Seigneur, auriez-vous démenti
Le fang de ces Héros dont vous êtes forti?
Auriez-vous violé, par cette lâche injure,
Et les droits de la guerre & ceux de la Nature?
Un Prince à cet excès pourrait-il s'oublier?

NEMOURS.

Non. Mais fuis-je réduit à me juftifier?
Couci, ce peuple eft jufte, il t'apprend à connaître
Que mon frère eft rebelle, & que Charle eft fon maître.

COUCI.

Ecoutez. Ce ferait le comble de mes vœux
De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux;
Je vois avec regret la France défolée,
A nos diffenfions la nature immolée,
Sur nos communs débris l'Anglais trop élevé,
Menaçant cet Etat par nous-même énervé.
Si vous avez un cœur digne de votre race,
Faites au bien public fervir votre difgrace;
Rapprochez les partis; uniffez-vous à moi,
Pour calmer votre frère & fléchir votre Roi;
Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

NEMOURS.

Ne vous en flattez pas; vos foins font inutiles.
Si la difcorde feule avait armé mon bras,
Si la guerre & la haine avaient conduit mes pas;

Vous pourriez espérer de réunir deux frères,
L'un de l'autre écartés dans des partis contraires:
Un obstacle plus grand s'oppose à ce retour.

COUCI.

Et qu'est-il, Seigneur?

NEMOURS.

Ah! reconnais l'amour;
Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare,
Qui m'a fait téméraire, & qui le rend barbare.

COUCI.

Ciel! faut-il toujours voir par des caprices vains
Anéantir le fruit des plus nobles desseins;
L'Amour subjuguer tout; ses cruelles faiblesses,
Du sang qui se révolte étouffer les tendresses;
Des frères se haïr; & naître en tous climats,
Des passions des Grands, le malheur des Etats?
Princes, de vos amours laissons-là le mystère.
Je vous plains tous les deux; mais je sers votre frère;
Je vais le seconder; je vais me joindre à lui.
Contre un peuple insolent, qui se fait votre appui;
Le plus pressant danger est celui qui m'appelle.
Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle;
Je vois les passions plus puissantes que moi;
Et l'amour seul ici me fait trembler d'effroi.
Mon devoir a parlé; je vous laisse, & j'y vole.
Soyez mon prisonnier, mais sur votre parole;
Elle me suffira.

NEMOURS.

Je vous la donne.

COUCI.

Et moi,

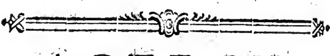
Je

Je voudrais de ce pas porter la ſienne au Roi.
Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
Du ſang de nos tyrans une union ſi chère.
Mais ces fiers ennemis ſont bien moins dangereux
Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

*Fin du troiſième Acte.*







# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

NEMOURS, ADELAÏDE, DANGESTE.

NEMOURS.

Non, non; ce peuple envain s'armait pour ma défense,
Mon frère teint de sang, enivré de vengeance,
Devenu plus jaloux, plus fier & plus cruel,
Va traîner à mes yeux sa victime à l'autel.
Je ne suis donc venu disputer ma conquête,
Que pour être témoin de cette horrible fête!
Et dans le désespoir d'un impuissant courroux,
Je ne puis me venger qu'en me privant de vous.
Partez, Adélaïde.

ADELAÏDE.

Il faut que je vous quitte!
Quoi! vous m'abandonnez! vous ordonnez ma fuite!

NEMOURS.

Il le faut: chaque instant est un péril fatal;
Vous êtes une esclave aux mains de mon rival.
Remercions le Ciel, dont la bonté propice
Nous suscite un secours au bord d'un précipice.
Vous voyez cet ami qui doit guider vos pas;
Sa vigilance adroite a séduit des soldats.

(*à Dangeste.*)

Dangeste, tes malheurs ont droit à tes services.
Je suis loin d'exiger d'injustes sacrifices.
Je respecte mon frère, & je ne prétends pas
Conspirer contre lui dans ses propres Etats :
Écoute seulement la pitié qui te guide,
Ecoute un vrai devoir, & sauve Adélaïde.

ADELAÏDE.

Hélas! ma délivrance augmente mon malheur;
Je détestais ces lieux, j'en sors avec terreur.

NEMOURS.

Privez-moi par pitié d'une si chère vue.
Tantôt à ce départ vous êtiez résolue;
Le dessein était pris, n'osez-vous l'achever?

ADELAÏDE.

Ah! quand j'ai voulu fuir, j'espérais vous trouver.

NEMOURS.

Prisonnier sur ma foi, dans l'horreur qui me presse,
Je suis plus enchaîné par ma seule promesse,
Que si de cet Etat les tyrans inhumains,
Des fers les plus pesans avaient chargé mes mains.
Au pouvoir de mon frère, ici l'honneur me livre:
Je peux mourir pour vous, mais je ne peux vous suivre.
Vous, suivez cet ami par des détours obscurs,
Qui vous rendront bientôt sous ces coupables murs.
De la Flandre à sa voix on doit ouvrir la porte:
Du Roi sous les remparts il trouvera l'escorte.
Le tems presse; évitez un ennemi jaloux.

ADELAÏDE.

Je vois qu'il faut partir, cher Nemours, & sans vous!

NEMOURS.

L'amour nous a rejoint; que l'amour nous sépare.

ADELAÏDE.

Qui ? moi ! que je vous laisse au pouvoir d'un barbare !
Seigneur, de votre sang l'Anglais est altéré ;
Ce sang à votre frère est-il donc si sacré ?
Craindra-t-il d'accorder, dans son courroux funeste,
Aux alliés qu'il aime, un rival qu'il déteste ?

NEMOURS.

Il n'oserait.

ADELAÏDE.

Son cœur ne connaît point de frein ;
Il vous a ménacé ; ménace-t-il envain ?

NEMOURS.

Il tremblera bientôt : le Roi vient & nous venge :
La moitié de ce peuple à ses drapeaux se range.
Allez : si vous m'aimez ; dérobez-vous aux coups
Des foudres allumés grondans autour de nous ;
Au tumulte, au carnage, au désordre effroyable,
Dans des murs pris d'assaut, malheur inévitable.
Mais craignez encor plus mon rival furieux ;
Craignez l'amour jaloux qui veille dans ses yeux.
Je frémis de vous voir encor sous sa puissance ;
Redoutez son malheur autant que sa vengeance.
Cédez à mes douleurs ; qu'il vous perde, partez.

ADELAÏDE.

Et vous, vous exposez seul à ses cruautés !

NEMOURS.

Ne craignez rien pour vous, je craindrai peu mon frère ;
Et bientôt mon appui lui devient nécessaire.

ADELAÏDE.

Aussi-bien que mon cœur, mes pas vous sont soumis.
Eh bien ! vous l'ordonnez, je pars, & je frémis.
Je ne sais — mais enfin la fortune jalouse,
M'a toujours envié le nom de votre épouse. —

Partez avec ce nom. La pompe des autels,
Ces voiles, ces flambeaux, ces témoins solemnels,
Inutiles garants d'une foi si sacrée,
La rendront plus connue, & non plus assurée.
Vous, mânes des Bourbons, Princes, Rois, mes ayeux,
Du séjour des Héros tournez ici les yeux;
J'ajoute à votre gloire, en la prenant pour femme.
Confirmez mes fermens, ma tendresse & ma flamme;
Adoptez-là pour fille; & puisse son époux
Se montrer à jamais digne d'elle & de vous!

ADELAÏDE.

Rempli de vos bontés, mon cœur n'a plus d'allarmes.
Cher époux! cher amant! —

NEMOURS.

Quoi! vous versez des larmes?
C'est trop tarder: adieu. Ciel! quel tumulte affreux!

## SCENE II.

ADELAÏDE, NEMOURS, VENDÔME, *Gardes.*

VENDÔME.

Je l'entends; c'est lui-même: arrête malheureux;
Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête.

NEMOURS.

Il ne te trahit point; mais il t'offre sa tête.
Porte à tous tes excès ta haine & ta fureur.
Va ne perds point de tems, le Ciel arme un vengeur:
Tremble, ton Roi s'approche, il vient, il va paraître;
Tu n'as vaincu que moi, redoute encor ton maître.

VENDÔME.

Il pourra te venger, mais non te secourir:
Et ton sang —

ADELAÏDE.

Non, cruel; c'eſt à moi de mourir;
J'ai tout fait: c'eſt par moi que ta garde eſt ſéduite;
J'ai gagné tes ſoldats, j'ai préparé ma fuite!
Punis ces attentats & ces crimes ſi grands
De ſortir d'eſclavage & de fuir ſes tyrans.
Mais reſpecte ton frère, & ſa femme & toi-même;
Il ne t'a point trahi; c'eſt un frère qui t'aime;
Il voulait te ſervir quand tu veux l'opprimer:
Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer?
L'amour n'eſt-il en toi qu'un Juge inexorable?

VENDÔME.

Plus vous le défendez, plus il devient coupable:
C'eſt vous qui le perdez, vous, qui l'aſſaſſinez;
Vous, par qui tous nos jours étaient empoiſonnés;
Vous, qui pour leur malheur armiez des mains ſi chères;
Puiſſe tomber ſur vous tout le ſang de deux frères!
Vous pleurez — mais vos pleurs ne peuvent me tromper.
Je ſuis prêt à mourir, & prêt à le frapper.
Mon malheur eſt au comble, ainſi que ma faibleſſe:
Oui, je vous aime encor. Le tems, le péril preſſe;
Vous pouvez à l'inſtant parer le coup mortel;
Voilà ma main, venez: ſa grace eſt à l'autel.

ADELAÏDE.

Moi, Seigneur!

VENDÔME.

C'eſt aſſez.

ADELAÏDE.

Moi, que je le trahiſſe!

VENDÔME.

Arrêtez. — Répondez. —

ADELAÏDE.

Je ne puis.

VENDÔME.

Qu'il périsse.

NEMOURS.

Ne vous laissez pas vaincre en ces affreux combats;
Osez m'aimer assez pour vouloir mon trépas.
Abandonnez mon sort au coup qu'il me prépare.
Je mourrai triomphant des coups de ce barbare;
Et si vous succombiez à son lâche courroux,
Je n'en mourrais pas moins; mais je mourrais par vous.

VENDÔME.

Qu'on l'entraîne à la Tour: allez: qu'on m'obéisse.

---

## SCENE III.

ADELAÏDE, VENDÔME.

ADELAÏDE.

Vous, cruel! vous feriez cet affreux sacrifice!
De son vertueux sang vous pourriez vous couvrir!
Quoi, voulez-vous?

VENDÔME.

Je veux vous haïr & mourir,
Vous rendre malheureuse encor plus que moi-même,
Répandre devant vous tout le sang qui vous aime,
Et vous laisser des jours plus cruels mille fois,
Que ce jour où l'amour nous a perdus tous trois.
Laissez-moi: votre vue augmente mon supplice.



## SCENE IV.

COUCI, VENDÔME, ADELAÏDE.

ADELAÏDE, *à Couci.*

Ah! je n'attends plus rien que de votre justice;
Couci; contre un cruel osez me secourir.

VENDÔME.

Garde-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

ADELAÏDE.

J'atteste ici le Ciel!

VENDÔME.

Qu'on l'ôte de ma vue —
Ami, délivrez-moi d'un objet qui me tue.

ADELAÏDE.

Va, tyran, c'en est trop; va, dans mon désespoir,
J'ai combattu l'horreur que je sens à te voir.
J'ai cru, malgré ta rage, à ce point emportée,
Qu'une femme du moins en serait respectée.
L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur:
Tigre, je t'abandonne à toute ta fureur.
Dans ton féroce amour immole tes victimes;
Compte dès ce moment ma mort parmi tes crimes.
Mais compte encor la tienne; un vengeur va venir:
Par ton juste supplice il va tous nous unir.
Tombe avec tes remparts, tombe, & péris sans gloire;
Meurs; & que l'avenir prodigue à ta mémoire,
A tes feux, à ton nom justement abhorré,
La haine & le mépris que tu m'as inspiré.

## SCENE V.

VENDÔME, COUCI.

VENDÔME.

OUi, cruelle ennemie, & plus que moi farouche,
Oui; j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche.
Que la main de la haine, & que les mêmes coups
Dans l'horreur du tombeau nous réunissent tous!

*Il tombe dans un fauteuil.*

COUCI.

Il ne se connait plus, il succombe à sa rage.

VENDÔME.

Hé bien! souffriras-tu ma honte & mon outrage?
Le tems presse: veux-tu qu'un rival odieux
Enleve la perfide, & l'épouse à mes yeux?
Tu crains de me répondre? attends tu que le traître
Ait soulevé mon peuple, & me livre à son maître?

COUCI.

Je vois trop en effet que le parti du Roi
Du peuple fatigué fait chanceller la foi.
De la sédition la flamme reprimée
Vit encor dans les cœurs, en secret rallumée.

VENDÔME.

C'est Nemours qui l'allume; il nous a trahis tous.

COUCI.

Je suis loin d'excuser ses crimes envers vous:
La suite en est funeste & me remplit d'allarmes.
Dans la plaine déjà les Français sont en armes;
Et vous êtes perdu si le peuple excité
Croit dans la trahison trouver sa sûreté.

Vos dangers ſont accrus.

VENDÔME.

Hé bien ! que faut-il faire ?

COUCI.

Les prévenir ; dompter l'amour & la colère :
Ayons, encor, mon Prince, en cette extrêmité,
Pour prendre un parti ſûr, aſſez de fermeté.
Nous pouvons conjurer, ou braver la tempête.
Quoi que vous décidiez, ma main eſt toute prête.
Vous vouliez, ce matin, par un heureux traité;
Appaiſer avec gloire un Monarque irrité;
Ne vous rébutez pas, ordonnez ; & j'eſpère
Signer en votre nom cette paix ſalutaire.
Mais s'il vous faut combattre, ou courir au trépas ;
Vous ſçavez qu'un ami ne vous ſurvivra pas.

VENDÔME.

Ami, dans le tombeau laiſſe-moi ſeul deſcendre :
Vi, pour ſervir ma cauſe, & pour venger ma cendre;
Mon deſtin s'accomplit, & je cours l'achever,
Qui ne veut que la mort eſt ſûr de la trouver.
Mais je la veux terrible : & lorſque je ſuccombe;
Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

COUCI.

Comment ! De quelle horreur vos ſens ſont poſſédés ?

VENDÔME.

Il eſt dans cette Tour, où vous ſeul commandez :
Et vous m'avez promis que contre un téméraire —

COUCI.

De qui me parlez-vous, Seigneur ? de votre frère ?

VENDÔME.

Non : je parle d'un traître, & d'un lâche ennemi,
D'un rival qui m'abhorre, & qui m'a tout ravi.
L'Anglais attend de moi la tête du parjure.

COUCI.

Vous leur avez promis de trahir la Nature?

VENDÔME.

Dès long-tems du perfide ils ont proscrit le sang.

COUCI.

Et pour leur obéir, vous lui percez le flanc?

VENDÔME.

Non, je n'obéis point à leur haine étrangère;
J'obéis à ma rage, & veux la satisfaire.
Que m'importe l'Etat & mes vains Alliés?

COUCI.

Ainsi donc à l'amour vous le sacrifiez?
Et vous me chargez, moi, du soin de son supplice?

VENDÔME.

Je n'attends pas de vous cette prompte justice.
Je suis bien malheureux, bien digne de pitié!
Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié?
Ah! trop heureux Dauphin, c'est ton sort que j'envie!
Ton amitié du moins n'a point été trahie:
Et Tangui du Châtel, quand tu fus offensé,
T'a servi sans scrupule & n'a pas balancé.
Allez; Vendôme encor, dans le sort qui le presse;
Trouvera des amis qui tiendront leur promesse;
D'autres me serviront, & n'allégueront pas
Cette triste vertu, l'excuse des ingrats.

COUCI, *après un long silence.*

Non: j'ai pris mon parti, soit crime, soit justice;
Vous ne vous plaindrez plus que Couci vous trahisse;
Je ne souffrirai pas que, d'un autre que moi,
Dans des pareils momens, vous éprouviez la foi.
Quand un ami se perd, il faut qu'on l'avertisse,
Il faut qu'on le retienne au bord du précipice:
Je l'ai dû, je l'ai fait, malgré votre courroux;

Vous y voulez tomber, je m'y jette avec vous,
Et vous reconnaîtrez au succès de mon zèle,
Si Couci vous aimait, & s'il vous fut fidelle.

VENDÔME.

Je revois mon ami; — vengeons-nous, vole, attend.
Non, va, te dis-je, frappe, & je mourrai content.
Qu'à l'instant de sa mort, à mon impatience
Le canon des remparts annonce ma vengeance.
J'irai, je l'apprendrai, sans trouble & sans effroi;
A l'objet odieux qui l'immole par moi.
Allons.

COUCI.

En vous rendant ce malheureux service;
Prince, je vous demande un autre sacrifice.

VENDÔME.

Parle.

COUCI.

Je ne veux pas que l'Anglais en ces lieux,
Protecteur insolent, commande sous mes yeux:
Je ne veux pas servir un tyran qui nous brave.
Ne puis-je vous venger, sans être son esclave?
Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un appui?
Pour mourir avec vous, ai-je besoin de lui?
Du sort de ce grand jour laissez-moi la conduite,
Ce que je fais pour vous peut-être le mérite.
Les Anglais avec moi pourraient mal s'accorder.
Jusqu'au dernier moment je veux seul commander.

VENDÔME.

Pourvû qu'Adélaïde, au désespoir réduite,
Pleure en larmes de sang l'amant qui l'a séduite;
Pourvû que de l'horreur de ses gémissemens
Mon courroux se repaisse à mes derniers momens;
Tout le reste est égal, & je te l'abandonne.

Prépare

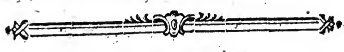
Prépare le combat, agis, dispose, ordonne.
Ce n'est plus la victoire où ma fureur prétend.
Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
Aux cœurs désespérés qu'importe un peu de gloire?
Périsse, ainsi que moi, ma funeste mémoire!
Périsse avec mon nom le souvenir fatal
D'une indigne maîtresse & d'un lâche rival.

COUCI.

Je l'avoue avec vous; une nuit éternelle
Doit couvrir, s'il se peut, une fin si cruelle.
C'était avant ce coup qu'il nous fallait mourir.
Mais je tiendrai parole, & je vais vous servir.

*Fin du quatrième Acte.*





# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

VENDÔME, UN OFFICIER, GARDES, *dans le fond*.

VENDÔME.

O Ciel! me faudra-t-il, de momens en momens,
Voir & des trahiſons & des ſoulevemens?
Eh bien de ces mutins l'audace eſt terraſſée?

L'OFFICIER.

Seigneur, il vous ont vu; leur foule eſt diſperſée.

VENDÔME.

L'ingrat de tous côtés m'opprimait aujourd'hui.
Mon malheur eſt parfait, tous les cœurs ſont à lui.
Dangeſte, eſt-il puni de ſa fourbe cruelle?

L'OFFICIER.

Le glaive a fait couler le ſang de l'infidelle.

VENDÔME.

Ce ſoldat, qu'en ſecret vous m'avez amené,
Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné?

L'OFFICIER.

Oui, Seigneur; & déjà vers la Tour il s'avance;

VENDÔME.

Je vais donc à la fin jouir de ma vengeance.
Sur l'incertain Couci mon cœur a trop compté;
Il a vu ma fureur avec tranquillité.
On ne ſoulage point des douleurs qu'on mépriſe;

Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance soit mise.
Vous, que sur nos remparts on porte les drapeaux,
Allez; qu'on se prépare à de périls nouveaux.
Vous sortez d'un combat, un autre vous appelle:
Ayez la même audace avec le même zèle;
Imitez votre maître. Et s'il vous faut périr,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(*seul.*)

Le sang, l'indigne sang, qu'a demandé ma rage,
Sera du moins pour moi le signal du carnage.
Un bras vulgaire & sûr va punir mon rival.
Je vais être servi. J'attends l'heureux signal.
Nemours, tu vas périr: mon bonheur se prépare!
Un frère assassiné! — Quel bonheur! Ah barbare!
S'il est doux d'accabler ses cruels ennemis,
Si ton cœur est content, d'où vient que tu frémis?
Allons — Mais quelle voix gémissante & sévère
Crie au fond de mon cœur: *arrête; il est ton frère.*
Ah! Prince infortuné, dans ta haine affermi,
Songe à des droits plus saints; Nemours fut ton ami.
O jours de notre enfance! ô tendresses passées!
Il fut le confident de toutes mes pensées.
Avec quelle innocence & quels épanchemens
Nos cœurs se sont appris leurs premiers sentimens!
Que de fois, partageant mes naissantes allarmes,
D'une main fraternelle essuya-t-il mes larmes!
Et c'est moi qui l'immole! & cette même main
D'un frère que j'aimai déchirerait le sein!
O passion funeste! ô fureur qui m'égare!
Non, je n'étais pas né pour devenir barbare;
Je sens combien le crime est un fardeau cruel.
Mais que dis-je? Nemours est le seul criminel:
Je reconnais mon sang; mais c'est à sa furie:

Il m'enleve l'objet dont dépendait ma vie :
Il aime Adélaïde. Ah ! trop jaloux transport !
Il l'aime : est-ce un forfait qui mérite la mort ?
Hélas ! malgré le tems, & la guerre & l'absence,
Leur tranquille union croissait dans le silence;
Ils nourrissaient en paix leur innocente ardeur,
Avant qu'un fol amour empoisonnât mon cœur.
Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colère,
Il me trompe, il me hait. N'importe, il est mon frère;
Il ne périra point : nature, je me rends.
Je ne veux point marcher sur les pas des tyrans.
Je n'ai point entendu le signal homicide,
L'organe des forfaits, la voix du parricide;
Il en est temps encor.

---

## SCENE II.

VENDÔME, L'OFFICIER DES GARDES.

VENDÔME.

Que l'on sauve Nemours.
Portez mon ordre, allez; répondez de ses jours.

L'OFFICIER.

Hélas ! Seigneur ! j'ai vu non loin de cette porte
Un corps souillé de sang, qu'en secret on emporte.
C'est Couci qui l'ordonne, & je crains que le sort —

VENDÔME.

*On entend un coup de canon.*

Quoi! déjà! — Dieux! qu'entends-je! Ah Ciel! mon frère est mort !
Il est mort, & je vis ! — & la terre entr'ouverte,
Et la foudre en éclats n'ont pas vengé sa perte !

Ennemi de l'Etat, factieux, inhumain,
Frére dénaturé, raviſſeur, aſſaſſin,
Voilà quel eſt Vendôme! Ah! vérité funeſte!
Je vois ce que je ſuis, & ce que je déteſte.
Le voile eſt déchiré : je m'étais mal connu.
Au comble des forfaits je ſuis donc parvenu!
Ah! Nemours! ah! mon frère! ah! jour de ma ruine!
Je ſens que je t'aimais; & mon bras t'aſſaſſine!
Mon frère!

L'OFFICIER.

Adélaïde avec empreſſement
Veut, Seigneur, en ſecret, vous parler un moment.

VENDÔME.

Chers amis empêchez que la cruelle avance;
Je ne puis ſoutenir, ni ſouffrir ſa préſence.
Mais non : d'un parricide elle doit ſe venger :
Dans mon coupable ſang ſa main doit ſe plonger :
Qu'elle entre. Ah! je ſuccombe, & ne vis plus qu'à peine.

---

## SCENE III.

VENDÔME, ADELAÏDE.

ADELAÏDE.

Vous l'emportez, Seigneur: & puiſque votre haine —
(Comment puis-je autrement appeller en ce jour
Ces affreux ſentimens que vous nommez amour?
Puiſqu'à ravir ma foi votre haine obſtinée,
Veut, ou le ſang d'un frère, ou ce triſte hyménée,
Puiſque je ſuis reduite au déplorable ſort
Ou de trahir Nemours ou de hâter ſa mort,

Et que de votre rage & miniſtre & victime,
Je n'ai plus qu'à choiſir mon ſupplice ou mon crime;
Mon choix eſt fait, Seigneur, & je me donne à vous.
Par le droit des forfaits vous êtes mon époux;
Briſez les fers honteux dont vous chargez un frère;
De Lille ſous ſes pas abbaiſſez la barrière:
Que je ne tremble plus pour des jours ſi chéris.
Je trahis mon amant, je le perds à ce prix.
Je vous épargne un crime, & ſuis votre conquête.
Commandez, diſpoſez; ma main eſt toute prête.
Sachez que cette main que vous tyranniſez,
Punira la faibleſſe où vous me reduiſez:
Sachez qu'au temple même, où vous m'allez conduire —
Mais vous voulez ma foi; ma foi doit vous ſuffire.
Allons. Eh quoi! d'où vient ce ſilence affecté?
Quoi! votre frère encor n'eſt pas en liberté!

VENDÔME.

Mon frère!

ADELAÏDE.

Dieu puiſſant, diſſipez mes allarmes.
Ciel! de vos yeux cruels, je vois tomber des larmes!

VENDÔME.

Vous demandez ſa vie? —

ADELAÏDE.

Ah! qu'eſt-ce que j'entends?
Vous qui m'aviez promis —

VENDÔME.

Madame, il n'eſt plus tems.

ADELAÏDE.

Il n'eſt plus tems! — Nemours!

VENDÔME.

Il eſt trop vrai cruelle.
Oui, vous avez dicté ſa ſentence mortelle.

Couci, pour nos malheurs, a trop sçu m'obéir.
Ah ! revenez à vous, vivez pour me punir.
Frappez. Que votre main, contre moi ranimée,
Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée,
Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups.
Oui, j'ai tué mon frère, & l'ai tué pour vous :
Vengez sur un Amant coupable & sanguinaire,
Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

ADELAÏDE.

Nemours est mort ! barbare !

VENDÔME.

Oui : mais c'est de ta main
Que son sang veut ici le sang de l'assassin.

ADELAÏDE, *presque évanouie & soutenue par Taïse*.

Il est mort !

VENDÔME.

Ton reproche —

ADELAIDE.

Epargne ma misere,
Laisse-moi, je n'ai plus de reproche à te faire.
Va, porte ailleurs ton crime & ton vain répentir :
Je veux encor le voir, l'embrasser & mourir.

VENDÔME.

Ton horreur est trop juste. Hé bien ! Adélaïde,
Prends ce fer : arme-toi, mais contre un parricide —
Je ne mérite pas de mourir de tes coups ;
Que ma main les conduise.

## SCENE IV.

VENDÔME, ADELAÏDE, COUCI.

COUCI, *arrêtant le bras de Vendôme.*

Ah! Ciel! que faitez-vous?

VENDÔME, *on le désarme.*

Laissez-moi me punir & me rendre justice.

ADELAÏDE, *à Couci.*

Vous, d'un assassinat, vous êtes le complice! —

VENDÔME.

Ministre de mon crime, as-tu pu m'obéir?

COUCI.

Je vous avais promis, Seigneur, de vous servir.

VENDÔME.

Malheureux que je suis! ta sévère rudesse
A cent fois de mes sens combattu la faiblesse;
Ne devais-tu te rendre à mes tristes souhaits,
Que quand ma passion t'ordonnait des forfaits?
Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère?

COUCI.

Lorsque j'ai refusé ce sanglant ministère,
Votre aveugle courroux n'allait-il pas soudain
Du soin de vous venger charger une autre main?

VENDÔME.

L'amour, le seul amour, de mes sens toujours maître,
En m'ôtant ma raison, m'eût excusé peut-être.
Mais toi, dont la sagesse & tes réflexions
Ont calmé dans ton sein toutes les passions,
Toi, qui montras toujours un cœur ferme & rigide?

Avec tranquillité permettre un fratricide!

COUCI.

Hé bien! puisque la honte avec le répentir,
Par qui la Vertu parle à qui peut la trahir,
D'un si juste remords ont pénétré votre ame;
Puisque malgré l'éxcès de votre aveugle flâme,
Au prix de votre sang vous voudriez sauver
Ce sang dont vos fureurs ont voulu vous priver;
Je peux donc m'expliquer, je peux donc vous apprendre,
Que de vous même enfin, Couci sçait vous défendre.
Connaissez-moi, Madame, & calmez vos douleurs.

(*au Duc.*) (*à Adélaïde.*)

Vous, gardez vos remords. Et vous sechez vos pleurs.
Que ce jour à tous trois soit un jour salutaire:
Venez, paraissez, Prince; embrassez votre Frère.

(*Le Théâtre s'ouvre; Nemours parait.*)

## SCENE V.

VENDÔME, ADELAÏDE, COUCI, NEMOURS.

ADELAÏDE.

Nemours!

VENDÔME.

Mon Frère!

ADELAÏDE.

Ah! Ciel!

VENDÔME.

Qui l'aurait pu penser?

NEMOURS.

J'ose encor te revoir, te plaindre & t'embrasser.

VENDÔME.

Mon crime en est plus grand, puisque ton cœur l'oublie.

ADELAÏDE.

Couci, digne héros qui me donnez la vie!

VENDÔME.

Il la donne à tous trois.

COUCI.

Un indigne assassin
Sur Nemours à mes yeux avait levé la main;
J'ai frappé le barbare; & prévenant encore
Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore,
J'ai fait donner soudain le signal odieux,
Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

VENDÔME.

Après ce grand exemple & ce service insigne,
Le prix que je t'en dois, c'est de m'en rendre digne.
Le fardeau de mon crime est trop pesant pour moi.
Mes yeux couverts d'un voile & baissés devant toi,
Craignent de rencontrer, & les regards d'un frère,
Et la beauté fatale à tous les deux trop chère.

NEMOURS.

Tous deux auprès du Roi nous voulions te servir.
Quel est donc ton dessein? Parle.

VENDÔME.

De me punir;
De nous rendre à tous trois une égale justice;
D'expier devant vous, par le plus grand supplice,
Le plus grand des forfaits, où la fatalité,
L'amour & le courroux m'avaient précipité.
J'aimais Adélaïde; & ma flamme cruelle
Dans mon cœur désolé s'irrite encor pour elle:
Couci sçait à quel prix j'adorais ses appas,
Quand ma jalouse rage ordonnait ton trépas.
Dévoré malgré moi du feu qui me possède,
Je l'adore encor plus, & mon amour la cède.

Je m'arrache le cœur, je la mets dans tes bras.
Aimez-vous, mais au moins ne me haïssez pas.

NEMOURS, *à ses pieds*

Moi, vous haïr ! Jamais. Vendôme ! mon cher frère !
J'osai vous outrager — Vous me servez de père.

ADELAÏDE.

Oui, Seigneur, avec lui j'embrasse vos genoux ;
La plus tendre amitié va me rejoindre à vous ;
Vous me payez trop bien de mes douleurs souffertes.

VENDÔME.

Ah ! c'est trop me montrer mes malheurs & mes pertes ;
Mais vous m'apprenez tous à suivre la vertu.
Ce n'est point à demi que mon cœur est rendu.
Trop fortunés Époux, oui, mon ame attendrie
Imite votte exemple, & chérit sa Patrie.

(*à Nemours.*)

Allez apprendre au Roi pour qui vous combattez ;
Mon crime, mes remords & vos félicités :
Allez : ainsi que vous, je vais le reconnaître.
Sur nos remparts soumis amenez votre Maître.

(*à Couci.*)

Il est déjà le mien. Nous, allons à ses pieds
Abbaisser sans regret nos fronts humiliés.
J'égalerai pour lui, votre intrépide zèle ;
Bon Français, meilleur frère, ami, sujet fidelle ;
Es-tu content, Couci ?

COUCI.

J'ai le prix de mes soins ;
Et du sang des Bourbons je n'attendais pas moins.

*Fin du cinquième & dernier Acte.*

# LES
# LOIX DE MINOS,
## *TRAGÉDIE*
### EN CINQ ACTES.



# ÉPITRE DÉDICATOIRE,

*A Monseigneur le Duc de* RICHELIEU, *Pair & Maréchal de France, Gouverneur de Guyenne, &c. Premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, &c.*

MONSEIGNEUR,

IL y a plus de cinquante ans que vous daignez m'aimer. Je dirai à notre Doyen de l'Académie avec Varron (car il faut toujours citer quelque ancien pour en imposer aux modernes :)

*Est aliquid sacri antiquis necessitudinibus.*

Ce n'est pas qu'on ne soit aussi très-invariablement attaché à ceux qui nous ont prévenus depuis par des bienfaits, & à qui nous devons une reconnoissance éternelle ; mais *antiqua necessitudo* est toujours la plus grande consolation de la vie.

La nature m'a fait votre Doyen, & l'Académie vous a fait le nôtre. Permettez donc qu'à de si justes titres je vous dédie une tragédie qui seroit moins mauvaise, si je ne l'avais pas faite loin de vous. J'atteste tous ceux qui vivent avec moi, que le feu de ma jeunesse m'a fait composer ce petit drame, en moins de huit jours, pour nos amusemens de campagne ; qu'il n'étoit point destiné au théâtre de Paris, & qu'il n'en est pas meilleur pour tout cela. Mon but était d'essayer encore si on pouvait faire réussir en France une tragédie profane, qui ne fût pas fondée sur une intrigue d'amour, ce que j'avais tenté autrefois dans Mérope, dans Oreste, dans d'au-

tres pièces, & ce que j'aurais voulu toujours exécuter. Mais le Libraire Valade, qui est sans doute un de vos beaux esprits de Paris, s'étant emparé d'un manuscrit de la Pièce, selon l'usage, l'a embelli de vers composés ou par lui ou par ses amis, & a imprimé le tout sous mon nom aussi proprement que cette rapsodie méritait de l'être. Ce n'est point la tragédie de Valade que j'ai l'honneur de vous dédier, c'est la mienne, en dépit de l'envie.

Vous le savez, vous, le digne disciple du Maréchal de Villars, dans la plus brillante & la plus noble de toutes les carrieres : vous vîtes ce héros qui sauva la France qui fut si bien faire la guerre & la paix, ne jouir de sa réputation qu'à l'âge de quatre-vingt-ans.

Il fallut qu'il enterrât son siecle, pour qu'un nouveau siecle lui rendît pleinement justice. On lui reprochait jusqu'à ses prétendues richesses, qui n'approchaient pas à beaucoup près de celle des traitans de ces temps-là. Mais ceux qui étaient si bassement jaloux de sa fortune, n'osaient pas dans le fond de leur cœur envier sa gloire, & baissaient les yeux devant lui.

Quand son successeur vengeait la France & l'Espagne dans l'Isle de Minorque, l'envie ne criait-elle pas qu'il ne prendroit jamais Mahon ; qu'il falloit envoyer un autre Général à sa place, & Mahon était déjà pris.

Vous fites des jaloux dans plus d'un genre : mais ce n'est ni au Général, ni au plus aimable des Français que je m'adresse ici ; je ne parle qu'à mon Doyen. Comme il sait le Grec aussi-bien que moi, je lui citerai d'abord Hésiode, qui dans l'*Erga haï imerai*, connu de tous les courtisans, dit en termes formels :

Kai keramais keramai kotei, kai tektoni tekton,
Kai ptokos ptoko phdonei, kai aeidon aeidon.

*Le potier est ennemi du potier, le masson du masson ; le gueux même porte envie au gueux, le chanteur, au chanteur.*

Horace disait plus noblement à Auguste :

. . . . . . . . . . . diram qui contudit hydram,
Comperit Invidiam ſupremo fine domari.

*Le vainqueur de l'hydre ne put vaincre l'envie qu'en mourant.*

Boileau dit à Racine :

Sitôt que d'Apollon un génie inſpiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amaſſent,
Ses rivaux obſcurcis autour de lui croaſſent;
Et ſon trop de lumiere importunant les yeux,
De ſes propres amis lui fait des envieux.
La mort ſeule ici bas, en terminant ſa vie,
Peut calmer ſur ſon nom l'injuſtice & l'envie.
Faire au poids du bon ſens peſer tous ſes écrits;
Et donner à ſes vers leur légitime prix.

Tout cela eſt d'un ancien uſage; & cette étiquette ſubſiſtera long-tems. Vous ſavez que je commentai Corneille il y a quelques années par une déteſtable envie; & que ce commentaire, auquel vous contribuâtes par vos générosités, à l'exemple du Roi, était fait pour accabler ce qui reſtait de la famille & du nom de ce grand homme. Vous pouvez voir dans ce commentaire que l'Abbé d'Aubignac, Prédicateur ordinaire de la Cour, qui croyait avoir fait une pratique du théâtre, & une tragédie, appellait Corneille, *Maſcarille*, & le traitait comme le plus mépriſable des hommes. Il ſe mettait contre lui à la tête de toute la canaille de la littérature.

Les ci-devant ſoi-diſant Jéſuites accuſérent Racine de cabaler pour le Janſéniſme, & le firent mourir de chagrin. Aujourd'hui, ſi un homme réuſſit un peu pour quelque tems, ſes rivaux ou ceux qui prétendent l'être, diſent d'abord que c'eſt une mode qui paſſera comme les pantins & les convulſions : enſuite ils prétendent qu'il n'eſt qu'un plagiaire. Enfin ils ſoupçonnent qu'il

est athée. Ils en avertissent les porteurs de chaise de Versailles, afin qu'ils le disent à leurs pratiques, & que la chose revienne à quelque homme bien zélé, bien morne & bien méchant qui en fera son profit.

Les calomnies pleuvent sur quiconque réussit. Les gens de Lettres sont assez comme M. Chicaneau & Madame la Comtesse de Pimbêche.

*Qu'est-ce qu'on vous a fait ? — On m'a dit des injures.*

Il y aura toujours dans la République des Lettres un petit canton où cabalera *le pauvre Diable* ( 1 ) avec ses semblables. Mais aussi, Monseigneur, il se trouvera toujours en France des ames nobles & éclairées, qui sauront rendre justice aux talents ; qui pardonneront aux fautes inséparables de l'humanité ; qui encourageront tous les beaux-arts. Et à qui appartiendra-t-il plus d'en être le soutien, qu'au neveu de leur principal fondateur ? C'est un devoir attaché à votre nom. C'est à vous de maintenir la pureté de notre langue qui se corrompt tous les jours, c'est à vous de ramener la belle littérature & le bon goût dont nous avons vu les restes fleurir encore. Il vous appartient de protéger la véritable philosophie, également éloignée de l'irréligion & du fanatisme. Quelles autres mains que les vôtres sont faites pour porter au trône les fleurs & les fruits du génie Français, & pour écarter la calomnie qui s'en rapproche toujours, quoique toujours chassée ! A quel autre qu'à vous les Académiciens pourraient-ils avoir recours dans leurs travaux & dans leurs afflictions ? Et quelle gloire pour vous dans un âge où l'ambition est assouvie & où les vains plaisirs ont disparu comme un songe, d'être dans un loisir honorable, le père de vos confrères ! L'ame du grand Armant s'applaudirait plus que jamais d'avoir fondé l'Académie Française.

Après avoir fait Œdipe & les Loix de Minos, à près de soixante années l'un & l'autre, & après avoir été calomnié & persécuté pendant ces soixante ans, sans

( 1 ) Voyez la petite pièce intitulée : *le pauvre Diable.*

en faire que rire, je fors, prefque octogénaire, (c'eft-à-dire beaucoup trop tard) d'une carrière épineufe, dans laquelle un goût irréfiftible m'engage trop long-tems.

Je fouhaite que la Scene Françaife, élevée dans le grand fiècle de Louis XIV, au-deffus du théâtre d'Athènes & de ceux de toutes les Nations, reprenne la vie après moi, qu'elle fe purge de tous les défauts que j'y ai portés ; & qu'elle acquière les beautés que je n'ai pas connues.

Je fouhaite qu'au premier pas que fera dans cette carrière un homme de génie, tous ceux qui n'en ont pas, ne s'ameutent point pour le faire tomber, pour l'écrafer dans fa chûte, & pour l'opprimer par les plus abfurdes impoftures.

Qu'il ne foit pas mordu par les folliculaires, comme toute chair bien faine l'eft par les infectes ; ces infectes & ces folliculaires ne mordent que pour vivre.

Je fouhaite que la calomnie ne député point quelques-uns de fes ferpents à la Cour, pour perdre ce génie naiffant, en cas que la Cour par hazard entende parler de fes talents.

Puiffent les tragédies n'être déformais ni une longue converfation partagée en cinq actes par des violons, ni un amas de fpectacle grotefque appellé par les Anglais *Show*, & par nous *la rareté, la curiofité!*

Puiffe-t-on n'y plus traiter l'amour, comme un amour de comédie dans le goût de Térence, avec déclaration, jaloufie, rupture, & racommodement !

Qu'on ne fubftitue point, à ces langueurs amoureufes, des aventures incroyables & des fentiments monftrueux exprimés en vers plus monftrueux encore, & remplis de maximes dignes de Cartouche & de fon ftyle.

Que dans le défefpoir fecret de ne pouvoir approcher de nos grands Maîtres, on n'aille pas emprunter des haillons affreux chez les étrangers, quand on a les plus riches étoffes dans fon pays.

Que tous les vers foient harmonieux & bien faits : mérite abfolument néceffaire, fans lequel la poëfie n'eft

jamais qu'un monstre : mérite auquel presqu'aucun de nous n'a pu parvenir depuis *Athalie*.

Que cet art ne soit pas aussi méprisé qu'il est noble & difficile.

Que Faxhal & les Comédiens de bois ne fassent pas absolument déserter *Cinna* & *Iphigénie*.

Que personne n'ose plus se faire valoir par la témérité de condamner des spectacles approuvés, entretenus, payés par les Rois très-chrétiens, par les Empereurs, par tous les Princes de l'Europe entière. Cette témérité serait aussi absurde que l'était la Bulle *In Cœna Domini* si sagement supprimée.

Enfin j'ose espérer que la Nation ne sera pas toujours en contradiction avec elle-même sur ce grand art, comme sur tant d'autres choses.

Vous aurez toujours en France des esprits cultivés & des talents. Mais tout étant devenu *lieu-commun*, tout étant problématique à force d'être discuté, l'extrême abondance & la satiété ayant pris la place de l'indigence où nous étions avant le grand siècle, le dégoût du public succédant à cette ardeur qui nous animait du tems des grands hommes : la multitude des Journaux & des Brochures & des Dictionnaires satyriques occupant le loisir de ceux qui pourraient s'instruire dans quelques bons livres utiles, il est fort à craindre que le goût ne reste chez un petit nombre d'esprits éclairés, & que les arts ne tombent chez la Nation.

C'est ce qui arriva aux Grecs après Démosthene, Sophocle & Euripide. Ce fut le sort des Romains après Cicéron, Virgile & Horace ; ce sera le nôtre. Déja pour un homme à talents qui s'éleve, dont on est jaloux & qu'on voudrait perdre, il sort de dessous terre mille demi-talents qu'on accueille pendant deux jours, qu'on précipite ensuite dans un éternel oubli, & qui sont remplacés par d'autres éphémeres. On est accablé sous le nombre infini de livres faits avec d'autres livres. Et dans ces nouveaux livres inutiles, il n'y a rien de nouveau que des tissus de calomnies infames, vomies par la bassesse contre le mérite.

La tragédie, la comédie, le poëme épique, la mu-

fique, font des arts véritables : on nous prodigue des leçons, des difcuffions fur tous ces arts : mais, que le grand artifte eft rare !

L'écrivain le plus méprifable, & le plus bas, peut dire fon avis fur trois fiècles fans en connaître aucun, & calomnier lâchement pour de l'argent fes contemporains, qu'il connaît encore moins : on le fouffre, parce qu'on l'oublie. On laiffe tranquillement ces colporteurs, devenus auteurs, juger les grands hommes fur les quais de Paris, comme on laiffe les nouvelliftes décider dans un Caffé du deftin des états. Mais, fi dans cette fange un génie s'éleve, il faut tout craindre pour lui.

Pardonnez-moi, Monfeigneur, ces réflexions ; je les foumets à votre jugement & à celui de l'Académie, dont j'efpère que vous ferez long-tems l'ornement & le Doyen.

Recevez avec votre bonté ordinaire ce témoignage, du refpectueux & tendre attachement d'un vieillard plus fenfible à votre bienveillance, qu'aux maladies dont fes derniers jours font tourmentés.



## *PERSONNAGES.*

TEUCER, Roi de Crete.

MÉRIONE, } Arcontes.
DICTIME, }

PHARÉS, grand Sacrificateur.

ARZEMON, } guerriers de Cydonie.
DATAME, }

ASTERIE, captive.

UN HERAUT.

Plusieurs guerriers Cydoniens,

Suite, &c.

*La ſcene eſt à Gortine, Ville de Crête.*



# *LES*
# LOIX DE MINOS,
## *TRAGÉDIE.*

# ACTE PREMIER.

## SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente les portiques d'un temple, des tours sur les côtés, des cyprès sur le devant.*

TEUCER, DICTIME.

TEUCER.

QUOI ! toujours, cher ami, ces Arcontes, ces grands,
Feront parler les loix pour agir en tyrans !
Minos, qui fut cruel, a regné sans partage;
Mais il ne m'a laissé qu'un pompeux esclavage;
Un titre, un vain éclat, le nom de majesté,

L'appareil du pouvoir ; & nulle autorité.
J'ai prodigué mon ſang, je regne & l'on me brave;
Ma pitié, ma bonté pour cette jeune eſclave
Semble dicter l'arrêt qui condamne ſes jours;
Si je l'avais proſcrite, elle aurait leur ſecours.
Tel eſt l'eſprit des grands depuis que la naiſſance
A ceſſé de donner ſa ſuprême puiſſance.
Jaloux d'un vain honneur, mais qu'on veut partager;
Ils n'ont choiſi des rois que pour les outrager.

DICTIME.

Ce trône a ſes périls; je les connais ſans doute;
Je les ai vus de près; je ſais ce qu'il en coûte.
J'aimais Idomenée, il mourut exilé,
En pleurant ſur un fils par lui-même immolé.
Par le ſang de ce fils il crut plaire à la Crete.
Mais comment ſubjuguer la fureur inquiete
De ce peuple inconſtant, orageux, égaré,
Vive image des mers dont il eſt entouré?
Ses flots ſont élevés, mais c'eſt contre le trône;
Une ſombre tempête en tout tems l'environne.
Le ſort vous a réduit à combattre à la fois
Les durs Cydoniens & vos jaloux Crétois,
Les uns dans les conſeils, les autres par les armes;
Vos jours, toujours troublés, ſont entourés d'allarmes;
Hélas! des meilleurs rois c'eſt ſouvent le deſtin,
Leurs pénibles travaux ſe ſuccédent ſans fin.
Mais que votre pitié pour cette infortunée,
Par le cruel Pharès à mourir condamnée,
N'ait pas à votre exemple attendri tous les cœurs!
Que ce ſaint homicide ait des approbateurs,
Qu'on ait juſtifié cet uſage exécrable,
C'eſt là ce qui m'étonne; & cette horreur m'accable.

TEUCER

TEUCER.

Que veux-tu ! ces guerriers fous les armes blanchis,
Vieux fuperftitieux, aux meurtres endurcis,
Deftructeurs des remparts où l'on gardait Hélene,
Ont vû d'un œil tranquille égorger Polixène.
Ils redoutaient Calcas. Ils tremblent à mes yeux,
Sous un Calcas nouveau plus implacable qu'eux.
Tel eft l'aveuglement dont la Grece eft frappée :
Elle eft encor barbare, & de fon fang trempée,
A des Dieux deftructeurs elle offre fes enfans:
Ses fables font nos loix, fes Dieux font nos tyrans.
Thèbes, Mycène, Argos, vivront dans la mémoire;
D'illuftres attentats ont fait toute leur gloire.
La Grece a des héros, mais injuftes, cruels,
Infolens dans le crime & tremblans aux autels.
Ce mêlange odieux m'infpire trop de haine.
Je chéris la valeur, mais je la veux humaine.
Ce fceptre eft un fardeau trop péfant pour mon bras,
S'il le faut foutenir par des affaffinats.
Je fuis né trop fenfible; & mon ame attendrie
Se fouleve aux dangers de la jeune Aftérie.
J'admire fon courage, & je plains fa beauté.
Ami, je crains les Dieux; mais, dans ma piété,
Je croirais outrager leur fuprême juftice,
Si je pouvais offrir un pareil facrifice.

DICTIME.

On dit que de Cydon les belliqueux enfans,
Du fond de leurs forêts viendront dans peu de tems
Racheter leurs captifs, & fur-tout cette fille,
Que le fort des combats arrache à fa famille.
On peut traiter encor; & peut-être qu'un jour
De la paix parmi nous le fortuné retour
Adoucirait nos mœurs, à mes yeux plus atroces

Que ces fiers ennemis qu'on nous peint si féroces.
Nos Grecs sont bien trompés ; je les vois glorieux
De cultiver les arts & d'inventer des Dieux.
Cruellement séduits par leur propre imposture,
Ils ont trouvé des arts & perdu la nature.
Ces durs Cydoniens, dans leurs antres profonds,
Sans autels & sans trône, errans & vagabonds,
Mais libres, mais vaillans, francs, généreux, fidelles,
Peut-être ont mérité d'être un jour nos modèles.
La nature est leur règle, & nous la corrompons.

TEUCER.

Quand leur chef paraîtra, nous les écouterons.
Les Arcontes & moi, selon nos loix antiques,
Donneront audience à ces hommes rustiques.
Reçois-les. Et sur-tout qu'ils puissent ignorer
Les sacrés attentats qu'on ose préparer.
Je ne te cele point combien mon ame émue
De ces Cydoniens abhorre l'entrevue.
Puis-je voir sans frémir ces sauvages guerriers
De ma famille entiere insolens meurtriers ?
J'ai peine à contenir cette horreur qu'ils m'inspirent;
Mais ils offrent la paix où tous mes vœux aspirent;
J'étoufferai la voix de mes ressentimens :
Je vaincrai mes chagrins qui résistaient au tems;
Il en coûte à mon cœur, tu connais sa blessure;
Ils vont renouveller ma perte & mon injure.
Mais faut-il en punir un objet innocent ?
Livrerai-je Astérie à la mort qui l'attend ?
On vient. Puissent les Dieux que ma justice implore,
Ces Dieux trop mal servis, ces Dieux qu'on deshonore,
Inspirer la clémence, accorder à mes vœux,
Une loi moins cruelle & moins indigne d'eux.

## SCENE II.

TEUCER, DICTIME; *le Pontife* PHARE'S *avance avec les Sacrificateurs à sa droite. Le Roi est à sa gauche, accompagné des Arcontes de la Crete.*

PHARE'S (*au Roi & aux Arcontes.*)

Prenez place, Seigneurs, au temple de Gortine.
Adorez & vengez la puissance divine.
(*Ils montent sur une estrade, & s'asseyent dans le même ordre. Pharès continue.*)
Prêtres de Jupiter, organes de ses loix,
Confidens de nos Dieux. — Et vous roi des Crétois. —
Vous, Arcontes vaillans, qui marchez à la guerre
Sous les drapeaux sacrés du maître du tonnerre,
Voici le jour de sang, ce jour si solemnel,
Où je dois immoler aux marches de l'autel
L'holocauste attendu que notre loi commande.
De sept ans en sept ans nous devons en offrande
Une jeune captive aux mânes des héros.
Ainsi dans ses décrets nous l'ordonna Minos,
Quand lui-même il vengeait sur les enfans d'Egée
La majesté des Dieux & la mort d'Androgée.
Nos suffrages, Teucer, vous ont donné son rang;
Vous ne le tenez point des droits de votre sang.
Nous vous avons choisi, quand par Idomenée
L'île de Jupiter se vit abandonnée.
Soyez digne du trône où vous êtes monté.
Soutenez de nos loix l'inflexible équité.
Jupiter veut le sang de la jeune captive
Qu'en nos derniers combats on prit sur cette rive.

On la croit de Cydon. Ces peuples odieux,
Ennemis de nos loix, & proscrits par nos Dieux,
Des repaires sanglans de leurs antres sauvages,
Ont cent fois de la Crete infesté les rivages:
Toujours en vain punis ils ont toujours brisé
Le joug de l'esclavage à leur tête imposé.

(*à Teucer.*)

Remplissez à la fin votre juste vengeance.
Une épouse, une fille à peine en son enfance;
Aux champs de Bérécinthe, en vos premiers combats,
Sous leurs toîts embrasés mourantes dans vos bras,
Demandent à grands cris qu'on appaise leurs mânes. —
Exterminez, grands Dieux! tous ces peuples profanes,
Le vil sang d'une esclave à nos autels versé,
Est d'un bien faible prix pour le ciel offensé.
C'est du moins un tribut que l'on doit à mon temple;
Et la terre coupable a besoin d'un exemple.

TEUCER.

Vrais soutiens de l'état, guerriers victorieux,
Favoris de la gloire — & vous prêtres des Dieux,
Dans cette longue guerre, où la Crete est plongée,
J'ai perdu ma famille, & ce fer l'a vengée.
Je pleure encor sa perte; un coup aussi cruel
Saignera pour jamais dans ce cœur paternel.
J'ai dans les champs d'honneur immolé mes victimes:
Le meurtre & le carnage alors sont légitimes.
Nul ne m'enseignera ce que mon bras vengeur
Devait à ma famille, à l'état, à mon cœur.
Mais l'autel ruisselant du sang d'une étrangère,
Peut-il servir la Crete & consoler un père?
Plût aux Dieux que Minos, ce grand Législateur,
De notre République auguste fondateur,
N'eût jamais commandé de pareils sacrifices!

L'homicide en effet rend-il les Dieux propices ?
Avons-nous plus d'état, de trésors & d'amis,
Depuis qu'Idoménée eut égorgé son fils ?
Guerriers, c'est par vos mains qu'aux feux vengeurs en proie,
J'ai vu tomber les murs de la superbe Troie.
Nous répandons le sang des malheureux mortels,
Mais c'est dans les combats & non point aux autels.
Songez que de Calcas, & de la Grece unie,
Le Ciel n'accepta point le sang d'Iphigénie.
Ah ! si pour nous venger le glaive est dans nos mains,
Cruels aux champs de Mars, ailleurs soyons humains.
Ne peut-on voir la Crete heureuse & florissante
Que par l'assassinat d'une fille innocente ?
Les enfans de Cydon seront-ils plus soumis ?
Sans en être plus craints nous serons plus haïs.
Au souverain des Dieux rendons un autre hommage,
Méritons ses bontés, mais par notre courage ;
Vengeons-nous, combattons, qu'il seconde nos coups ;
Et vous, prêtres des Dieux, faites des vœux pour nous.

PHARE'S.

Nous les formons ces vœux ; mais ils sont inutiles
Pour les esprits altiers & les cœurs indociles.
La loi parle, il suffit. Vous n'êtes en effet
Que son premier organe & son premier sujet.
C'est Jupiter qui regne. Il veut qu'on obéisse ;
Et ce n'est pas à vous de juger sa justice.
S'il daigna devant Troie accorder un pardon
Au sang que dans l'Aulide offrait Agamemnon,
Quand il veut, il fait grace. Ecoutez en silence
La voix de sa justice ou bien de sa clémence ;
Il commande à la terre, à la nature, au sort,
Il tient entre ses mains la naissance & la mort.

Quel nouvel intérêt vous agite & vous presse ?
Nul de nous ne montra ces marques de faiblesse
Pour le dernier objet qui fut sacrifié.
Nous ne connaissons point cette fausse pitié,
Vous voulez que Cydon cede au joug de la Crete:
Portez celui des Dieux dont je suis l'interprête.
Mais voici la victime.
( *On amene Astérie couronnée de fleurs & enchaînée.* )

## SCENE III.

Les Personnages précédens, ASTERIE.

DICTIME.

A Son aspect, Seigneur,
La pitié qui vous touche a pénétré mon cœur.
Que dans la Grece encor il est de barbarie !
Que ma triste raison gémit sur ma patrie !

PHARE'S.

Captive des Crétois remise entre mes mains,
Avant d'entendre ici l'arrêt de tes destins,
C'est à toi de parler, & de faire connaître
Quel est ton nom, ton rang, quels mortels t'ont fait naître.

ASTERIE.

Je veux bien te répondre. Astérie est mon nom.
Ma mère est au tombeau; le vieillard Azémon,
Mon digne & tendre père, a dès mon premier âge,
Dans mon cœur qu'il forma fait passer son courage.
De rang, je n'en ai point. La fière égalité
Est notre heureux partage & fait ma dignité.

PHARE'S.

Sais-tu que Jupiter ordonne de ta vie?

ASTERIE.

Le Jupiter de Crete aux yeux de ma patrie
Eſt un phantôme vain que ton impiété
Fait ſervir de prétexte à ta férocité.

PHARE'S.

Apprens que ton trépas, qu'on doit à tes blaſphêmes,
Eſt déja préparé par mes ordres ſuprêmes.

ASTERIE.

Je le ſais, de ma mort indigne & lâche auteur,
Je le ſais, inhumain; mais j'eſpère un vengeur.
Tous mes concitoyens ſont juſtes & terribles;
Tu les connais; tu ſais s'ils furent invincibles.
Les foudres de ton Dieu par un aigle portés
Ne te ſauveront pas de leurs traits mérités;
Lui-même, s'il exiſte, & s'il régit la terre,
S'il nâquit parmi vous, s'il lance le tonnerre,
Il ſaura bien ſur toi, monſtre de cruauté,
Venger ſon divin nom ſi long-tems inſulté.
Puiſſe tout l'appareil de ton infâme fête,
Tes couteaux, ton bûcher, retomber ſur ta tête!
Puiſſe le temple horrible où mon ſang va couler,
Sur ma cendre, ſur toi, ſur les tiens s'écrouler!
Périſſe ta mémoire! & s'il faut qu'elle dure,
Quelle ſoit en horreur à toute la nature!
Qu'on abhorre ton nom, qu'on déteſte tes Dieux.
Voilà mes vœux, mon culte, & mes derniers adieux —
 Et toi, que l'on dit roi, toi qui paſſes pour juſte,
Toi, dont un peuple entier chérit l'empire auguſte,
Et qui du tribunal où les loix t'ont porté,
Sembles tourner ſur moi des yeux d'humanité,
Plains-tu mon infortune en voulant mon ſupplice?

Non, de mes assassins tu n'es pas le complice.

MERIONE. (*Arconte à Teucer.*)

On ne peut faire grace, & votre autorité
Contre un usage antique, & par tout respecté,
Opposerait, Seigneur, une force impuissante.

TEUCER.

Que je livre au trépas sa jeunesse innocente!—

MERIONE.

Il faut du sang au peuple, & vous le connaissez:
Ménagez ses abus, fussent-ils insensés.
La loi qui vous révolte est injuste peut-être;
Mais en Crete elle est sainte; & vous n'êtes pas maître
De secouer un joug dont l'état est chargé.
Tout pouvoir a sa borne, & cede au préjugé.

TEUCER.

Quand il est trop barbare il faut qu'on l'abolisse.

MERIONE.

Respectons plus Minos.

TEUCER.

Aimons plus la justice.
Et pourquoi dans Minos voulez-vous révérer
Ce que dans Busiris on vous vit abhorrer?
Oui, j'estime en Minos le guerrier politique,
Mais je déteste en lui le maître tyrannique.
Il obtint dans la Crete un absolu pouvoir.
Je suis moins roi que lui; mais je crois mieux valoir.
En un mot, à mes yeux votre offrande est un crime.
— (*à Dictime.*)
Viens, suis-moi.

PHARE'S (*se leve, les sacrificateurs aussi, & descendent de l'estrade.*)

Qu'aux autels on traîne la victime.

TEUCER.

Vous osez!—

## SCENE IV.

Les Perſonnages précédents. UN HERAUT *arrive, le caducée à la main. Le Roi, les Arcontes, les Sacrificateurs ſont debout.*

LE HERAUT.

De Cydon les nombreux députés.
Ont marché vers nos murs, & s'y ſont préſentés.
De l'olivier ſacré, les branches pacifiques,
Symbole de concorde, ornent leurs mains ruſtiques.
Ils diſent que leur chef eſt parti de Cydon,
Et qu'il vient des captifs apporter la rançon.

PHARE'S.

Il n'eſt point de rançon quand le ciel fait connaître
Qu'il demande à nos mains un ſang dont il eſt maître.

TEUCER.

La loi veut qu'on differe. Elle ne ſouffre pas
Que l'étendart de paix & celui du trépas,
Etalent à nos yeux un coupable aſſemblage,
Aux droits des nations nous ferions trop d'outrage.
Nous devons diſtinguer (ſi nous avons des mœurs)
Le tems de la clémence, & le tems des rigueurs.
C'eſt par-la que le ciel, ſi l'on en croit nos ſages,
Des malheureux humains attira les hommages.
Ce ciel peut-être enfin lui veut ſauver le jour —
Allez, qu'on la ramene en cette même tour
Que je tiens ſous ma garde & dont on l'a tirée
Pour être en holocauſte à vos glaives livrée —
Sénat, vous apprendrez un jour à pardonner.

ASTERIE.

Je te rends grace ; ô roi ! si tu veux m'épargner ;
Mon supplice est injuste autant qu'épouvantable ;
Et quoique j'y portasse un front inaltérable,
Quoiqu'aux lieux où le ciel a daigné me nourrir,
Nos premieres leçons soient d'apprendre à mourir.
Le jour m'est cher — hélas ! mais s'il faut que je meure,
C'est une cruauté que d'en différer l'heure.

*( On l'emmene. )*

TEUCER.

Le Conseil est rompu — Vous, braves combattans,
Croyez que de Cydon les farouches enfans
Pourront mal aisément désarmer ma colère.
Si je vois en pitié cette jeune étrangère,
Le glaive que je porte est toujours suspendu
Sur ce peuple ennemi par qui j'ai tout perdu.
Je sais qu'on doit punir, comme on doit faire grace ;
Protéger la faiblesse, & réprimer l'audace.
Tels sont mes sentiments. Vous pouvez décider
Si j'ai droit à l'honneur d'oser vous commander,
Et si j'ai mérité ce trône qu'on m'envie.
Allez, blâmez le roi, mais aimez la patrie.
Servez-la.. Mais surtout si vous craignez les Dieux,
Apprenez d'un monarque à les connaître mieux.

*Fin du premier Acte.*





# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

DICTIME, GARDES, DATAME & les Cydoniens dans le fond.

DICTIME.

Ou sont ces députés envoyés à mon maître ?
Qu'on les fasse approcher ; — mais je les vois paraitre —
Qui de vous est Datame, & quel titre d'honneur
Distingue sa naissance, ainsi que sa valeur ?

DATAME.

C'est moi qui suis Datame ; & ma grandeur unique
Est de verser mon sang pour notre République.
Tous les titres sont vains ; il suffit de mon nom.

DICTIME.

Est-ce vous qui venez offrir une rançon ?
Pensez-vous par des dons aux Crétois inutiles,
Racheter des captifs enfermés dans nos villes ? —

DATAME.

Nous ne rougissons pas de proposer la paix,
Je l'aime, je la veux, sans l'acheter jamais.
Le vieillard Azémon, que mon pays révère,
Qui m'instruisit à vaincre, & qui me sert de père,
S'est chargé, m'a-t-il dit, de mettre un digne prix
A nos concitoyens par les votres surpris.
Nous venons les tirer d'un infame esclavage

Nous venons pour traîter.

DICTIME.

Eſt-il ici ?

DATAME.

Son âge
A retardé ſa courſe ; & je puis en ſon nom
De la belle Aſtérie annoncer la rançon.
Du ſommet des rochers, qui diviſent les nues,
J'ai volé, j'ai franchi des routes inconnues :
Tandis que ce vieillard, qui nous ſuivra de près,
A percé les détours de nos vaſtes forêts ;
Par le fardeau des ans ſa marche eſt rallentie.

DICTIME.

Il apporte, dis-tu, la rançon d'Aſtérie ?

DATAME.

Oui. J'ignore à ton Roi ce qu'il peut préſenter ;
Cydon ne produit rien qui puiſſe vous flatter.
Vous allez ravir l'or au ſein de la Colchide :
Le ciel nous a privés de ce métal perfide.
Dans notre pauvreté que pouvons-nous offrir ?

DICTIME.

Votre cœur, & vos bras dignes de nous ſervir.

DATAME.

Il ne tiendrait qu'à vous. Long-tems nos adverſaires,
Si vous l'aviez voulu, nous aurions été frères.
Ne prétendez jamais parler en Souverains ;
Remettez, dès ce jour, Aſtérie en nos mains.

DICTIME.

Sais-tu quel eſt ſon ſort ?

DATAME.

Elle me fut vraie.
A peine ai-je touché cette terre ennemie.
J'arrive. Je demande Aſtérie à ton Roi,

A

A tes Dieux, à ton peuple, à tout ce que je voi.
Je viens ou la reprendre, ou périr avec elle.
Une Hélene coupable, une illuftre infidelle
Arma dix ans vos Grecs indignement féduits:
Une caufe plus jufte ici nous a conduits.
Nous vous redemandons la vertu la plus pure,
Rendez-moi mon feul bien, réparez mon injure.
Tremblez de m'outrager. Nous avons tous promis
D'être jufqu'au tombeau vos plus grands ennemis;
Nous mourrons dans les murs de vos cités en flammes
Sur les corps expirans de vos fils, de vos femmes —

*( à Dictime. )*

Guerrier, qui que tu fois, c'eft à toi de favoir
Ce que peut le courage armé du défefpoir.
Tu nous connais : préviens le malheur de la Crête.

DICTIME.

Nous favons réprimer cette audace indifcrete.
J'ai pitié de l'erreur qui paraît t'emporter.
Tu demandes la paix, & viens nous infulter.
Calme tes vains tranfports. Apprends, jeune Barbare,
Que pour toi, pour les tiens, mon Prince fe déclare;
Qu'il épargne fouvent le fang qu'on veut verfer;
Qu'il punit à regret; qu'il fait récompenfer;
Qu'intrépide aux combats, clément dans la victoire,
Il préfere furtout la juftice à la gloire.
Mérite de lui plaire.

DATAME.

Et quel eft donc ce Roi?
S'il eft grand, s'il eft bon, que ne vient-il à moi?
Que ne me parle-t-il? — La vertu perfuade.
Je veux l'entretenir.

DICTIME.

Le chef de l'Ambaffade

Doit paraître au Sénat avec tes compagnons.
Il faut se conformer aux loix des nations.

DATAME.

Est-ce ici son palais ?

DICTIME.

Non : ce vaste édifice
Est le temple, où des Dieux j'ai prié la justice
De détourner de nous les fléaux destructeurs,
D'éclairer les humains, de les rendre meilleurs.
Minos bâtit ces murs fameux dans tous les âges,
Et cent villes de Crête y portent leurs hommages.

DATAME.

Qui ? Minos ! Ce grand fourbe, & ce roi si cruel ?
Lui, dont nous détestons & le trône & l'autel ;
Qui les teignit de sang ! Lui, dont la race impure,
Par des amours affreux, étonna la nature !
Lui, qui du poids des fers nous voulut écraser,
Et qui donna des loix pour nous tiranniser !
Lui, qui du plus pur sang, que votre Grece honore,
Nourrit sept ans ce monstre appellé Minotaure !
Lui, qu'enfin vous peignez, dans vos mensonges vains,
Au bord de l'Achéron, jugeant tous les humains ;
Et qui ne mérita par ses fureurs impies
Que d'éternels tourmens sous les mains des Furies !
Parle : est-ce là ton Sage, est-ce là ton Héros ?
Crois-tu nous effrayer à ce nom de Minos ?
Oh ! que la renommée est injuste & trompeuse !
Sa mémoire à la Grece est encor précieuse :
Ses loix & ses travaux sont par nous abhorrés,
On méprise en Cydon ce que vous adorez,
On y voit en pitié les fables ridicules
Que l'imposture étale à vos peuples crédules ;

DICTIME.

Tout peuple a ses abus ; & les nôtres sont grands.
Mais nous avons un Prince ennemi des tyrans,
Ami de l'équité, dont les loix salutaires
Aboliront bientôt tant de loix sanguinaires.
Prens confiance en lui. Sois sûr de ses bienfaits:
Je jure par les Dieux —

DATAME.

Ne jure point ; promets —
Promets-nous que ton roi sera juste & sincère;
Qu'il rendra dès ce jour Astérie à son père —
De ses autres bienfaits nous pouvons le quitter.
Nous n'avons rien à craindre & rien à souhaiter.
La Nature pour nous fut assez bienfaisante :
Aux creux de nos vallons sa main toute puissante
A prodigué ses biens, pour prix de nos travaux.
Nous possédons les airs, & la terre & les eaux:
Que nous faut-il de plus ? Brillez dans vos cent villes,
De l'éclat fastueux de vos arts inutiles.
La culture des champs, la guerre sont nos arts;
L'enceinte des rochers a formé nos remparts.
Nous n'avons jamais eu, nous n'aurons point de maître;
Nous voulons des amis — Méritez-vous de l'être ?

DICTIME.

Oui, Teucer en est digne; oui, peut-être aujourd'hui
En le connaissant mieux vous combattrez pour lui.

DATAME.

Nous!

DICTIME.

Vous-même. Il est tems que nos haines finissent;
Que pour leur intérêt nos deux peuples s'unissent:
Je ne te réponds pas que ta dure fierté
Ne puisse de mon Roi blesser la dignité.

*( à sa suite. )*

Mais il l'estimera — Vous, allez : qu'on prépare
Ce que les champs de Crête ont produit de plus rare.
Qu'on traite avec respect ces guerriers généreux.

*( Ils sortent. )*

Puissent tous les Crétois penser un jour comme eux !
Que leur franchise est noble, ainsi que leur courage !
Le lion n'est point né pour souffrir l'esclavage.
De pareils alliés sont de mauvais sujets ;
Leur mâle liberté peut servir nos projets.
J'aime mieux leur audace & leur candeur hautaine
Que les loix de la Crête, & tous les arts d'Athène.



## SCENE II.

TEUCER, DICTIME, GARDES.

TEUCER.

Il faut prendre un parti : ma triste nation
N'écoute que la voix de la sédition ;
Ce Sénat orgueilleux contre moi se déclare.
On affecte ce zèle implacable & barbare
Que toujours les méchans feignent de posséder,
A qui souvent les Rois sont contraints de céder.
J'entends de mes rivaux, la funeste industrie,
Crier de tous côtés, religion, patrie,
Tout prêts à m'accuser d'avoir trahi l'état,
Si je m'oppose encore à cet assassinat.
Le nuage grossit ; & je vois la tempête
Qui sans doute à la fin tombera sur ma tête.

DICTIME.

J'oserais proposer, dans ces extrémités,

De vous faire un appui des mêmes révoltés ;
Des mêmes habitans de l'âpre Cydonie,
Dont nous pourrions guider l'impétueux génie.
Fiers ennemis d'un joug qu'ils ne peuvent subir,
Mais, amis généreux, ils pourraient nous servir.
Il en est un surtout, dont l'ame noble & fière
Connaît l'humanité dans son audace altière :
Il a pris sur les siens, égaux par la valeur,
Ce secret ascendant que se donne un grand cœur ;
Et peu de nos Crétois ont connu l'avantage
D'atteindre à sa vertu, quoique dure & sauvage.
Si de pareils soldats pouvaient marcher sous vous,
On verrait tous ces grands si puissans, si jaloux
De votre autorité, qu'ils osent méconnaître,
Porter le joug paisible, & chérir un bon maître.
Nous voulions asservir des peuples généreux :
Faisons mieux : gagnons-les : c'est-là regner sur eux.

TEUCER.

Je le sais. Ce projet peut sans doute être utile ;
Mais il ouvre la porte à la guerre civile.
A ce remede affreux faut-il m'abandonner ?
Faut-il perdre l'état pour le mieux gouverner !
Je veux sauver les jours d'une jeune Barbare ;
Du sang des citoyens serai-je moins avare ?
Il le faut avouer : je suis bien malheureux !
N'ai-je donc des sujets que pour m'armer contre eux ?
Pilote environné d'un éternel orage,
Ne pourrai-je obtenir qu'un illustre naufrage ?
Ah ! je ne suis pas roi, si je ne fais le bien.

DICTIME.

Quoi donc ? contre les loix la vertu ne peut rien !
Le préjugé fait tout ! Pharés impitoyable
Maintiendra, malgré vous, cette loi détestable !

Il domine au Sénat ! On ne veut désormais
Ni d'offres de rançon, ni d'accord, ni de paix !

TEUCER.

Quel que soit son pouvoir, & l'orgueil qui l'anime,
Va, le cruel du moins n'aura point sa victime.
Va, dans ces mêmes lieux profanés si long-tems,
J'arracherai leur proie à ces monstres sanglants.

DICTIME.

Puissiez-vous accomplir cette sainte entreprise !

TEUCER.

Il faut bien qu'à la fin le ciel la favorise.
Et lorsque les Crétois, un jour plus éclairés,
Auront enfin détruit ces attentats sacrés,
( Car il faut les détruire, & j'en aurai la gloire, )
Mon nom respecté d'eux, vivra dans la mémoire.

DICTIME.

La gloire vient trop tard, & c'est un triste sort.
Qui n'est de ses bienfaits payé qu'après la mort,
Obtînt-il des autels, est encor trop à plaindre.

TEUCER.

Je connais, cher ami, tout ce que je dois craindre ;
Mais il faut bien me rendre à l'ascendant vainqueur,
Qui parle en sa défense & domine en mon cœur —
Gardes, qu'en ma présence à l'instant on conduise
Cette Cydonienne entre nos mains remise ——

( *Les Gardes sortent.* )

Je prétends lui parler, avant que dans ce jour
On ose l'arracher du fond de cette Tour,
Et la rendre au cruel armé pour son supplice,
Qui presse au nom des Dieux ce sanglant sacrifice.
Demeure : la voici. Sa jeunesse, ses traits,
Toucheraient tous les cœurs, hors celui de Pharès.

## SCENE III.

TEUCER, DICTIME, ASTERIE, GARDES.

ASTERIE.

Que prétend-on de moi ! Quelle rigueur nouvelle,
Après votre promesse, à la mort me rappelle ?
Allume-t-on les feux qui m'étaient destinés ?
O roi ! vous m'avez plainte, & vous m'abandonnez !

TEUCER.

Non. Je veille sur vous ; & le ciel me seconde.

ASTERIE.

Pourquoi me tirez-vous de ma prison profonde ?

TEUCER.

Pour vous rendre au climat qui vous donna le jour.
Vous reverrez en paix votre premier séjour —
Malheureuse étrangere & respectable fille,
Que la guerre arracha du sein de sa famille,
Souvenez-vous de moi, loin de ces lieux cruels.
Soyez prête à partir. — Oubliez nos autels —
Une escorte fidelle aura soin de vous suivre.
Vivez. — Qui mieux que vous a mérité de vivre ?

ASTERIE.

Ah ! Seigneur ! ah mon roi ! je tombe à vos genoux.
Tout mon cœur qui m'échappe a volé devant vous.
Image des vrais Dieux, qu'ici l'on deshonore,
Recevez mon encens : en vous je les adore.
Vous seul, vous m'arrachez aux monstres infernaux,
Qui me parlant en Dieux, n'étaient que mes bourreaux,
Malgré ma juste horreur de servir sous un maître,

Esclave auprès de vous, je me plairais à l'être.

TEUCER.

Plus je l'entends parler, plus je suis attendri. —
Est-il vrai qu'Azémon, ce père si chéri,
Qui, près de son tombeau, vous regrette & vous pleure,
Pour venir vous reprendre a quitté sa demeure ?

ASTERIE.

On le dit. J'ignorais au fond de ma prison
Ce qui s'est pu passer dans ma triste maison.

TEUCER.

Savez-vous que Datame envoyé par un père,
Venait nous proposer un traité salutaire,
Et que des jours de paix pouvaient être accordés ?

ASTERIE.

Datame! lui! Seigneur! que vous me confondez!
Il serait dans les mains du Sénat de la Crête!
Parmi mes assassins? -

TEUCER.

Dans votre ame inquiete
J'ai porté, je le vois, de trop sensibles coups;
Ne craignez rien pour lui. Serait-il votre époux?
Vous serait-il promis? Est-ce un parent, un frère?
Parlez, son amitié m'en deviendra plus chère.
Plus on vous opprima, plus je veux vous servir.

ASTERIE.

De quelle ombre de joie, hélas! puis-je jouir?
Qui vous porte à me tendre une main protectrice?
Quels dieux en ma faveur ont parlé?

TEUCER.

La justice.

ASTERIE.

Les flambeaux de l'himen n'ont point brillé pour moi.
Seigneur, Datame m'aime, & Datame a ma foi.

Nos fermens font communs ; & ce nœud vénérable
Eft plus facré pour nous, eft plus inviolable
Que tout cet appareil formé dans vos Etats
Pour affervir des cœurs qui ne fe donnent pas.
Le mien n'eft plus à moi. Le généreux Datame
Allait me rendre heureufe en m'obtenant pour femme,
Quand vos lâches foldats, qui dans les champs de Mars
N'oferaient fur Datame arrêter leurs regards,
Ont ravi, loin de lui des enfans fans défenfe,
Et devant vos autels ont traîné l'innocence ;
Ce font là les lauriers dont ils fe font converts.
Un Prêtre veut mon fang, & j'étais dans fes fers.

TEUCER.

Ses fers ! — ils font brifés, n'en foyez point en doute ;
C'eft pour lui qu'ils font faits. Et fi le ciel m'écoute
Il peut tomber un jour au pied de cet autel
Où fa main veut fur vous porter le coup mortel.
Je vous rendrai l'époux dont vous êtes privée,
Et pour qui du trépas les Dieux vous ont fauvée.
Il vous fuivra bientôt. Rentrez. Que cette Tour
De la captivité jufqu'ici le féjour,
Soit un rempart du moins contre la barbarie.
On vient. Ce fera peu d'affurer votre vie ;
J'abolirai nos loix, ou j'y perdrai le jour.

ASTERIE.

Ah ! que vous méritiez, Seigneur, une autre cour !
Des fujets plus humains, un culte moins barbare !

TEUCER.

Allez ; avec regret de vous je me fépare ;
Mais de tant d'attentats, de tant de cruauté
Je dois venger mes dieux, vous & l'humanité.

ASTERIE.

Je vous crois ; & de vous je ne puis moins attendre.

## SCENE IV.

TEUCER, DICTIME, MERIONE.

MERIONE.

Seigneur, sans passion pourrez-vous bien m'entendre?

TEUCER.

Parlez.

MERIONE.

Les factions ne me gouvernent pas.
Et vous savez assez que dans nos grands débats;
Je ne me suis montré le fauteur ni l'esclave
Des sanglants préjugés d'un peuple qui vous brave;
Je voudrais, comme vous, exterminer l'erreur
Qui séduit sa faiblesse, & nourrit sa fureur.
Vous pensez arrêter d'une main courageuse
Un torrent débordé dans sa course orageuse;
Il vous entraînera; je vous en averti;
Pharès a pour sa cause un violent parti;
Et d'autant plus puissant contre le diadême
Qu'il croit servir le ciel, & vous venger vous-même.
» Quoi! dit-il, dans nos champs, la fille de Teucer,
» A son père arrachée, expira sous le fer;
» Et du sang le plus vil indignement avare,
» Teucer dénaturé respecte une Barbare!
» Lui seul est inhumain : seul, à la cruauté,
» Dans son cœur insensible, il joint l'impiété.
» Il veut parler en roi, quand Jupiter ordonne;
» L'encensoir du Pontife offense sa couronne.
» Il outrage à la fois la nature & le ciel,
» Et contre tout l'Empire il se rend criminel.»

Il dit; & vous jugez si ces accens terribles
Retentiront long-tems sur ces ames flexibles,
Dont il peut exciter ou calmer les transports,
Et dont son bras puissant gouverne les ressorts.

TEUCER.

Je vois qu'il vous gouverne, & qu'il sut vous séduire.
M'apportez-vous son ordre, & pensez-vous m'instruire?

MERIONE.

Je vous donne un conseil.

TEUCER.

Je n'en ai pas besoin;

MERIONE.

Il vous serait utile.

TEUCER.

Epargnez-vous ce soin;
Je sais prendre sans vous conseil de ma justice.

MERIONE.

Elle peut sous vos pas creuser un précipice.
Tout noble dans notre île a le droit respecté
De s'opposer d'un mot à toute nouveauté.

TEUCER,

Quel droit!

MERIONE.

Notre pouvoir balance ainsi le vôtre;
Chacun de nos égaux est un frein l'un à l'autre.

TEUCER.

Oui, je le sais; tout noble est tyran tour-à-tour;

MERIONE.

De notre liberté condamnez-vous l'amour?

TEUCER.

Elle a toujours produit le public esclavage.

MERIONE.

Nul de nous ne peut rien, s'il lui manque un suffrage,

TEUCER.

La discorde éternelle est la loi des Crétois.

MERIONE.

Seigneur vous l'approuviez, quand de vous on fit choix.

TEUCER.

Je la blâmais dès-lors. Enfin, je la déteste ;
Soyez sûr qu'à l'état elle sera funeste.

MERIONE.

Au moins jusqu'à ce jour elle en fut le soutien ;
Mais vous parlez en Prince.

TEUCER.

En homme, en citoyen ;
Et j'agis en guerrier, quand mon honneur l'exige.
A ce dernier parti, gardez qu'on ne m'oblige.

MERIONE.

Vous pourriez hazarder, dans ces dissensions,
Des véritables droits pour des prétentions ! —
Consultez mieux l'esprit de notre République.

TEUCER.

Elle a trop consulté la licence anarchique.

MERIONE.

Seigneur, entre elle & vous marchant d'un pas égal ;
Autrefois votre ami, jamais votre rival ;
Je vous parle en son nom.

TEUCER.

Je réponds, Mérione,
Au nom de la nature & pour l'honneur du trône.

MERIONE.

Nos loix —

TEUCER.

Laissez vos loix. Elles me font horreur.
Vous devriez rougir d'être leur protecteur.

MERIONE.

MERIONE.

Proposez une loi plus humaine & plus sainte,
Mais ne l'imposez pas Seigneur; point de contrainte,
Vous révoltez les cœurs; il faut persuader.
La prudence & le tems pourront tout accorder.

TEUCER.

Que le prudent me quitte, & le brave me suive,
Il est tems que je regne & non pas que je vive.

MERIONE.

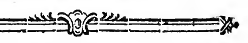
Regnez; mais redoutez les peuples & les grands.

TEUCER.

Ils me redouteront. Sachez que je prétends
Être impunement juste, & vous apprendre à l'être.
Si vous ne l'imitez, respectez votre maître —
Et nous, allons, Dictime, assembler nos amis;
S'il en reste à des rois insultés & trahis.

*Fin du second Acte.*





# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

DATAME, CYDONIENS.

DATAME.

Pensent-ils m'éblouir par la pompe royale,
Par ce faste imposant que la richesse étale ?
Croit-on nous amollir ? ces palais orgueilleux
Ont de leur appareil effarouché mes yeux.
Ce fameux labyrinthe où la Grece raconte
Que Minos autrefois ensévelit sa honte,
N'est qu'un repaire obscur, un spectacle d'horreur.
Ce temple où Jupiter, avec tant de splendeur
Est descendu, dit-on, du haut de l'empirée,
N'est qu'un lieu de carnage à sa premiere entrée;
Et les fronts des béliers égorgés & sanglans
Sont de ces murs sacrés les honteux ornemens.
Ces nuages d'encens qu'on prodigue à toute heure,
N'ont point purifié son infecte demeure.
Que tous ces monumens si vantés, si chéris,
Quand on les voit de près, inspirent de mépris!

UN CYDONIEN.

Cher Datame, est-il vrai qu'en ces pourpris funestes
On n'offre que du sang aux puissances céleste ?
Est-il vrai que ces Grecs en tous lieux renommés
Ont immolé des Grecs aux Dieux qu'ils ont formés ?

La nature à ce point ferait-elle égarée?

DATAME.

A des flots d'imposteurs on dit qu'elle est livrée,
Qu'elle n'est plus la même, & qu'elle a corrompu
Ce doux présent des Dieux, l'instinct de la vertu.
C'est en nous qu'il réside; il soutient nos courages;
Nous n'avons point de temple en nos déserts sauvages;
Mais nous servons le ciel, & ne l'outrageons pas
Par des vœux criminels & des assassinats.
Puissions-nous fuir bientôt cette terre cruelle,
Délivrer Astérie & partir avec elle!

UN CYDONIEN.

Rendons tous les captifs entre nos mains tombés;
Par notre pitié seule au glaive dérobés,
Esclave pour esclave; & quittons la contrée
Où notre pauvreté, qui dut être honorée,
N'est aux yeux des Crétois qu'un objet de dédain.
Ils descendaient vers nous par un accueil hautain.
Leurs bontés m'indignaient, regagnons nos asyles,
Fuyons leurs dieux, leurs mœurs & leurs brillantes villes;
Ils sont cruels & vains, polis & sans pitié,
La nature entre nous mit trop d'inimitié.

DATAME.

Ah! surtout de leurs mains reprenons Astérie.
Pourriez-vous reparaître aux yeux de la patrie
Sans lui rendre aujourd'hui son plus bel ornement?
Son père est attendu de moment en moment;
En vain je la demande aux peuples de la Crête,
Aucun n'a satisfait ma douleur inquiete,
Aucun n'a mis le calme en mon cœur éperdu.
Par des pleurs qu'il cachait un seul m'a répondu.
Que veulent, cher ami, ce silence & ces larmes?
Je voulais à Teucer apporter mes allarmes;

Mais on m'a fait sentir que, graces à leurs loix,
Des hommes tels que nous n'approchent point les rois.
Nous sommes leurs égaux dans les champs de Bellone.
Qui peut donc avoir mis entre nous & leur trône
Cet immense intervalle, & ravir aux mortels
Leur dignité première & leurs droits naturels ?
Il ne fallait qu'un mot, la paix était jurée,
Je voyais Astérie à son époux livrée,
On payait sa rançon, non du brillant amas
Des métaux précieux que je ne connais pas,
Mais des moissons, des fruits, des trésors véritables
Qu'arrachent à nos champs nos mains infatigables.
Nous rendions nos captifs. Astérie avec nous
Revolait à Cydon dans les bras d'un époux.
Faut-il partir sans elle, & venir la reprendre
Dans des ruisseaux de sang & des monceaux de cendre ?

## SCENE II.

Les Personnages précédens, UN CYDONIEN arrivant.

LE CYDONIEN.

AH ! savez-vous le crime ? —

DATAME.

Ô ciel ! que me dis-tu ?
Quel désespoir est peint sur ton front abattu ?
Parle, parle.

LE CYDONIEN.

Astérie —

DATAME.

Eh bien ? —

LE CYDONIEN.

Cet édifice ;

Ce lieu qu'on nomme Temple, est prêt pour son supplice.

DATAME.

Pour Astérie !

LE CYDONIEN.

Apprens que dans ce même jour,
En cette même enceinte, en cet affreux séjour ;
De je ne sais quels grands la horde forcénée
Aux bûchers dévorans l'a déja condamnée.
Ils appaisent ainsi Jupiter offensé.

DATAME.

Elle est morte ! —

LE CYDONIEN.

Ah ! grand Dieu !

UN CYDONIEN.

L'arrêt est prononcé,
On doit l'exécuter dans ce Temple barbare.
Voilà, chers compagnons, la paix qu'on nous prépare.
Sous un couteau perfide & qu'ils ont consacré,
Son sang offert aux Dieux va couler à leur gré ;
Et dans un ordre auguste ils livrent à la flamme
Ces restes précieux adorés par Datame.

DATAME.

Je me meurs.

(*Il tombe entre les bras d'un Cydonien.*)

LE CYDONIEN.

Peut-on croire un tel excès d'horreurs ?

UN CYDONIEN.

Il en est encor un bien cruel à nos cœurs ;
Celui d'être en ces lieux réduits à l'impuissance
D'assouvir sur eux tous notre juste vengeance,
De frapper ces tyrans de leurs couteaux sacrés,

De noyer dans leur ſang ces monſtres révérés.

DATAME (*revenant à lui.*)

Qui! moi! je ne pourrais, ô ma chère Aſtérie,
Mourir ſur les bourreaux qui t'arrachent la vie! —
Je le pourrai ſans doute. — Ô mes braves amis,
Montrez ces ſentimens que vous m'avez promis.
Périſſez avec moi. Marchons.

(*On entend une voix d'une des tours.*)

Datame! arrête!

DATAME.

Ciel! — d'où part cette voix! quels dieux ont ſur ma tête
Fait retentir au loin les ſons de ces accens?
Eſt-ce une illuſion qui vient troubler mes ſens?

*La même voix.*

Datame! —

DATAME.

C'eſt la voix d'Aſtérie elle-même!
Ciel, qui la fis pour moi, Dieu vengeur, Dieu ſuprême!
Ombre chère & terrible à mon cœur déſolé,
Eſt-ce du ſein des morts qu'Aſtérie a parlé?

UN CYDONIEN.

Je me trompe, ou du fond de cette tour antique
Sa voix faible & mourante à ſon amant s'explique.

DATAME.

Je n'entends plus ici la fille d'Azémon.
Serait-ce là ſa tombe? Eſt-ce là ſa priſon?
Les Crétois auroient-ils inventé l'une & l'autre?

LE CYDONIEN.

Quelle horrible ſurpriſe eſt égale à la nôtre!

DATAME.

Des priſons! eſt-ce ainſi que ces adroits tyrans
Ont bâti pour regner, des tombeaux aux vivans!

UN CYDONIEN.

N'aurons-nous point de traits, d'armes & de machines!
Ne pourrons-nous marcher fur leurs vaftes ruines!

DATAME (*avance vers la tour.*)

Quel nouveau bruit s'entend? — Aftérie! — ah grands
Dieux!
C'eft elle, je la vois, elle marche en ces lieux. —
Mes amis, elle marche à l'affreux facrifice:
Et voilà les foldats armés pour fon fupplice.
Elle en eft entourée.

(*On voit dans l'enfoncement Aftérie entourée de la garde que le roi Teucer lui avait donnée. Datame continue.*)

Allons, c'eft à fes pieds
Qu'il faut en la vengeant, mourir facrifiés.

---

## SCENE III.

LES CYDONIENS, DICTIME.

DICTIME.

OU penfez-vous aller, & qu'eft-ce que vous faites?
Quel tranfport vous égare, aveugles que vous êtes?
Dans leur courfe rapide ils ne m'écoutent pas.
Ah! que de cette efclave ils fuivent donc les pas,
Qu'ils s'écartent fur-tout de ces autels horribles,
Dreffés par la vengeance à des dieux inflexibles;
Qu'ils fortent de la Crête. Ils n'ont vu parmi nous
Que de juftes fujets d'un éternel courroux.
Ils nous détefteront; mais ils rendront juftice
A la main qui dérobe Aftérie au fupplice.
Ils aimeront mon Roi dans leurs affreux déferts —
Mais de quels cris foudains retentiffent les airs!

Je me trompe, ou de loin j'entens le bruit des armes.
Que ce jour eſt funeſte & fait pour les alarmes !
Ah ! nos mœurs & nos loix, & nos rites affreux
Ne pourraient nous donner que des jours malheureux !
Revolons vers le Roi.

## SCENE IV.

TEUCER, DICTIME.

TEUCER.

Demeure, cher Dictime.
Demeure. Il n'eſt plus tems de ſauver la victime.
Tous mes ſoins ſont trahis ; ma raiſon, ma bonté,
Ont en vain combattu contre la cruauté.
En vain, bravant des loix la triſte barbarie,
Au ſein de ſes foyers je rendais Aſtérie.
L'humanité plaintive implorant mes ſecours,
Du fer déja levé défendait ſes beaux jours.
Mon cœur s'abandonnait à cette pure joie
D'arracher aux tyrans leur innocente proie ;
Datame a tout détruit.

DICTIME.

Comment ? quels attentats ? —

TEUCER.

Ah ! les ſauvages mœurs ne s'adouciſſent pas,
Datame —

DICTIME.

Quelle eſt donc ſa fatale imprudence ?

TEUCER.

Il paîra de ſa tête une telle inſolence.
Lui ! s'attaquer à moi, tandis que ma bonté

Ne veillait, ne s'armait que pour sa sûreté;
Lorsque déja ma garde à mon ordre attentive,
Allait loin de ce temple enlever la captive!
Suivi de tous les siens il fond sur mes soldats.
Quel est donc ce complot que je ne conçois pas?
Etaient-ils contre moi tous deux d'intelligence?
Etait-ce là le prix qu'on dût à ma clémence?
J'y cours; le téméraire en sa fougue emporté,
Ose lever sur moi son bras ensanglanté.
Je le presse, il succombe, il est pris avec elle.
Ils périront; voilà tout le fruit de mon zele.
Je faisais deux ingrats. Il est trop dangereux
De vouloir quelquefois sauver des malheureux.
J'avais trop de bonté pour un peuple farouche
Qu'aucun frein ne retient, qu'aucun respect ne touche,
Et dont je dois surtout à jamais me venger.
Où ma compassion m'allait-elle engager!
Je trahissais mon sang, je risquais ma couronne,
Et pour qui?

DICTIME.

Je me rends, & je les abandonne.
Si leur faute est commune, ils doivent l'expier;
S'ils sont tous deux ingrats, il les faut oublier.

TEUCER.

Ce n'est pas sans regret, mais la raison l'ordonne.

DICTIME.

L'inflexible équité, la majesté du trône,
Ces parvis tout sanglans, ces autels profanés,
Votre intérêt, la loi, tout les a condamnés.

TEUCER.

D'Astérie en secret la grace, la jeunesse,
Peut-être malgré moi me touche & m'intéresse.
Mais je ne dois penser qu'à servir mon pays,

Ces ſauvages humains ſont mes vrais ennemis.
Oui, je réprouve encore une loi trop ſévère;
Mais il eſt des mortels dont le dur caractère
Inſenſible aux bienfaits, intraitable, ombrageux,
Exige un bras d'airain toujours levé ſur eux.
D'ailleurs, ai-je un ami dont la main téméraire
S'armât pour un barbare & pour une étrangere?
Ils ont voulu périr. Ç'en eſt fait. — Mais du moins
Que mes yeux de leur mort ne ſoient pas les témoins!

---

## SCENE V.

TEUCER, DICTIME, UN HERAUT.

TEUCER.

Que ſont-ils devenus?

LE HERAUT.

Leur fureur inouïe,
D'un trépas mérité ſera bientôt ſuivie;
Tout le peuple à grands cris preſſe leur châtiment;
Le Sénat indigné s'aſſemble en ce moment.
Ils périront tous deux dans la demeure ſainte
Dont ils ont profané la redoutable enceinte.

TEUCER.

Ainſi l'on va conduire Aſtérie au trépas.

LE HERAUT.

Rien ne peut la ſauver.

TEUCER.

Je lui tendais les bras.
Ma pitié me trompait ſur cette infortunée.
Ils ont fait malgré moi leur noire deſtinée —
L'arrêt eſt-il porté?

LE HERAUT.

Seigneur ! on doit d'abord
Livrer ſur nos autels Aſtérie à la mort.
Bientôt tout ſera prêt pour ce grand ſacrifice,
On réſerve Datame aux horreurs du ſupplice.
On ne veut point ſans vous juger ſon attentat:
Et la ſeule Aſtérie occupe le Sénat.

TEUCER.

C'eſt Datame, en effet, c'eſt lui ſeul qui l'immole;
Mes efforts étaient vains & ma bonté frivole.
Revolons aux combats : c'eſt mon premier devoir,
C'eſt là qu'eſt ma grandeur, c'eſt là qu'eſt mon pouvoir;
Mon autorité faible eſt ici déſarmée.
J'ai ma voix au Sénat, mais je regne à l'armée.

LE HERAUT.

Le père d'Aſtérie accablé par les ans,
Les yeux baignés de pleurs, arrive à pas peſants;
Se ſoutenant à peine, & d'une voix tremblante,
Dit qu'il apporte ici pour ſa fille innocente
Une juſte rançon dont il peut ſe flatter
Que votre cœur humain pourra ſe contenter.

TEUCER.

Quelle ſimplicité dans ces mortels agreſtes!
Ce vieillard a choiſi des momens bien funeſtes.
De quel trompeur eſpoir ſon cœur s'eſt-il flatté!
Je ne le verrai point. Il n'eſt plus de traité.

LE HERAUT.

Il a, ſi je l'en crois, des préſens à vous faire
Qui vous étonneront.

TEUCER.

Trop infortuné père!
Je ne puis rien pour lui. Dérobez à ſes yeux
Du ſang qu'on va verſer le ſpectacle odieux,

LE HERAUT.

Il infifte ; il nous dit qu'au bout de fa carriere
Ses yeux fe fermeraient fans peine à la lumiere,
S'il pouvait à vos pieds fe jetter un moment.
Il demandait Datame avec empreffement.

TEUCER.

Malheureux!

DICTIME.

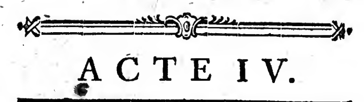
Accordons, Seigneur, à fa vieilleffe
Ce vain foulagement qu'exige fa faibleffe.

TEUCER.

Ah! quand mes yeux ont vu dans l'horreur des combats
Mon époufe & ma fille expirer dans mes bras,
Les confolations dans ce moment terrible
Ne defcendirent point dans mon ame fenfible.
Je n'en avais cherché que dans mes vains projets
D'éclairer les humains, d'adoucir mes fujets,
Et de civilifer l'agrefte Cydonie.
Du ciel, qui conduit tout, la fageffe infinie,
Réferve, je le vois, pour de plus heureux tems
Le jour trop différé de ces grands changemens.
Le monde avec lenteur marche vers la fageffe,
Et la nuit des erreurs eft encor fur la Grece.
Que je vous porte envie, ô Rois trop fortunés;
Vous qui faites le bien dès que vous l'ordonnez!
Rien ne peut captiver votre main bienfaifante,
Vous n'avez qu'à parler, & la terre eft contente.

*Fin du troifième Acte.*

ACTE



# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

*Le vieillard* AZEMON, *accompagné d'un Esclave qui lui donne la main.*

AZEMON.

QUoi! nul ne vient à moi dans ces lieux ſolitaires!
Je ne retrouve point mes compagnons, mes frères!
Ces portiques fameux où j'ai cru que les Rois
Se montraient en tout tems à leurs heureux Crétois,
Et daignaient raſſurer l'étranger en allarmes,
Ne laiſſent voir au loin que des ſoldats en armes.
Un ſilence profond regne ſur ces remparts,
Je laiſſe errer en vain mes avides regards.
Datame qui devait dans cette cour ſanglante
Précéder d'un vieillard la marche faible & lente,
Datame devant moi ne s'eſt point préſenté,
On n'offre aucun aſyle à ma caducité.
Il n'en eſt pas ainſi dans notre Cydonie,
Mais l'hoſpitalité loin des cours eſt bannie.
O mes concitoyens, ſimples & généreux,
Dont le cœur eſt ſenſible autant que valeureux,
Que pourrez-vous penſer, quand vous ſaurez l'outrage
Dont la fierté Crétoiſe a pu flétrir mon âge!
Ah! ſi le roi ſavait ce qui m'amene ici,
Qu'il ſe répentirait de me traiter ainſi!

Une route pénible & la triste vieillesse,
De mes sens fatigués accablent la faiblesse.
(*Il s'assied.*)
Goûtons sous ces Cyprès un moment de repos,
Le ciel bien rarement l'accorde à nos travaux.

## SCENE II.

AZEMON sur le devant, TEUCER, dans le fond, précédé du HERAUT.

AZEMON (*au Heraut.*)

IRai-je donc mourir aux lieux qui m'ont vu naître?
Sans avoir dans la Crête entretenu ton maître?

LE HERAUT.

Etranger malheureux, je t'annonce mon roi;
Il vient avec bonté; parle, rassure-toi.

AZEMON.

Va, puisqu'à ma prière il daigne condescendre,
Qu'il rende grace aux Dieux de me voir, de m'entendre.

TEUCER.

Eh bien, que prétends-tu, vieillard infortuné?
Quel démon destructeur à ta perte obstiné,
Te force à déserter ton pays, ta famille,
Pour être ici témoin du malheur de ta fille?

AZEMON (*s'étant levé.*)

Si ton cœur est humain, si tu veux m'écouter,
Si le bonheur public a de quoi te flatter,
Elle n'est point à plaindre; & graces à mon zèle,
Un heureux avenir se déploîra pour elle.
Je viens la racheter.

TEUCER.

Apprens que déformais,
Il n'eft plus de rançon, plus d'efpoir, plus de paix.
Quitte ce lieu terrible. Une ame paternelle
Ne doit point habiter cette terre cruelle.

AZEMON.

Va, crains que je ne parte.

TEUCER.

Ainfi donc, de fon fort
Tu feras le témoin, tes yeux verront fa mort!

AZEMON.

Elle ne mourra point. Datame a pu t'inftruire
Du deffein qui m'amene & qui dut le conduire.

TEUCER.

Datame de ta fille a caufé le trépas,
Loin de l'affreux bucher précipite tes pas.
Retourne malheureux, retourne en ta patrie;
Acheve en gémiffant les reftes de ta vie.
La mienne eft plus cruelle; & tout Roi que je fuis,
Les Dieux m'ont éprouvé par de plus grands ennuis.
Ton peuple a maffacré ma fille avec fa mère,
Tu reffens comme moi la douleur d'être père.
Va, quiconque a vécu, dut apprendre à fouffrir;
On voit mourir les fiens avant que de mourir.
Pour toi, pour ton pays, Aftérie eft perdue,
Sa mort par mes bontés fut en vain fufpendue.
La guerre recommence, & rien ne peut tarir
Les nouveaux flots de fang déja prêts à courir.

AZEMON.

Je pleurerais fur toi plus que fur ma patrie,
Si tu laiffais trancher les beaux jours d'Aftérie.
Elle vivra, crois-moi; j'ai des gages certains
Qui toucheraient les cœurs de tous fes affaffins.

TEUCER.

Ah ! père infortuné, qu'elle erreur te transporte !

AZEMON.

Quand tu contempleras la rançon que j'apporte,
Sois sûr que ces trésors à tes yeux présentés
Ne mériteront pas d'en être rebutés ;
Ceux qu'Achile reçut du souverain de Troie,
N'égalaient pas les dons que mon pays t'envoie.

TEUCER.

Cesse de t'abuser, remporte tes présens.
Puissent les Dieux plus doux consoler tes vieux ans !
Mon père, à tes foyers j'aurai soin qu'on te guide.

## SCENE III.

TEUCER, DICTIME, AZEMON, LE HERAUT, GARDES.

DICTIME.

Ah! quittez les parvis de ce temple homicide.
Seigneur, du sacrifice on fait tous les apprêts,
Ce spectacle est horrible & la mort est trop près.
Le seul aspect des Rois ailleurs si favorable,
Porte par tout la vie, & fait grace au coupable.
Vous ne verriez ici qu'un appareil de mort ;
D'un Barbare étranger on va trancher le sort.
Mais vous savez quel sang d'abord on sacrifie,
Quel zele a préparé cet holocauste impie.
Comme on est aveuglé ! mes raisons ni mes pleurs
N'ont pu de notre loi suspendre les rigueurs.
Le peuple impatient de cette mort cruelle,
L'attend comme une fête auguste & solemnelle.

L'autel de Jupiter est orné de festons,
On y porte à l'envi son encens & ses dons.
Vous entendrez bientôt la fatale trompette ;
A ce lugubre son, qui trois fois se répéte,
Sous le fer consacré la victime à genoux —
Pour la derniere fois, Seigneur, retirons-nous.
Ne souillons point nos yeux d'un culte abominable.

TEUCER.

Hélas ! je pleure encor ce vieillard vénérable.
Va, surtout, qu'on ait soin de ses malheureux jours,
Dont la douleur bientôt va terminer le cours.
Il est pére ; & je plains ce sacré caractère.

AZEMON.

Je te plains encor plus ; — & cependant j'espère.

TEUCER.

Fui, malheureux, te dis-je.

AZEMON (*l'arrêtant.*)

Avant de me quitter
Ecoute encor un mot. Tu vas donc présenter
D'Astérie à tes Dieux les entrailles fumantes ?
De tes prêtres Crétois les mains toutes sanglantes,
Vont chercher l'avenir dans son sein déchiré ?
Et tu permets ce crime ?

TEUCER.

Il m'a désespéré ;
Il m'accable d'effroi, je le hais, je l'abhorre,
J'ai cru le prévenir, je le voudrais encore.
Hélas ! je prenais soin de ses jours innocens :
Je rendais Astérie à ses tristes parens.
Je sens quelle est ta perte & ta douleur amère. —
C'en est fait.

AZEMON.

Tu voulais la remettre à son père !

Va, tu la lui rendras.

*(Deux Cydoniens apportent une cassette couverte de lames d'or.* AZEMON *continue.)*

Enfin donc en ces lieux

On apporte à tes pieds ces dons dignes des Dieux.

TEUCER.

Que vois-je !

AZEMON.

Ils ont jadis embelli tes demeures;

Ils t'ont appartenu. — Tu gémis & tu pleures —

Ils sont pour Astérie, il faut les conserver.

Tremble, malheureux Roi, tremble de t'en priver;

Astérie est le prix qu'il est tems que j'obtienne.

Elle n'est point ma fille. — Apprens qu'elle est la tienne.

TEUCER.

Ô ciel !

DICTIME.

Ô providence !

AZEMON.

Oui, reçois de ma main

Ces gages, ces écrits, témoins de son destin.

*(Il tire de la cassette un écrit qu'il donne à Teucer qui l'examine en tremblant.)*

Ce Pyrope éclatant qui brilla sur sa mère,

Quand le sort des combats à tous deux si contraire

T'enleva ton épouse & qu'il la fit périr.

Voilà cette rançon que je venais t'offrir.

Je te l'avais bien dit : elle est plus précieuse

Que tous les vains trésors de ta cour somptueuse.

TEUCER *(s'écriant.)*

Ma fille !

DICTIME.

Justes dieux !

TEUCER (*embrassant Azémon.*)

Ah ! mon libérateur ! —

Mon père ! mon ami ! mon seul consolateur !

AZEMON.

De la nuit du tombeau mes mains l'avaient sauvée ;
Comme un gage de paix je l'avais élevée ;
Je l'ai vu croître en grace, en beautés, en vertus ;
Je te la rends. Les Dieux ne la demandent plus.

TEUCER (*à Dictime.*)

Ma fille ! — Allons, suis-moi.

DICTIME.

Quels momens !

TEUCER.

Ah ! peut-être
On l'entraîne à l'autel, & déja le grand-prêtre —
Gardes qui me suivez, secondez votre Roi.

(*On entend la trompette.*)

Ouvrez-vous, temple horrible ! (*) ah ! qu'est-ce que je voi !

Ma fille !

PHARE'S.

Qu'elle meure !

TEUCER.

Arrête ! qu'elle vive !

AZEMON.

Astérie !

PHARE'S (*à Teucer.*)

Oses-tu délivrer ma captive ?

---

(*) Il enfonce la porte, le temple s'ouvre. On voit Pharès entouré de sacrificateurs. Astérie est à genoux aux pieds de l'autel. Elle se retourne vers Pharès en étendant la main & en le regardant avec horreur : & Pharès le glaive à la main, est prêt à frapper.

TEUCER.

Misérable ! oses-tu lever ce bras cruel ! —
Dieux ! bénissez les mains qui brisent votre autel,
C'était l'autel du crime.

(*Il renverse l'autel & tout l'appareil du sacrifice.*)

PHARE'S.

Ah ! ton audace impie,
Sacrilege tyran, sera bientôt punie.

ASTERIE (*à Teucer.*)

Sauveur de l'innocence, auguste protecteur,
Est-ce vous dont le bras équitable & vengeur
De mes jours malheureux a réuni la trame !
Ah ! si vous les sauvez, sauvez ceux de Datame ;
Etendez jusqu'à lui vos secours bienfaisans.
Je ne suis qu'une esclave.

DICTIME.

Ô bienheureux momens !

TEUCER.

Vous esclave ! ô mon sang ! sang des rois ! fille chère !
Ma fille ! ce vieillard t'a rendue à ton père.

ASTERIE.

Qui moi ?

TEUCER.

Mêle tes pleurs aux pleurs que je répans.
Goûte un destin nouveau dans mes embrassemens.
Image de ta mère à mes vieux ans rendue,
Joins ton ame étonnée à mon ame éperdue.

ASTERIE.

Ô mon Roi !

TEUCER.

Dis, mon père — il n'est point d'autre nom.

ASTERIE.

Hélas ! est-il bien vrai, généreux Azémon ?

AZEMON.

J'en attefte les Dieux.

TEUCER.

Tout eft connu.

ASTERIE.

Mon père! —

TEUCER (*à ses Gardes.*)

Qu'on délivre Datame en ce moment profpère. —
Vous, écoutez.

ASTERIE.

Ô ciel! ô deftins inouis!
Oui, fi je fuis à vous, Datame eft votre fils;
Je vois, je reconnais votre ame paternelle.

DICTIME.

Seigneur, voyez déja la faction cruelle
Dans le fond de ce temple environner Pharès:
Déja de la vengeance ils font tous les apprêts;
On court de tous côtés. Des troupes fanatiques
Vont, le fer dans les mains, inonder ces portiques;
Regardez Mérione, on marche autour de lui;
Tout votre ami qu'il eft il paraît leur appui.
Eft-ce là ce héros que j'ai vu devant Troie?
Quelle fureur aveugle à mes yeux fe déploie?
L'inflexible Pharés a-t-il dans tous les cœurs
Des poifons de fon ame allumé les ardeurs?
Il n'entendit jamais la voix de la nature.
Il va vous accufer de fraude, d'impofture,
Datame en fa puiffance & de fes fers chargé,
A reçu fon arrêt, & doit être égorgé.

ASTERIE.

Datame! ah! prevenez le plus grand de fes crimes,

TEUCER.

Va, ni lui, ni fes Dieux n'auront plus de victimes,

Va, l'on ne verra plus de pareils attentats.

DICTIME.

Tranquille, il frapperait votre fille en vos bras,
Et le peuple à genoux, témoin de son supplice,
Des Dieux, dans son trépas, bénirait la justice.

TEUCER.

Quand il saura quel sang sa main voulut verser,
Le barbare, croi-moi, n'osera m'offenser.
Quoique Datame ait fait, je veux qu'on le revère;
Tout prend dans ce moment un nouveau caractère.
Je ferai respecter les droits des nations.

DICTIME.

Ne vous attendez pas dans ces émotions
Que l'orgueil de Pharès s'abaisse à vous complaire;
Il atteste les loix; mais il prétend les faire.

TEUCER.

Il y va de sa vie. Et j'aurais de ma main
Dans ce Temple, à l'autel immolé l'inhumain;
Si le respect des Dieux n'eût vaincu ma colère.
Je n'étais point armé contre le sanctuaire;
Mais tu verras qu'enfin je sais être obéi.
S'il ne me rend Datame il en sera puni,
Dût sous l'autel sanglant tomber mon trône en cendre.

*( à Astérie. )*

Je cours y donner ordre, & vous pouvez m'attendre.

ASTÉRIE.

Seigneur!— sauvez Datame!— approuvez notre amour.
Mon sort est en tout tems de vous devoir le jour.

TEUCER *( au Héraut. )*

Prends soin de ce vieillard qui lui servit de père
Sur les sauvages bords d'une terre étrangère.
Veille sur elle.

AZEMON.

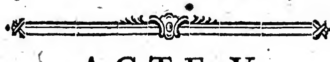
O Roi ! ce n'eſt qu'en ton pays
Que ton cœur paternel aura des ennemis —
( *Teucer ſort avec Dictime & ſes Gardes.* )
O toi Divinité, qui régis la nature,
Tu n'a pas foudroyé cette demeure impure
Qu'on oſe nommer Temple, & qu'avec tant d'horreur;
Du ſang des nations on ſouille en ton honneur!
C'eſt en ces lieux de mort, en ce repaire infâme
Qu'on allait immoler Aſtérie & Datame!
Providence éternelle, as-tu veillé ſur eux?
Leur as-tu préparé des deſtins moins affreux?
Nous n'avons point d'autels où le faible t'implore;
Dans nos bois, dans nos champs je te vois, je t'adore;
Ton Temple eſt comme toi dans l'univers entier,
Je n'ai rien à t'offrir; rien à ſacrifier.
C'eſt toi qui donnes tout. Ciel! protege une vie
Qu'à celle de Datame hélas, j'avais unie!

ASTERIE.

S'il nous faut périr tous, ſi tel eſt notre ſort,
Nous ſavons, vous & moi, comme on brave la mort;
Vous me l'avez appris; vous gouvernez mon ame;
Et je mourrai du moins entre vous & Datame.

*Fin du quatrième Acte.*





# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

TEUCER, AZEMON, MERIONE, LE HERAUT, Suite.

TEUCER (*au Héraut.*)

Allez, dites-leur bien que dans leur arrogance
Trop long-tems pour foiblesse ils ont pris ma clémence;
Que de leurs attentats mon courage est lassé;
Que cet autel affreux par mes mains renversé,
Est mon plus digne exploit & mon plus grand trophée,
Que de leurs factions enfin l'hydre étouffée,
Sur mon trône avili, sur ma triste maison,
Ne distillera plus les flots de son poison.
Il faut changer de loix, il faut avoir un maître —
(*Le Héraut sort.*)

(*à Mérione.*)

Et vous qui ne savez ce que vous devez être,
Vous qui toujours douteux entre Pharès & moi,
Vous êtes cru trop grand pour servir votre Roi,
Prétendez-vous encor, orgueilleux Mérione,
Que vous pouvez abbattre ou soutenir mon trône?
Ce Roi dont vous osez vous montrer si jaloux,
Pour vaincre & pour regner n'a pas besoin de vous.
Votre audace aujourd'hui doit être détrompée;
Ou pour ou contre moi tirez enfin l'épée.

Il

Il faut dans le moment, les armes à la main,
Me combattre, ou marcher sous votre souverain.

MERIONE.

S'il faut servir vos droits, ceux de votre famille,
Ceux qu'un retour heureux accorde à votre fille,
Je vous offre mon bras, mes trésors & mon sang,
Mais si vous abusez de ce suprême rang,
Pour fouler à vos pieds les loix de la patrie;
Je la défends, Seigneur, au péril de ma vie.
Père & monarque heureux, vous avez résolu
D'usurper malgré nous un empire absolu,
De courber sous le joug de la grandeur suprême
Les ministres des Dieux, & les grands, & moi-même;
Des vils Cydoniens vous osez vous servir
Pour opprimer la Crête & pour nous asservir.
Mais de quelque grand nom qu'en ces lieux on vous nomme,
Sachez que tout l'état l'emporte sur un homme.

TEUCER.

Tout l'état est dans moi — Fier & perfide ami,
Je ne vous connais plus que pour mon ennemi:
Courez à vos tyrans.

MERIONE.

Vous le voulez?

TEUCER.

J'espère
Vous punir tous ensemble. Oui; marchez, téméraire,
Oui, combattez sous eux, je n'en suis point jaloux;
Je les méprise assez pour les joindre avec vous.

( *Mérione sort.* )

( *à Azémon.* )

Et toi, cher étranger! toi, dont l'ame héroïque
M'a forcé, malgré moi, d'aimer ta République,

Toi, sans qui j'eusse été dans ma triste grandeur,
Un exemple éclatant d'un éternel malheur;
Toi, par qui je suis père, attens sous ces ombrages,
Ou le comble, ou la fin de mes sanglans outrages;
Va, tu me reverras mort ou victorieux.

*( Il sort. )*

AZEMON.

Ah! tu deviens mon Roi — Rendez-moi, justes Dieux;
Avec mes premiers ans la force de le suivre!
Que ce héros triomphe, ou je cesse de vivre!
Datame & tous les siens, dans ces lieux rassemblés
N'y feraient-ils venus que pour être immolés!
Que devient Astérie? — Ah! mes douleurs nouvelles
Me font encor verser des larmes paternelles.

---

## SCENE II.

ASTERIE, AZEMON, GARDES.

ASTÉRIE.

Ciel! où porter mes pas, & quel sera mon sort!

AZEMON.

Garde-toi d'avancer vers les champs de la mort.
Ma fille! — de ce nom mon amitié t'appelle;
Digne sang d'un vrai Roi, fuis l'enceinte cruelle,
Fuis le temple exécrable où les couteaux levés
Allaient trancher les jours que j'avais conservés.
Tremble,

ASTERIE.

Qui moi trembler! vous qui m'avez conduite,
Ce n'était pas ainsi que vous m'aviez instruite.
Le roi, Datame & vous, vous êtes en danger,

C'eſt moi, ſeule, c'eſt moi qui dois le partager.

AZEMON.

Ton père le défend.

ASTERIE.

Mon devoir me l'ordonne.

AZEMON.

Sans armes & ſans force, hélas ! tout m'abandonne;
Aux combats autrefois ces lieux m'ont vu courir :
Va, nous ne pouvons rien.

ASTÉRIE (*voulant ſortir.*)

Ne puis-je pas mourir ?

AZEMON (*ſe mettant au devant d'elle.*)

Tu n'en fus que trop près.

ASTERIE.

Cette mort que j'ai vue;
Sans doute était horrible à mon ame abattue.
Inutile au héros qui vivait dans mon cœur,
J'expirais en victime & tombais ſans honneur.
La mort avec Datame eſt du moins généreuſe;
La gloire adoucira ma deſtinée affreuſe :
Les filles de Cydon, toujours digne de vous,
Suivent dans les combats leurs parens, leurs époux;
Et quand la main des Dieux me donne un Roi pour père;
Quand je connais mon ſang, faut-il qu'il dégénere ?
Les plaintes, les regrets & les pleurs ſont perdus,
Reprenez avec moi vos antiques vertus;
Et s'il en eſt beſoin raffermiſſez mon ame;
J'ai honte de pleurer ſans ſecourir Datame.

## SCENE III.

Les Perſonnages précédens, DATAME.

DATAME.

Il apporte à tes pieds ſa joie & ſa douleur.

ASTERIE.

Que dis-tu?

AZEMON.

Quoi, mon fils!

ASTERIE.

Teucer n'eſt pas vainqueur!

DATAME.

Il l'eſt, n'en doutez pas; je ſuis le ſeul à plaindre.

ASTERIE.

Vous vivez tous les deux. Qu'aurais-je encor à craindre?
O ciel! ô Providence! enfin triomphe auſſi
De tous ces Dieux affreux que l'on adore ici.

DATAME.

Il avait à combattre en ce jour mémorable
Des tyrans de l'état le parti redoutable;
Les Arcontes, Pharès, un peuple furieux,
Qui trahiſſant ſon père a cru ſervir ſes Dieux.
Nous entendions leurs cris, tels que ſur nos rivages
Les ſifflemens des vents appellent les orages.
Et nous étions réduits au déſeſpoir honteux
De ne pouvoir mourir en combattant contre eux.
Teucer a pénétré dans la priſon profonde,
Où, cachés aux rayons du grand aſtre du monde,
On nous avait chargés du poids honteux des fers,
Pour être avec toi-même en ſacrifice offerts,

Ainsi que leurs agneaux, leurs beliers, leurs genisses,
Dont le sang, disent-ils, plaît à leurs Dieux propices.
Il nous arme à l'instant. Je reprends mon carquois,
Mes dards, mes javelots, dont ma main tant de fois
Moissonna dans nos champs leur troupe fugitive.
Bientôt de ses Crétois une foule craintive
Fuit, & laisse un champ libre au héros que je sers.
La foudre est moins rapide en traversant les airs.
Il vole à ce grand chef; à ce fier Mérione,
Il l'abbat à ses pieds; aux fers on l'abandonne,
On l'enchaîne à mes yeux. Ceux qui le glaive en main
Couraient pour le venger l'accompagnent soudain.
Je les vois sous mes coups roulant dans la poussière;
Tout couvert de leur sang je vole au sanctuaire,
A cette enceinte horrible & si chere aux Crétois,
Où de leur Jupiter les détestables loix
Avaient proscrit ta tête en holocauste offerte,
Où des voiles de mort indignement couverte,
On t'a vue à genoux le front ceint d'un bandeau,
Prête à verser ton sang sous les coups d'un bourreau.
Ce bourreau sacrilege était Pharès lui-même;
Il conservait encor l'autorité suprême
Qu'un délire sacré lui donna si long-tems
Sur les serfs odieux de ce temple habitans.
Ils l'entouraient en foule ardens à le défendre,
Appellant Jupiter qui ne peut les entendre;
Et poussant jusqu'au ciel des hurlemens affreux.
Je les écarte tous, je vole au milieu d'eux;
Je l'atteins, je le perce, il tombe, & je m'écrie:
Barbare, je t'immole à ma chere Astérie.
De ma juste vengeance & d'amour transporté,
J'ai traîné jusqu'à toi son corps ensanglanté;
Tu peux le voir, tu peux jouir de ta victime;

Tandis que tous les siens étonnés de leur crime ;
Sont tombés en silence, & saisis de terreur,
Le front dans la poussiere aux pieds de leur vainqueur.

AZEMON.

Mon fils ! je meurs content.

ASTERIE.

O nouvelle patrie !
Ce jour est donc pour moi le plus beau de ma vie !
Cher amant ! cher époux !

DATAME.

J'ai ton cœur, j'ai ta foi ;
Mais ce jour de ta gloire est horrible pour moi.

ASTERIE.

Est-il quelque danger que mon amant redoute ?
Non ; Datame est heureux.

DATAME.

Je l'eussè été sans doute ;
Lorsque dans nos forêts & parmi nos égaux
Ton grand cœur attendri donnait à mes travaux
Sur cent autres guerriers la noble préférence,
Quand ta main fut le prix de ma persévérance,
Je me croyais à toi. La fille d'Azémon,
Pouvait avec plaisir s'honorer de mon nom.
Tu le sais, digne ami, ta bonté paternelle
Encourageait l'amour qui m'enflamma pour elle.

AZEMON.

Et je dois l'approuver encor plus que jamais.

ASTERIE.

Tes exploits, mon estime, & tes nouveaux bienfaits;
Seraient-ils un obstacle au succès de ta flamme?
Qui dans le monde entier peut m'ôter à Datame ?

DATAME.

Au sortir du combat, à ton pére, à ton Roi

J'ai demandé ta main, j'ai réclamé ta foi,
Non pas comme le prix de mon faible service,
Mais comme un bien sacré fondé sur la justice;
Un bien qui m'appartient, puisque tu l'as promis,
Sanglant, environné de morts & d'ennemis,
Je vivais, je mourais pour la seule Astérie.

ASTERIE.

Eh bien! est-il en Crête une ame assez hardie
Pour t'oser disputer l'objet de ton amour?

DATAME.

Ceux qu'on appelle grands dans cette étrange cour,
Et qui semblent prétendre à cet honneur insigne,
Déclarent qu'un soldat ne peut en être digne.—
S'ils osaient devant moi —

AZEMON.

Respectable soldat,
Astérie est ta femme, ou Teucer est ingrat.

ASTERIE.

Il ne peut l'être.

DATAME.

On dit que dans cette contrée
La majesté des Rois serait déshonorée.
Je ne m'attendais pas que d'un pareil affront
Dans les champs de la Crête on pût couvrir mon front.

ASTERIE.

Il fait rougir le mien.

DATAME.

La main d'une princesse
Ne peut favoriser qu'un prince de la Grece.
Voilà leurs loix, leurs mœurs.

ASTERIE.

Elles sont à mes yeux
Ce que la Crête entière a de plus odieux.

De ces fameuses loix qu'on vante avec étude,
La premiere en ces lieux ferait l'ingratitude ? —
La loi qui m'immolait à leurs Dieux en fureur
Ne fut pas plus injuste, & n'eut pas moins d'horreur.
Je respecte mon père, & je me sens peut-être
Digne du sang des rois où j'ai puisé mon être.
Je l'aime : il m'a deux fois ici donné le jour;
Mais je jure par lui, par toi, par mon amour,
Que s'il tentait la foi que ce cœur t'a donnée,
Si du plus grand des Rois il m'offrait l'hymenée,
Je lui préférerais Datame & mes déserts.
Datame est mon seul bien dans ce vaste univers.
Je foulerais aux pieds trône, sceptre, couronne.
Datame est plus qu'un Roi.

---

## SCENE DERNIERE.

Les personnages précédens, TEUCER, MERIONE enchaîné, Cydoniens, Soldats, Peuple.

TEUCER.

TOn père te le donne;
Il est à toi. Nos loix se taisent devant lui.

ASTERIE.

Ah ! vous seul êtes juste.

TEUCER.

Oui, tout change aujourd'hui.
Oui, je détruis en tout l'antique barbarie;
Commençons tous les trois une nouvelle vie.
Qu'Azémon soit témoin de vos nœuds éternels,
Ma main va les former à de nouveaux autels.
Soldats, livrez ce temple aux fureurs de la flamme;

*(On voit le temple en feu, & une partie qui tombe dans le fond du théâtre.)*

Pour mon digne héritier reconnaissez Datame.
Reconnaissez ma fille, & servez-nous tous trois
Sous de plus justes Dieux, sous de plus saintes loix.

*(à Astérie.)*

Le peuple, en apprenant de qui vous êtes née,
En détestant la loi qui vous a condamnée,
Eperdu, consterné, rentré dans son devoir,
Abandonne à son prince un suprême pouvoir.

*(à Mérione.)*

Vis, mais pour me servir, superbe Mérione;
Ton maître t'a vaincu, ton maître te pardonne;
La cabale & l'envie avaient pu t'éblouir;
Et ton seul châtiment sera de m'obéir. —
Braves Cydoniens, goûtez des jours prospères:
Libres, ainsi que moi, ne soyez que mes frères:
Aimez les loix, les arts; ils vous rendront heureux. —
Honte du genre humain, sacrileges affreux,
Périsse pour jamais votre indigne mémoire,
Et qu'aucun monument n'en conserve l'histoire! —
Nobles, soyez soumis & gardez vos honneurs —
Prêtres, & grands, & peuple, adoucissez vos mœurs.
Servez Dieu désormais dans un plus digne temple,
Et que la Grece instruite, imite votre exemple.

DATAME.

Demi-Dieu sur la terre, ô grand homme! ô grand Roi!
Regne, regne à jamais sur mon peuple & sur moi.
Je ne méritais pas le trône où l'on m'appelle;
Mais j'adore Astérie, & me crois digne d'elle.

*Fin du cinquième & dernier Acte.*

# LES
# PÉLOPIDES,
## *TRAGÉDIE*
### EN CINQ ACTES.



# FRAGMENT D'UNE LETTRE.

» JE n'ai jamais cru que la Tragédie dût être à l'eau rose. L'églogue en dialogues, intitulée *Bérenice*, à laquelle Madame *Henriette* d'Angleterre fit travailler *Corneille* & *Racine*, était indigne du théâtre tragique. Aussi *Corneille* n'en fit qu'un ouvrage ridicule. Et ce grand maître *Racine* eut beaucoup de peine, avec tous les charmes de sa diction éloquente, à sauver la stérile petitesse du sujet. J'ai toujours regardé la famille d'*Atrée*, depuis *Pelops* jusqu'à *Iphigénie*, comme l'attelier où l'on a dû forger les poignards de *Melpomène*. Il lui faut des passions furieuses, de grands crimes, des remords violens. Je ne la voudrois ni fadement amoureuse, ni raisonneuse. Si elle n'est pas terrible, si elle ne transporte pas nos ames, elle m'est insipide.

» Je n'ai jamais conçu comment ces Romains qui devaient être si bien instruits par la poëtique d'*Horace*, ont pu parvenir à faire de la Tragédie d'*Atrée* & de *Thieste* une déclamation si plate & si fastidieuse. J'aime mieux l'horreur dont *Crébillon* a rempli sa pièce.

» Cette horreur aurait fort réussi sans quatre défauts qu'on lui a reproché. Le premier, c'est la rage qu'un homme montre de se venger d'une offense qu'on lui a faite il y a vingt ans. Nous ne nous intéressons à de telles fureurs, nous ne

» les

» les pardonnons que quand elles sont excitées par » une injure récente qui doit troubler l'ame de » l'offensé, & qui émeut la nôtre.

» Le second, c'est qu'un homme, qui au pre» mier acte, médite une action détestable, & qui » sans aucune intrigue, sans obstacle & sans dan» ger l'exécute au cinquième, est beaucoup plus » froid encore qu'il n'est horrible. Et quand il » mangerait le fils de son frère, & son frère, mê» mes tout cruds sur le théâtre, il n'en seroit que » plus froid & plus dégoûtant, parce qu'il n'a au» cune passion qui ait touché, parce qu'il n'a point » été en péril, parce qu'on n'a rien craint pour » lui, rien souhaité, rien senti.

*Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.*

» Le troisième défaut est un amour inutile, qui » a paru froid, & qui ne sert, dit-on, qu'à rem» plir le vide de la pièce.

» Le quatrième vice & le plus révoltant de tous, » est la diction incorrecte du Poème. Le premier » devoir quand on écrit est de bien écrire. Quand » votre pièce seroit conduite comme l'*Iphigénie* » de *Racine*, los vers sont-ils mauvais, votre pièce » ne peut être bonne.

» Si les quatre péchés capitaux m'ont toujours » révolté ; si je n'ai jamais pu, en qualité de prê» tre des muses, leur donner l'absolution, j'en ai » commis vingt dans cette Tragédie des *Pélopides*. » Plus je perds de tems à composer les pièces de » théâtre, plus je vois combien l'art est difficile. » Mais Dieu me préserve de perdre encore plus de » tems à recorder des Acteurs & des Actrices. Leur » art n'est pas moins rare que celui de la poësie.

# ACTEURS.

ATRÉE.

THIESTE.

ÆROPE, fille d'Eurifthée, femme d'Atrée.

HIPPODAMIE, fille de Pélops.

POLÉMON, Archonte d'Argos; ancien Gouverneur d'Atrée & de Thiefte.

MÉGARE, nourrice d'Ærope.

IDAS, Officier d'Atrée.

*La Scène est dans le Parvis du Temple.*



# LES PÉLOPIDES,
## TRAGÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

HIPPODAMIE, POLÈMON.

HIPPODAMIE.

Voila donc tout le fruit de tes soins vigilans!
Tu vois si le sang parle au cœur de mes enfans.
En vain, cher Polémon, ta tendresse éclairée
Guida les premiers ans de Thieste & d'Atrée.
Ils sont nés pour ma perte, ils abrégent mes jours.
Leur haine invétérée & leurs cruels amours
Ont produit tous les maux où mon esprit succombe.
Ma carrière est finie, ils ont creusé ma tombe,
Je me meurs!

POLÈMON.

Espérez un plus doux avenir.
Deux frères divisez pourraient se réunir.
Nos Archontes sont las de la guerre intestine,
Qui des peuples d'Argos annonçait la ruine.
On voit éteindre un feu prêt à tout embraser.
Et forcer, s'il se peut, vos fils à s'embrasser.

HIPPODAMIE.

Ils se haïssent trop; Thieste est trop coupable
Le sombre & dur Atrée est trop inexorable.
Aux autels de l'hymen, en ce temple, à mes yeux,
Bravant toutes les loix, outrageant tous les dieux,
Thieste n'écoutant qu'un amour adultère
Ravit entre mes bras la femme de son frère.
A garder sa conquête il ose s'obstiner.
Je connais bien Atrée, il ne peut pardonner.
Ærope au milieu d'eux déplorable victime,
Des fureurs de l'amour, de la haine & du crime;
Attendant son destin du destin des combats,
Voit encor ses beaux jours entourés du trépas.
Et moi dans ce saint temple où je suis retirée,
Dans les pleurs, dans les cris, de terreurs dévorée,
Tremblante pour eux tous, je tends ces faibles bras
A des dieux irrités qui ne m'écoutent pas.

POLÈMON.

Malgré l'acharnement de la guerre civile,
Les deux partis du moins respectent votre asyle;
Et même entre mes mains vos enfans ont juré
Que ce temple à tous deux ferait toujours sacré.
J'ose espérer bien plus. Depuis près d'une année,
Que nous voyons Argos au meurtre abandonnée,
Peut-être ai-je amolli cette férocité
Qui de nos factions nourrit l'atrocité.

Le Sénat me feconde, on propofe un partage
Des états que Pélops reçut pour héritage;
Thiefte dans Micène, & fon frère en ces lieux,
L'un de l'autre écartés n'auront plus fous leurs yeux
Cet éternel objet de difcorde & d'envie
Qui défole une mère ainfi que la patrie.
L'abfence affaiblira leurs fentimens jaloux;
On rendra dès ce jour Ærope à fon époux:
On rétablit des loix le facré caractère.
Vos deux fils régneront en révérant leur mère.
Ce font là nos deffeins, puiffent les dieux plus doux
Favorifer mon zèle, & s'appaifer pour vous!

HIPPODAMIE.

Efpérons: mais enfin, la mère des Atrides
Voit l'incefte autour d'elle avec les parricides.
C'eft le fort de mon fang. Tes foins & ta vertu
Contre la deftinée ont en vain combattu.
Il eft donc en naiffant des races condamnées,
Par un trifte afcendant vers le crime entraînées,
Qui formerent des dieux les décrets éternels
Pour être en épouvante aux malheureux mortels!
La maifon de Tantale eut ce noir caractère;
Il s'étendit fur moi. — Le trépas de mon père
Fut autrefois le prix de mon fatal amour.
Ce n'eft qu'à des forfaits que mon fang doit le jour.
Mes fouvenirs affreux, mes allarmes timides,
Tout me fait friffonner au nom des Pélopides.

POLEMON.

Quelquefois la fageffe a maîtrifé le fort,
C'eft le tyran du faible & l'efclave du fort.
Nous faifons nos deftins, quoique vous puiffiez dire.
L'homme, par fa raifon fur l'homme a quelque empire.
Le remords parle au cœur, on l'écoute à la fin;

Ou bien cet univers eſclave du deſtin,
Jouet des paſſions l'une à l'autre contraires,
Ne ſeroit qu'un amas de crimes néceſſaires.
Parlez en reine, en mère; & ce double pouvoir
Rappellera Thieſte à la voix du devoir.

HIPPODAMIE.

En vain je l'ai tenté, c'eſt là ce qui m'accable.

POLÈMON.

Plus criminel qu'Atrée il eſt moins intraitable;
Il connaît ſon erreur.

HIPPODAMIE.

Oui, mais il la chérit.
Je hais ſon attentat. Sa douleur m'attendrit.
Je le blâme & le plains.

POLÈMON.

Mais la cauſe fatale
Du malheur qui pourſuit la race de Tantale,
Ærope, cet objet d'amour & de douleur,
Qui devrait s'arracher aux mains d'un raviſſeur,
Qui met la Grèce en feu par ſes funeſtes charmes?

HIPPODAMIE.

Je n'ai pu d'elle encor obtenir que des larmes.
Je m'en ſuis ſéparée: & fuyant les mortels,
J'ai cherché la retraite aux pieds de ces autels.
Je finirai des jours que mes fils empoiſonnent.

POLÈMON.

Quand nous n'agiſſons point, les dieux nous abandonnent.
Ranimez un courage éteint par le malheur.
Le peuple me conſerve un reſte de faveur,
Le Sénat me conſulte, & nos triſtes provinces
Ont payé trop long-tems les fautes de leurs princes.
Il eſt tems que leur ſang ceſſe enfin de couler.
Les pères de l'Etat vont bientôt s'aſſembler.

Ma faible voix du moins, jointe à ce sang qui crie,
Autant que pour mes rois sera pour ma patrie.
Mais je crains qu'en ces lieux plus puissante que nous,
La haine renaissante éveillant leur courroux,
N'oppose à nos conseils ses trames homicides.
Les méchans sont hardis; les sages sont timides.
Je les ferai rougir d'abandonner l'Etat,
Et pour servir les rois, je revole au Sénat.

## SCENE II.

HIPPODAMIE, (*seule.*)

MEs fils, mon seul espoir, & mon cruel fléau,
Si vos sanglantes mains m'ont ouvert un tombeau,
Que j'y descende au moins, tranquille & consolée.
Venez fermer les yeux d'une mère accablée.
Qu'elle expire en vos bras sans trouble & sans horreur,
A mes derniers momens mêlez quelque douceur.
Le poison des chagrins trop long-tems me consume.
Vous avez trop aigri leur mortelle amertume.

## SCENE III.

HIPPODAMIE, ÆROPE, ME'GARE.

ÆROPE, (*en entrant, pleurant & embrassant Mégare.*)

VA, te dis-je, Mégare, & cache à tous les yeux
Dans ces antres secrets ce dépôt précieux.

HIPPODAMIE.

Ciel! Ærope, est-ce vous? qui! vous dans ces asyles!

ÆROPE.

Cet objet odieux des discordes civiles,
Celle à qui tant de maux doivent se reprocher,
Sans doute à vos regards aurait dû se cacher.

HIPPODAMIE.

Qui vous ramene hélas! dans ce temple funeste,
Menacé par Atrée & souillé par Thieste!
L'aspect de ce lieu saint doit vous épouvanter.

ÆROPE.

A vos enfans du moins il se fait respecter.
Laissez-moi ce refuge, il est inviolable.
N'enviez pas, ma mère, un asyle au coupable.

HIPPODAMIE.

Vous ne l'êtes que trop; vos dangereux appas
Ont produit des forfaits que vous n'expirez pas.
Je devrais vous haïr, vous m'êtes toujours chère;
Je vous plains; vos malheurs accroissent ma misère.
Parlez; vous arrivez vers ces Dieux en courroux
Du théâtre de sang où l'on combat pour vous.
De quelque ombre de paix avez-vous l'espérance?

ÆROPE.

Je n'ai que ses terreurs. En vain par sa prudence
Polémon qui se jette entre ces inhumains,
Prétendait arracher les armes de leurs mains.
Ils sont tous deux plus fiers & plus impitoyables;
Je cherche ainsi que vous des Dieux moins implacables.
Souffrez, en m'accusant de toutes vos douleurs
Qu'à vos gémissemens j'ose mêler mes pleurs.
Que n'en puis-je être digne!

HIPPODAMIE.

Ah! trop chère ennemie?
Est-ce à vous de vous joindre aux pleurs d'Hippodamie?
A vous qui les causez! plût au ciel qu'en vos yeux,

Ces pleurs euffent éteint le feu pernicieux,
Dont le poifon trop fûr & les funeftes charmes,
Ont eu tant de puiffance & coûté tant de larmes!
Peut-être que fans vous, ceffant de fe haïr,
Deux frères malheureux que le fang doit unir,
N'auraient point rejetté les efforts d'une mère.
Vous m'arrachez deux fils pour avoir trop fû plaire.
Mais voulez-vous me croire & vous joindre à ma voix,
Ou vous ai-je parlé pour la derniere fois?

ÆROPE.

Je voudrais que le jour où votre fils Thiefte
Outragea fous vos yeux la juftice celefte,
Le jour qu'il vous ravit l'objet de fes amours;
Eût été le dernier de mes malheureux jours.
De tous mes fentimens je vous rendrai l'arbitre;
Je vous chéris en mère; & c'eft à ce faint titre
Que mon cœur défolé recevra votre loi.
Vous jugerez, ô reine! entre Thiefte & moi;
Après fon attentat, de troubles entourée
J'ignorai jufqu'ici les fentimens d'Atrée:
Mais plus il eft aigri contre mon raviffeur,
Plus à fes yeux fans doute Ærope eft en horreur.

HIPPODAMIE.

Je fais qu'avec fureur il pourfuit fa vengeance.

ÆROPE.

Vous avez fur un fils encor quelque puiffance.

HIPPODAMIE.

Sur les dégrés du trône elle s'évanouit.
L'enfance nous la donne & l'âge la ravit.
Le cœur de mes deux fils eft fourd à ma priere.
Hélas! c'eft quelquefois un malheur d'être mère.

ÆROPE.

Madame — il eft trop vrai — mais dans ce lieu facré

Le sage Polémon tout à l'heure est entré.
N'a-t-il point dissipé vos allarmes cruelles ?
N'auroit-il apporté que de tristes nouvelles?

HIPPODAMIE.

J'attends beaucoup de lui ; mais malgré tous mes soins
Mes transports douloureux ne me troublent pas moins,
Je crains également la nuit & la lumiere.
Tout s'arme contre moi dans la nature entiere.
Et Tantale, & Pélops, & mes deux fils, & vous,
Les enfers déchaînés, & les dieux en couroux;
Tout présente à mes yeux les sanglantes images
De mes malheurs passés, & des plus noirs présages;
Le sommeil fuit de moi, la terreur me poursuit,
Les fantômes affreux, ces enfans de la nuit,
Qui des infortunés assiégent les pensées,
Impriment l'épouvante en mes veines glacées:
D'Oenomanüs mon père on déchire le flanc.
Le glaive est sur ma tête ; on m'abreuve de sang;
Je vois les noirs détours de la rive infernale,
L'exécrable festin que prépara Tantale,
Son supplice aux enfers & ces champs désolés
Qui n'offrent à sa faim que des troncs dépouillés;
Je m'éveille mourante aux cris des Eumenides,
Ce temple a retenti du nom des parricides.
Ah ! si mes fils savaient tout ce qu'ils m'ont coûté,
Ils maudiraient leur haine & leur férocité;
Ils tomberaient en pleurs aux pieds d'Hippodamie.

ÆROPE.

Peut-être un sort plus triste empoisonne ma vie.
Les monstres déchaînés de l'empire des morts,
Sont moins cruels pour moi que l'horreur des remords.
Ç'en est fait: — Votre fils, & l'amour m'ont perdue.
J'ai semé la discorde en ces lieux répandue.

Je ſuis, je l'avouerai, criminelle en effet;
Un Dieu vengeur me ſuit — mais vous, qu'avez vous fait?
Vous êtes innocente & les Dieux vous puniſſent!
Sur vous comme ſur moi leurs coups s'appéſantiſſent.
Hélas! c'était à vous d'éteindre entre leurs mains
Leurs foudres allumés ſur les triſtes humains.
C'était à vos vertus de m'obtenir la grace.

## SCENE IV.

HIPPODAMIE, ÆROPE, ME'GARE.

ME'GARE.

PRinceſſe. — Les deux Rois ——

HIPPODAMIE.

Qu'eſt-ce donc qui ſe paſſe?

ÆROPE.

Quoi! — Thieſte! — ce temple — Ah! qu'eſt-ce que j'entends!

ME'GARE.

Les cris de la patrie & ceux des combattans.
La mort ſuit en ces lieux les deux malheureux frères.

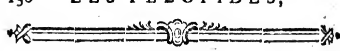
ÆROPE.

Allons, je l'obtiendrai de leurs mains ſanguinaires. —
Ma mère, montrons-nous à ces déſeſpérés,
Ils me ſacrifieront; mais vous les calmerez.
Allons, je ſuis vos pas.

HIPPODAMIE.

Ah! vous êtes ma fille;
Sauvons de ſes fureurs une triſte famille,
Ou que mon ſang verſé par mes malheureux fils,
Coule avec tout le ſang que je leur ai tranſmis.

*Fin du premier Acte.*



# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

HIPPODAMIE, ÆROPE, POLE'MON.

POLE'MON.

Où courez-vous ? — rentrez — que vos larmes tarissent.
Que de vos cœurs glacés les terreurs se bannissent.
Je me trompe, ou je vois ce grand jour arrivé
Qu'à finir tant de maux le ciel a réservé.
Les forfaits ont leur terme, & votre destin change.
La paix revient.

ÆROPE.

Comment ?

HIPPODAMIE.

Quel Dieu, quel sort étrange,
Quel miracle a fléchi le cœur de mes enfans ?

POLE'MON.

L'équité, dont la voix triomphe avec le tems.
Aveugle en son couroux, le violent Atrée
Déja de ce saint temple allait forcer l'entrée.
Son couroux sacrilege oubliait ses sermens.
Il en avoit l'exemple : & ses fiers combattans
Prompts à servir ses droits, à venger son outrage,
Vers ces parvis sacrés lui frayoient un passage.

(à

( *à Ærope.* )

Il venait ( je ne puis vous dissimuler rien )
Ravir sa propre épouse & reprendre son bien.
Il le peut; mais il doit respecter sa parole.
Thieste est allarmé ; vers lui Thieste vole;
On combat, le sang coule ; emportés, furieux,
Les deux frères pour vous s'égorgeaient à mes yeux.
Je m'avance, & ma main saisit leur main barbare;
Je me livre à leurs coups : enfin je les sépare.
Le sénat qui me suit, seconde mes efforts.
En attestant les loix nous marchons sur les morts.
Le peuple en contemplant ces juges vénérables,
Ces images des Dieux aux mortels favorables,
Laisse tomber le fer à leur auguste aspect.
Il a bientôt passé des fureurs au respect.
Il conjure à grands cris la discorde farouche ;
Et le saint nom de paix vole de bouche en bouche.

HIPPODAMIE.

Tu nous as tous sauvés.

POLE'MON.

Il faut bien qu'une fois.
Le peuple en nos climats soit l'exemple des rois.
Lorsqu'enfin la raison se fait par-tout entendre,
Vos fils l'écouteront, vous les verrez se rendre ;
Le sang & la nature, & leurs vrais intérêts
A leurs cœurs amolis parleront de plus près.
Ils doivent accepter l'équitable partage
Dont leur mère a tantôt reconnu l'avantage.
La concorde aujourd'hui commence à se montrer ;
Mais elle est chancellante ; il la faut assurer.
Thieste en possédant la fertile Micène,
Pourra faire à son gré dans Sparte ou dans Athène,
Des filles des héros qui leur donnent des loix

Sans remords & sans crime un légitime choix.
La veuve de Pélops heureuse & triomphante,
Voyant de tous côtés sa rage florissante,
N'aura plus qu'à bénir au comble du bonheur
Le Dieu qui de son sang est le premier auteur.

HIPPODAMIE.

Je lui rends déjà grace, & non moins à vous même.
Et vous ma fille, & vous que j'ai plainte & que j'aime,
Unissez vos transports à mes remercimens;
Aux Dieux dont nous sortons offrez un pur encens.
Qu'Hippodamie enfin, tranquile & rassurée
Remette Ærope heureuse entre les mains d'Atrée,
Qu'il pardonne à son frère.

ÆROPE.

Ah Dieux! — & croyez-vous
Qu'il sache pardonner?

HIPPODAMIE.

Dans ses transports jaloux.
Il sait que par Thieste en tout tems respectée
Il n'a point outragé la fille d'Euristée;
Qu'au milieu de la guerre il prétendit en vain,
Au funeste bonheur de lui donner la main.
Qu'enfin par les dieux même à leur autel conduite,
Elle a dans la retraite évité sa poursuite.

ÆROPE.

Voilà cette retraite où je prétends cacher
Ce qu'un remords affreux me paraît reprocher.
C'est-là qu'aux pieds des Dieux on nourrit mon enfance,
C'est-là que je reviens implorer leur clémence.
Je veux vivre & mourir.

HIPPODAMIE.

Vivez pour un époux.
Cachez-vous pour Thieste; il est perdu pour vous.

ÆROPE.

Dieux qui me confondez, vous amenez Thieste!

HIPPODAMIE.

Fuyez-le.

ÆROPE.

Ah! je l'ai dû — mon sort est trop funeste.

(*Elle sort.*)

## SCENE II.

HIPPODAMIE, POLE'MON, THIESTE.

HIPPODAMIE.

Mon fils, qui vous ramene en mes bras maternels?
Osez-vous reparaître aux pieds de ces autels?

THIESTE.

J'y viens — chercher la paix, s'il en est pour Atrée,
S'il en est pour une ame au désespoir livrée,
J'y viens mettre à vos pieds ce cœur trop combattu,
Embrasser Polémon, respecter sa vertu,
Expier envers nous ma criminelle offense,
Si de la réparer il est en ma puissance.

POLEMON.

Vous le pouvez sans doute en sachant vous dompter.
Lorsqu'à de tels excès se laissant emporter,
On suit des passions l'empire illégitime,
Quand on donne aux sujets les exemples du crime,
On leur doit, croyez-moi, celui du répentir.
La Grèce enfin s'éclaire, & commence à sortir
De la férocité qui dans nos premiers âges
Fit des cœurs sans justice & des héros sauvages!
On n'est rien sans les mœurs. Hercule est le premier

Qui marchant quelquefois dans ce noble sentier ;
Ainsi que les brigands osa dompter les vices.
Son émule Théfée a fait des injustices,
Le crime dans Tidée a souillé la valeur ;
Mais bientôt leur grande ame abjurant leur erreur ;
N'en aspirait que plus à des vertus nouvelles.
Ils ont réparé tout — imitez vos modèles. —
Souffrez encore un mot : si vous persévériez ;
Poussé par le torrent de vos inimitiés,
Ou plutôt par les feux d'un amour adultère,
A refuser encor Ærope à votre frère,
Craignez que le parti que vous avez gagné
Ne tourne contre vous son courage indigné.
Vous pourriez pour tout prix d'une imprudence vaine ;
Abandonné d'Argos être exclus de Micène.

THIESTE.

J'ai senti mes malheurs plus que vous ne pensez.
N'irritez point ma plaie ; elle est cruelle assez.
Madame, croyez-moi, je vois dans quel abîme,
M'a plongé cet amour que vous nommez un crime.
Je ne m'excuse point ( devant vous condamné )
Sur l'exemple éclatant que vingt rois m'ont donné,
Sur l'exemple des dieux dont on nous fait descendre.
Votre austère vertu dédaigne de m'entendre.
Je vous dirai pourtant qu'avec l'himen fatal
Que dans ces lieux sacrés célébra mon rival,
J'aimais, j'idolatrais la fille d'Euristée ;
Que par mes vœux ardents long-tems sollicitée,
Sa mère dans Argos eut voulu nous unir ;
Qu'enfin ce fut à moi qu'on osa la ravir ;
Que si le désespoir fut jamais excusable. —

HIPPODAMIE.

Ne vous aveuglez point, rien n'excuse un coupable.

Oubliez avec moi de malheureux amours;
Qui feraient votre honte & l'horreur de vos jours,
Celle de votre frère & d'Ærope & la mienne.
C'eſt l'honneur de mon ſang qu'il faut que je ſoutienne;
C'eſt la paix que je veux : il n'importe à quel prix.
Atrée ainſi que vous, eſt mon ſang, & mon fils.
Tous les droits ſont pour lui. Je veux dès l'heure même
Remettre en ſon pouvoir une épouſe qu'il aime.
Tenir ſans la pancher, la balance entre vous,
Réparer vos erreurs, & vaincre ſon couroux.

## SCENE III.

THIESTE, *ſeul.*

Que deviens-tu Thieſte? Eh! quoi cette paix même,
Cette paix qui d'Argos eſt le bonheur ſuprême,
Va donc mettre le comble aux horreurs de mon ſort!
Cette paix pour Ærope eſt un arrêt de mort.
C'eſt peu que pour jamais d'Ærope on me ſépare;
La victime eſt livrée au pouvoir d'un barbare;
Je me vois dans ces lieux ſans armes, ſans amis;
On m'arrache ma femme, on peut frapper mon fils.
Mon rival triomphant s'empare de ſa proie.
Tous mes maux ſont formés de la publique joie.
Ne pourrai-je aujourd'hui mourir en combattant?
Micène a des guerriers, mon amour les attend;
Et pour quelques momens ce temple eſt un aſyle.



## SCENE IV.

THIESTE, ME'GARE.

THIESTE.

MEgare, qu'a-t-on fait ? ce temple eſt-il tranquile ?
Le deſcendant des Dieux eſt-il en ſureté ?

ME'GARE.

Sous cette voute antique un ſéjour écarté,
Au milieu des tombeaux recèle ſon enfance.

THIESTE

L'aſyle de la mort eſt ſa ſeule aſſurance !

ME'GARE.

Celle qui dans le fond de ces antres affreux,
Veille aux premiers momens de ſes jours malheureux,
Tremble qu'un œil jaloux bientôt ne le découvre.
Ærope s'épouvante ; & cette ame qui s'ouvre
A toutes les douleurs qui viennent la chercher,
En accroit la bleſſure en voulant la cacher :
Elle aime, elle maudit le jour qui le vit naître.
Elle craint dans Atrée un implacable maître ?
Et je tremble de voir ſes jours enſévelis
Dans le ſein des tombeaux qui renferme ſon fils.

THIESTE.

Epouſe infortunée ! & malhureuſe mère !
Mais nul ne peut forcer ſa priſon volontaire,
De cet aſyle ſaint rien ne le peut tirer.

## SCENE V.

THIESTE, ÆROPE, ME'GARE.

ÆROPE.

Seigneur, aux mains d'Atrée on va donc me livrer!
Votre mère l'ordonne — & je n'ai pour excuse
Que mon crime ignoré, ma rougeur qui m'accuse;
Un enfant malheureux qui sera découvert.
Que je résiste ou non, ç'en est fait, tout me perd.
Auteur de tant de maux, pourquoi m'as-tu séduite?

THIESTE.

Oubliez mes forfaits, n'en craignez point la suite.
Cette fatale paix ne s'accomplira pas.
Il me reste pour vous des amis, des soldats,
Mon amour, mon courage: & c'est à vous de croire
Que si je meurs ici je meurs pour votre gloire.
Notre hymen clandestin d'une mère ignoré,
Tout malheureux qu'il est, n'en est pas moins sacré.
Je me suis trop, sans doute, accusé devant elle.
Ce n'est pas vous, du moins, qui futes criminelle.
A mon fier ennemi j'enlevai vos appas.
Les dieux n'avaient point mis Ærope entre ses bras.
J'éteignis le flambeau de cette horrible fête.
Malgré vous, en un mot vous futes ma conquête.
Je fus le seul coupable, & je ne le fais plus.
Votre cœur allarmé, vos vœux irrésolus,
M'ont assez reproché ma flamme & mon audace.
A mon emportement le ciel même a fait grace.
Ses bontés ont fait voir, en m'accordant un fils,
Qu'il approuve l'hymen dont nous sommes unis.

Et Micène bientôt, à son prince fidelle,
En pourra célébrer la fête solemnelle.

ÆROPE.

Va, ne réclame point ces nœuds infortunés,
Et ces dieux, & l'hymen — ils nous ont condamnés.
Osons-nous nous parler? — tremblante, confondue,
Devant qui déformais puis-je lever la vue?
Dans le Ciel qui voit tout, & qui lit dans les cœurs,
Le rapt & l'adultère ont-ils des protecteurs?
En remportant sur moi ta funeste victoire,
Cruel, t'es-tu flatté de conserver ma gloire?
Tu m'as fait ta complice — & la fatalité
Qui subjugue mon cœur contre moi révolté,
Me tient si puissamment à ton crime enchaînée,
Qu'il est devenu cher à mon ame étonnée,
Que le sang de ton sang qui s'est formé dans moi,
Ce gage de ton crime est celui de ma foi,
Qui rend indissoluble un nœud que je déteste —
Et qu'il n'est plus pour moi d'autre époux que Thieste.

THIESTE.

C'est un nom qu'un tyran ne peut plus m'enlever.
La mort & les enfers pourront seuls m'en priver.
Le Sceptre de Micène a pour moi moins de charmes.

---

## SCENE VI.

ÆROPE, THIESTE, POLEMON.

POLEMON.

Seigneur, Atrée arrive, il a quitté ses armes,
Dans ce temple avec vous il vient jurer la paix.

THIESTE.

Grands dieux ! vous me forcez de haïr vos bienfaits.

POLEMON.

Vous allez à l'autel confirmer vos promesses.
L'encens s'élève au cieux des mains de nos prêtresses.
Des oliviers heureux les festons desirés
Ont annoncé la fin de ces jours abhorrés,
Où la discorde en feu désolait notre enceinte.
On a lavé le sang dont la ville fut teinte.
Et le sang des méchans qui voudraient nous troubler,
Est ici désormais le seul qui doit couler.
Madame, il n'appartient qu'à la reine elle-même
De vous remettre aux mains d'un époux qui vous aime,
Et d'essuier les pleurs qui coulent de vos yeux.

ÆROPE.

Mon sang devoit couler — vous le savez, grands dieux !

THIESTE, *à Polémon.*

Il me faut rendre Ærope !

POLEMON.

Oui Thieste, & sur l'heure.
C'est la loi du traité.

THIESTE.

Va, que plutôt je meure,
Qu'aux monstres des enfers mes mânes soient livrés ! —

POLEMON.

Quoi ! vous avez promis, & vous vous parjurez !

THIESTE.

Qui ? moi ! — qu'ai-je promis ?

POLEMON.

Votre fougue inutile
Veut-elle rallumer la discorde civile ?

THIESTE.

La discorde vaut mieux qu'un si fatal accord.

Il redemande Ærope; il l'aura par ma mort.

POLEMON.

Vous écoutiez tantôt la voix de la justice.

THIESTE.

Je voyais de moins près l'horreur de mon supplice;
Je ne le puis souffrir.

POLEMON.

Ah! c'est trop de fureurs;
C'est trop d'égaremens & de folles erreurs;
Mon amitié pour vous, qui se lasse & s'irrite,
Plaignait votre jeunesse imprudente & séduite,
Je vous tins lieu de père, & ce père offensé
Ne voit qu'avec horreur un amour insensé.
Je sers Atrée & vous, mais l'Etat d'avantage.
Et si l'un de vous deux rompt la foi qui l'engage,
Moi même contre lui je cours me déclarer.
Mais de votre raison je veux mieux espérer.
Et bientôt dans ces lieux l'heureuse Hippodamie
Reverra sa famille, en ses bras réunie.

(*Il sort.*)

## SCENE VII.

ÆROPE, THIESTE.

ÆROPE.

Ç'En est donc fait, Thieste, il faut nous séparer.

THIESTE.

Moi! vous, mon fils! — quel trouble a pu vous égarer!
Quel est votre dessein?

ÆROPE.

C'est dans cette demeure,

C'eſt dans cette priſon qu'il eſt tems que je meure,
Que je meure oubliée, inconnue aux mortels,
Inconnue à l'amour, à ſes tourmens cruels,
A ce trouble éternel qui ſuit le diadême,
Au redoutable Atrée, & ſur-tout à vous-même.

THIESTE.

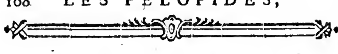
Vous n'accomplirez point ce projet odieux,
Je vous diſputerais à mon frère à nos dieux.
Suivez-moi.

ÆROPE.

Nous marchons d'abîmes en abîmes;
C'eſt là votre partage, amours illégitimes.

*Fin du ſecond Acte,*





# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

HIPPODAMIE, ATRE'E, POLEMON, IDAS, Gardes, Peuple, Prêtres.

HIPPODAMIE.

Généreux Polémon, la paix est votre ouvrage.
Régnez heureux, Atrée, & goûtez l'avantage
De posséder sans trouble un trône où vos ayeux,
Pour le bien des mortels, ont remplacé les Dieux.
Thieste avant la nuit partira pour Micène.
J'ai vu s'éteindre enfin les flambeaux de la haine,
Dans ma triste maison si long-tems allumés ;
J'ai vu mes chers enfans paisibles, désarmés,
Dans ce parvis du temple étouffant leur querelle,
Commencer dans mes bras leur concorde éternelle.
Vous en serez témoins, vous, peuples réunis,
Prêtres qui m'écoutez, Dieux long-tems ennemis ;
Vous en serez garants. Ma débile paupière
Peut sans crainte à la fin s'ouvrir à la lumière.
J'attendrai dans la paix un fortuné trépas.
Mes derniers jours sont beaux —— je ne l'espérais pas.

ATRE'E.

Idas autour du temple étendez vos cohortes,
Vous, gardez ce parvis ; vous, veillez à ces portes.

( *A Hippodamie.* )

Qu'une mère pardonne à ces soins ombrageux.

A peine encor sorti de nos tems orageux,
D'Argos ensanglantée, à peine encor le maître,
Je préviens des dangers toujours prompts à renaître.
Thieste a trop pâli tandis qu'il m'embrassait.
Il a promis la paix; mais il en frémissait.
D'où vient que devant moi la fille d'Euristée
Sur vos pas en ces lieux ne s'est point présentée?
Vous deviez l'amener dans ce sacré parvis.

HIPPODAMIE.

Nos mistères divins dans la Grèce établis,
La retiennent encor au milieu des prêtresses,
Qui de la paix des cœurs implorent les déesses.
Le Ciel est à nos vœux favorable aujourd'hui,
Et vous serez sans doute appâisé comme lui.

ATRE'E.

Rendez-nous, s'il se peut, les immortels propices;
Je ne dois point troubler vos secrets sacrifices.

HIPPODAMIE.

Ce froid & sombre accueil était inattendu.
Je pensais qu'à mes soins vous auriez répondu.
Aux ombres du bonheur imprudemment livrée,
Je vois trop que ma joie était prématurée,
Que j'ai dû peu compter sur le cœur de mon fils.

ATRE'E.

Atrée est mécontent, mais il vous est soumis.

HIPPODAMIE.

Ah! je voulais de vous, après tant de souffrance,
Un peu moins de respect & plus de complaisance.
J'attendais de mon fils une juste pitié.
Je ne vous parle point des droits de l'amitié.
Je sais que la nature en a peu sur votre ame.

ATRE'E.

Thieste vous est cher, il vous suffit, Madame.

HIPPODAMIE.

Vous déchirez mon cœur après l'avoir percé.
Il fut par mes enfans assez long-tems blessé —
Je n'ai pu de vos mœurs adoucir la rudesse :
Vous avez en tout tems repoussé ma tendresse ;
Et je n'ai mis au jour que des enfans ingrats.
Allez, mon amitié ne se rebute pas.
Je conçois vos chagrins & je vous les pardonne.
Je n'en bénis pas moins ce jour qui vous couronne ;
Il n'a pas moins rempli mes desirs empressés.
Connaissez votre mère, ingrat, & rougissez.

---

## SCENE II.

ATRÉE, POLEMON, IDAS, Peuple.

ATRÉE *au Peuple, à Polémon & Idas.*

QU'on se retire. — Et vous, au fond de ma pensée
Voyez tous les tourmens de mon ame offensée,
Et ceux dont je me plains, & ceux qu'il faut céler.
Et jugez si ce trône a pu me consoler.

POLEMON.

Quels qu'ils soient, vous savez si mon zèle est sincère.
Il peut vous irriter. Mais, Seigneur, une mère
Dans ce temple, à l'aspect des mortels & des dieux,
Devait-elle essuyer l'accueil injurieux
Qu'à ma confusion vous venez de lui faire ?
Ah ! le ciel lui donna des fils dans sa colère.
Tous les deux sont cruels, & tous deux de leurs mains
La mènent au tombeau par de tristes chemins.
C'était de vous sur-tout qu'elle devoit attendre
Et la reconnoissance & l'amour le plus tendre.

ATRE'E.

Que Thieste en conserve : elle l'a préféré ;
Elle accorde à Thieste un appui déclaré.
Contre mes intérêts puisqu'on le favorise,
Puisqu'on a couronné son indigne entreprise,
Que Micène est le prix de ses emportemens,
Lui seul à ses bontés doit des remercimens.

POLEMON.

Vous en devez tous deux ; & la Reine, & moi-même,
Nous avons de Pélops suivi l'ordre suprême.
Ne vous souvient-il plus qu'au jour de son trépas,
Pélops entre ses fils partagea ses états ?
Et vous en possédez la plus riche contrée,
Par votre droit d'aînesse à vous seul assurée.

ATRE'E.

De mon frère en tout tems vous futes le soutien.

POLEMON.

J'ai pris votre intérêt sans négliger le sien.
La loi seule a parlé ; seule elle a mon suffrage.

ATRE'E.

On récompense en lui le crime qui m'outrage.

POLEMON.

On condamne son crime, il le doit expier.
Et vous, s'il se répent, vous devez l'oublier.
Vous n'êtes point placé sur un trône d'Asie,
Ce siége de l'orgueil & de la jalousie,
Appuyé sur la crainte ou sur la cruauté,
Et du sang le plus proche en tout tems cimenté.
Vers l'Euphrate un despote, ignorant la justice,
Foulant son peuple aux pieds, suit après son caprice.
Ici nous commençons à mieux sentir nos droits.
L'Asie a des tyrans, mais la Grèce a des Rois.
Craignez qu'en s'éclairant Argos ne vous haïsse —

Petit fils de Tantale, écoutez la justice.

ATRE'E.

Polémon, c'est assez, je conçois vos raisons;
Je n'avais pas besoin de ces nobles leçons;
Vous n'avez point perdu le grand talent d'instruire.
Vos soins dans ma jeunesse ont daigné me conduire;
Je dois m'en souvenir, mais il est d'autres tems.
Le ciel ouvre à mes pas des sentiers différens.
Je vous ai dû beaucoup, je le sais; mais peut-être
Oubliez-vous trop-tôt que je suis votre maître.

POLEMON.

Puisse ce titre heureux long-tems vous demeurer,
Et puissent dans Argos vos vertus l'honorer.

---

## SCENE III.

ATRE'E, IDAS.

ATRE'E.

C'Est à toi seul, Idas, que ma douleur confie
Les soupçons malheureux qui l'ont encore aigrie,
Le poison qui nourrit ma haine & mon courroux,
La foule des tourmens que je leur cache à tous.
Mon cœur peut se tromper; mais dans Hippodamie
Je crains de rencontrer ma secrète ennemie.
Polémon n'est qu'un traître, & son ambition
Peut-être de Thieste armait la faction.

IDAS.

Tel est souvent des Cours le manège perfide;
La vérité les fuit, l'imposture y réside,
Tout est parti, cabale, injure ou trahison,
Vous voyez la discorde y verser son poison,

Mais que craindriez-vous d'un parti ſans puiſſance ?
Tout n'eſt-il pas ſoumis à votre obéiſſance ?
Ce peuple ſous vos loix ne s'eſt-il pas rangé ?
Vous êtes maître ici ?

ATRE'E.

Je n'y ſuis pas vengé.
J'y ſuis en proie, Idas, à d'étranges ſupplices.
Mes mains avec effroi r'ouvrent mes cicatrices ;
J'en parle avec horreur ; & je ne puis juger
Dans quel indigne ſang il faudra me plonger.—
Je veux croire, & je crois qu'Ærope avec mon frère
N'a point oſé former un hymen adultère—
Moi-même je la vis, contre un rapt odieux
Implorer ma vengeance & les foudres des Dieux.
Mais il eſt trop affreux qu'un jour de l'himenée,
Ma femme un ſeul moment ait été ſoupçonnée.
Apprends des ſentimens plus douloureux cent fois.
Je ne ſais ſi l'objet indigne de mon choix,
Sur mes ſens révoltés que la fureur déchire,
N'auroit point en ſecret conſervé quelque empire.
J'ignore ſi mon cœur, facile à l'excuſer,
Des feux qu'il étouffa peut encor s'embraſer,
Si dans ce cœur farouche, en proie aux barbaries ?
L'amour habite encor au milieu des furies.

IDAS.

Vous pouvez ſans rougir la revoir & l'aimer.
Contre vos ſentimens pourquoi vous animer.
L'abſolu ſouverain d'Ærope & de l'Empire,
Doit s'écouter lui ſeul, & peut ce qu'il deſire.
De votre mère encor j'ignore les projets.
Mais elle eſt comme une autre au rang de vos ſujets.
Votre gloire eſt la ſienne ; & de trouble laſſée,
A vous rendre une épouſe elle eſt intéreſſée.

Son ame eſt noble & juſte ; & juſques à ce jour
Nulle mère à ſon ſang n'a marqué tant d'amour.

ATRE'E.

Non, ma fatale épouſe entre mes bras ravie,
De ſa place en mon cœur ſera du moins bannie.

IDAS.

A vos pieds dans ce temple elle doit ſe jetter.
Hippodamie enfin doit vous la préſenter.

ATRE'E.

Pour Ærope, il eſt vrai, j'aurais pû ſans foibleſſe
Garder le ſouvenir d'un reſte de tendreſſe.—
Mais pour éteindre enfin tant de reſſentimens,
Cette mère qui m'aime a tardé bien long-tems.
Ærope n'a point part au crime de mōn frère ;
Ærope eut pu calmer les flots de ma colère,
Je l'aimai, j'en rougis — j'attendis dans Argos
De ce funeſte hymen ma gloire & mon repos.
De toutes les beautés Ærope eſt l'aſſemblage,
Les vertus de ſon ſexe étaient ſur ſōn viſage,
Et quand je la voyois, je les crus dans ſon cœur.
Tu m'as vu déteſter & chérir mon erreur :
Et tu me vois encor flotter dans cet orage,
Incertain de mes vœux, incertain de ma rage,
Nourriſſant en ſecret un affreux ſouvenir,
Et redoutant ſurtout d'avoir à la punir.



## SCENE IV.

HIPPODAMIE, ATRE'E, IDAS.

HIPPODAMIE.

Vous revoyez, mon fils, une mère affligée,
Qui, toujours trop fenfible & toujours outragée,
Revient vous dire enfin du pied des faints autels,
Au nom d'Ærope, au fien, des adieux éternels.
La malheureufe Ærope a défuni deux frères;
Elle alluma les feux de ces funeftes guerres;
Source de tous les maux, elle fuit tous les yeux.
Ses jours infortunés font confacrés aux Dieux.
Sa douleur nous trompait: fes fecrets facrifices
De celui qu'elle fait n'étaient pas les prémices.
Libre au fond de ce temple, & loin de fes amans;
Sa bouche a prononcé fes éternels fermens.
Elle ne dépendra que du pouvoir célefte.
Des murs du fanctuaire elle écarte Thiefte;
Son criminel afpect eut fouillé ce féjour.
Qu'il parte pour Micène avant la fin du jour.
Vivez, regnez heureux.—Ma carrière eft remplie.
Dans ce tombeau facré je refte enfévelie.
Je devois cet exemple au lieu de l'imiter.—
Tout ce que je demande avant de vous quitter,
C'eft de vous voir figner cette paix néceffaire,
D'une main qu'à vos yeux conduife un cœur fincère.
Vous n'avez point encor accompli ce devoir.
Nous allons pour jamais renoncer à nous voir.
Séparons-nous tous trois, fans que d'un feul murmure
Nous faffions un moment foupirer la nature.

ATRÉE.

A cet affront nouveau je ne m'attendais pas.
Ma femme ose en ces lieux s'arracher à mes bras!
Vos autels, je l'avoue, ont de grands privilèges!
Thieste les souilla de ses mains sacrilèges; —
Mais, de quel droit Ærope ose-t-elle y porter
Ce téméraire vœu qu'ils doivent rejetter?
Par des vœux plus sacrés elle me fut unie.
Voulez-vous que deux fois elle me soit ravie?
Tantôt par un perfide, & tantôt par les dieux?
Ces vœux si mal conçus, ces sermens odieux,
Au Roi, comme à l'époux, font un trop grand outrage.
Vous pouvez accomplir le vœu qui vous engage.
Ces lieux faits pour votre âge, au repos consacrés,
Habités par ma mère en seront honorés.
Mais Ærope est coupable en suivant votre exemple:
Ærope m'appartient, & non pas à ce temple.
Ces dieux, ces mêmes dieux qui m'ont donné sa foi,
Lui commandent sur-tout de n'obéir qu'à moi.
Est-ce donc Polémon, ou mon frère, ou vous-même,
Qui pensez la soustraire à mon pouvoir suprême?
Vous êtes-vous tous trois en secret accordés,
Pour détruire une paix que vous me demandez?
Qu'on rende mon épouse au maître qu'elle offense:
Et si l'on me trahit qu'on craigne ma vengeance.

HIPPODAMIE.

Vous interprêtez mal une juste pitié
Que donnait à ses maux ma stérile amitié.
Votre mère pour vous, du fond de ces retraites,
Forma toujours des vœux, tout cruel que vous êtes,
Entre Thieste & vous, Ærope sans secours,
N'avait plus que le ciel — il était son recours.
Mais puisque vous daignez la recevoir encore

Puisque vous lui rendez cette main qui l'honore,
Et qu'enfin son époux daigne lui rapporter
Un cœur dont ses appas n'osèrent se flatter,
Elle doit en effet chérir votre clémence.
Je puis me plaindre à vous: mais son bonheur commence.
Cette auguste retraite, asyle des douleurs,
Où votre triste épouse aurait caché ses pleurs,
Convenable à moi seule, à mon sort, à mon âge,
Doit s'ouvrir pour la rendre à l'hymen qui l'engage.
Vous l'aimiez, c'est assez. Sur moi, sur Polémon,
Vous conceviez, mon fils, un injuste soupçon.
Quels amis trouvera ce cœur dur & sévère,
Si vous vous défiez de l'amour d'une mère?

ATRE'E.

Vous rendez quelque calme à mes esprits troublés.
Vous m'ôtez un fardeau dont mes sens accablés
N'auraient point soutenu le poids insupportable.
Oui, j'aime encor Ærope, elle n'est point coupable.
Oubliez mon courroux; c'est à vous que je dois
Le jour plus épuré qui va luire pour moi.
Puisqu'Ærope en ce temple, à son devoir fidelle,
A fui d'un ravisseur l'audace criminelle,
Je veux lui pardonner. Mais qu'en ce même jour
De son fatal aspect il purge ce séjour.
Je vais presser la fête, & je la crois heureuse.
Si l'on m'avait trompé. — Je la rendrais affreuse.

HIPPODAMIE, *à Idas.*

Idas, il vous consulte, allez, & confirmez
Ces justes sentimens dans ses esprits calmés.

## SCENE V.

HIPPODAMIE, *seule.*

DIsparaissez enfin redoutables présages,
Pressentimens d'horreur, effrayantes images
Qui poursuivez par-tout mon esprit incertain;
La race de Tantale a vaincu son destin.
Elle en a détourné la terrible influence.

## SCENE VI.

HIPPODAMIE, ÆROPE.

HIPPODAMIE.

ENfin votre bonheur passe votre espérance.
Ne pensez, plus ma fille, aux funèbres apprêts,
Qui dans ce sombre asyle enterraient vos attraits.
Laissez-là ces bandeaux, ces voiles de tristesse,
Dont j'ai vu frissonner votre faible jeunesse.
Il n'est ici de rang ni de place pour vous,
Que le trône d'un maître & le lit d'un époux.
Dans tous vos droits, ma fille, heureusement rentrée,
Argos chérit dans vous la compagne d'Atrée.
Ne montrez à ses yeux que des yeux satisfaits,
D'un pas plus assuré marchez vers le palais.
Sur un front plus serein posez le diadême.
Atrée est rigoureux, violent, mais il aime;
Ma fille, il faut regner.

ÆROPE.

Je ſuis perdue! —— ah dieux!

HIPPODAMIE.

Qu'entends-je ? Et quel nuage a couvert vos beaux yeux?
N'éprouverai-je ici qu'un éternel paſſage
De l'eſpoir à la crainte, & du calme à l'orage.

ÆROPE.

Ma mère! —— j'oſe encor ainſi vous appeller.
Et de trône, & d'hymen ceſſez de me parler,
Ils ne ſont point pour moi — Je vous en ferai juge.
Vous m'arrachez, Madame, à l'unique réfuge
Où je dus fuir Atrée, & Thieſte, & mon cœur.
Vous me rendez au jour, le jour m'eſt en horreur.
Un dieu cruel, un dieu nous ſuit & nous raſſemble,
Vous, vos enfans & moi, pour nous frapper enſemble,
Ne me conſolez plus; craignez de partager
Le ſort qui me menace en voulant le changer. —
Ç'en eſt fait.

HIPPODAMIE.

Je me perds dans votre deſtinée.
Mais on ne verra point Ærope abandonnée,
D'une mère en tous tems prête à me conſoler.

ÆROPE.

Ah! qui protégez-vous?

HIPPODAMIE.

Où voulez-vous aller?

Je vous fuis.

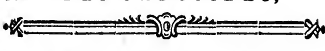
ÆROPE.

Que de ſoins pour une criminelle?

HIPPODAMIE.

Le fut-elle en effet, je ferai tout pour elle.

*Fin du troiſième Acte.*



# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

ÆROPE, THIESTE.

ÆROPE.

DANS ces asyles saints j'étois ensévelie,
J'y cachais mes tourmens ! j'y terminais ma vie ;
C'est toi qui m'as rendue à ce jour que je hais.
Thieste, en tous les tems tu m'as ravi la paix.

THIESTE.

Ce funeste dessein nous faisait trop d'outrage.

ÆROPE.

Ma faute & ton amour nous en font d'avantage.

THIESTE.

Quoi ! verrai-je en tout tems vos remords douloureux
Empoisonner des jours que vous rendiez heureux !

ÆROPE.

Nous heureux ! nous cruels ! ah dans mon sort funeste
Le bonheur est-il fait pour Ærope & Thieste.

THIESTE.

Vivez pour votre fils.

ÆROPE.

Ravisseur de ma foi,
Tu vois trop que je vis pour mon fils & pour toi.
Thieste, il t'a donné des droits inviolables.
Et les nœuds les plus saints ont uni deux coupables.

Je

Je t'ai fui, je l'ai dû : je ne puis te quitter ;
Sans horreur avec toi je ne saurais rester,
Je ne puis soutenir la présence d'Atrée.

THIESTE.

La fatale entrevue est encor diférée.

ÆROPE.

Sous ces prétextes vains, la reine avec bonté
Ecarte encor de moi ce moment redouté.
Mais la paix dans vos cœurs est-elle résolue ?

THIESTE.

Cette paix est promise, elle n'est point conclue.
Mais j'aurais dans Argos encor des défenseurs.
Et Micène déja m'a promis des vengeurs.

ÆROPE.

Me préservent les cieux d'une nouvelle guerre !
Le sang pour nos amours a trop rougi la terre.

THIESTE.

Ce n'est que par le sang qu'en cette extrémité
Je puis soustraire Ærope à son autorité.
Il faut tout dire enfin ; c'est parmi le carnage
Que dans une heure au moins je vous ouvre un passage.

ÆROPE.

Tu redoubles mes maux, ma honte, & mon éfroi,
Et l'éternelle horreur que je ressens pour moi.
Thieste garde-toi d'oser rien entreprendre
Avant qu'il ait daigné me parler & m'entendre.

THIESTE.

Lui parler, moi ! — Mais vous, dans ce mortel ennui,
Qu'avez-vous résolu ?

ÆROPE.

De n'être point à lui. —
Va, cruel, à t'aimer le ciel m'a condamnée.

THIESTE.

Je vois donc luire enfin ma plus belle journée.
Ce mot à tous mes vœux en tout tems refusé,
Pour la première fois vous l'avez prononcé,
Et l'on ose exiger que Thieste vous cède !
Vaincu je fais mourir, vainqueur je vous possède.
Je n'ai point d'autre choix ; on m'attend, & je cours
Préparer ma victoire ou terminer mes jours.

---

## SCENE II.

ÆROPE, ME'GARE,

ME'GARE.

AH Madame ! le sang va-t-il couler encore ?

ÆROPE.

J'attends mon sort ici, Mégare, & je l'ignore.

ME'GARE.

Quel appareil terrible, & quelle triste paix !
On borde de soldats le temple & le palais :
J'ai vu le fier Atrée : il semble qu'il médite
Quelque profond dessein qui le trouble & l'agite.

ÆROPE.

Je dois m'attendre à tout sans me plaindre de lui.
Mégare, contre moi tout conspire aujourd'hui.
Ce temple est un azile & je m'y réfugie,
J'attendris sur mes maux le cœur d'Hippodamie,
J'y trouve une pitié que les cœurs vertueux
Ont pour les criminels quand ils sont malheureux,
Que tant d'autres hélas ! n'auroient point éprouvée.
Aux autels de nos dieux je me crois réservée.
Thieste m'y poursuit quand je veux m'y cacher ;

Un époux menaçant vient encor m'y chercher ;
Soit qu'un reste d'amour vers moi le détermine,
Soit que de son rival méditant la ruine,
Il exerce avec lui l'art de dissimuler.
A son trône, à son lit il ose m'appeller.
Dans quel état, grands dieux ! quand le sort qui m'oprime
Peut remettre en ses mains le gage de mon crime,
Quand il peut tous les deux nous punir sans retour,
Moi d'être une infidelle, & mon fils d'être au jour.

ME'GARE.

Puisqu'il veut vous parler, croyez que sa colère
S'apaise enfin pour vous & n'en veut qu'à son frère,
Vous êtes sa conquête — il a sû l'obtenir.

ÆROPE.

C'en est fait, sous ses loix je ne puis revenir.
La gloire de tous trois doit encor m'être chère,
Je ne lui rendrai point une épouse adultère,
Je ne trahirai point deux frères à la fois.
Je me donnais aux dieux, c'était mon dernier choix ;
Ces dieux n'ont point reçu l'offrande partagée
D'une ame faible & tendre en ses erreurs plongée.
Je n'ai plus de refuge, il faut subir mon sort,
Je suis entre la honte & le coup de la mort ;
Mon cœur est à Thieste ; & cet enfant lui-même,
Cet enfant qui va perdre une mère qui l'aime,
Et le fatal lien qui m'unit malgré moi,
Au criminel amant qui m'a ravi ma foi.
Mon destin me poursuit, il me ramène encore
Entre deux ennemis dont l'un me deshonore ;
Dont l'autre est mon tyran, mais un tyran sacré.

❀

## SCENE III.

ÆROPE, POLEMON, ME'GARE.

POLE'MON.

Princesse, en ce parvis votre époux est entré ;
Il s'appaise, il s'occuppe avec Hippodamie
De cette heureuse paix qui vous reconcilie.
Elle m'envoie à vous. Nous connaissons tous deux
Les transports violents de son cœur soupçonneux.
Quoiqu'il termine enfin ce traité salutaire,
Il voit avec horreur un rival dans son frère.
Persuadez Thieste ; engagez-le à l'instant
A chercher dans Micène un Trône qui l'attend ;
A ne point différer par sa triste présence
Votre réunion que ce traité commence.
Vous me voyez chargé des intérêts d'Argos,
De la gloire d'Atrée & de votre repos.
Tandis qu'Hippodamie avec persévérance
Adoucit de son fils la sombre violence,
Que Thieste abandonne un séjour dangereux,
Il deviendrait bientôt fatal à tous les deux.
Vous devez sur ce prince avoir quelque puissance ;
Le salut de vos jours dépend de son absence.

ÆROPE.

L'intérêt de ma vie est peu chère à mes yeux.
Peut-être il en est un plus grand, plus précieux. —
Allez, digne soutien de nos tristes contrées,
Que ma seule infortune au meurtre avait livrées.
Je voudrais seconder vos augustes desseins ;
J'admire vos vertus ; je céde à mes destins.

Puiſſai-je mériter la piété courageuſe
Que garde encor pour moi cette ame généreuſe !
Le reine a juſqu'ici conſolé mon malheur —
Elle n'en connait pas l'horrible profondeur.

POLE'MON.

Je retourne auprès d'elle ; & pour grace dernière,
Je vous conjure encor d'écouter ma prière.

## SCENE IV.

ÆROPE, ME'GARE.

ME'GARE.

Vous le voyez, Atrée eſt terrible & jaloux ;
Ne vous expoſez point à ſon juſte courroux.

ÆROPE.

Que prétends-tu de moi ? Tu connais ſon injure,
Je ne puis à ma faute ajouter le parjure.
Tout le courroux d'Atrée armé de ſon pouvoir,
L'amour même en un mot ( s'il pouvoit en avoir, )
N'obtiendront point de moi que je trompe mon maître.
Le ſort en eſt jetté.

ME'GARE.

Princeſſe, il va paraître.
Vous n'avez qu'un moment.

ÆROPE.

Ce mot me fait trembler.

MEGARE.

L'abîme eſt ſur vos pas.

ÆROPE.

N'importe, il faut parler.

ME'GARE

Le voici.

## SCENE V.

ÆROPE, ME'GARE, ATRE'E, GARDES.

ATRÉ'E (*après avoir fait signe à ses Gardes & à* ME'GARE, *de se retirer.*)

Je la vois interdite, éperdue,
D'un époux qu'elle craint elle éloigne sa vue.

ÆROPE.

La lumière à mes yeux semble se dérober. —
Seigneur, votre victime à vos pieds vient tomber;
Levez le fer, frappez. Une plainte offensante
Ne s'échappera point de ma bouche expirante.
Je sais trop que sur moi vous avez tous les droits,
Ceux d'un époux, d'un maître, & des plus saintes loix.
Je les ai tous trahis. Et quoique votre frère
Opprimât de ses feux l'esclave involontaire,
Quoique la violence ait ordonné mon sort,
L'objet de tant d'affronts a mérité la mort.
Eteignez sous vos pieds ce flambeau de la haine,
Dont la flamme embrasait l'Argolide & Micène.
Et puissent sous ma cendre, après tant des fureurs,
Deux frères réunis oublier leurs malheurs!

ATRE'E.

Levez-vous; je rougis de vous revoir encore:
Je frémis de parler à qui me déshonore.
Entre mon frère & moi vous n'avez point d'époux;
Qu'attendez-vous d'Atrée & que méritez-vous?

ÆROPE.

Je ne veux rien pour moi.

ATRE'E.

Si ma juste vengeance
De Thieste & de vous eût égalé l'offense,
Les pervers auraient vu comme je sais punir,
J'aurais épouvanté les siècles à venir.
Mais quelque sentiment, quelque soin qui me presse;
Vous pourriez, désarmer cette main vengeresse;
Vous pourriez, des replis de mon cœur ulcéré
Ecarter les serpens dont il est dévoré.
Dans ce cœur malheureux obtenir votre grace,
Y retrouver encor votre première place,
Et me venger d'un frère en revenant à moi.
Pouvez-vous, osez-vous me rendre votre foi?
Voici le temple même où vous futes ravie,
L'autel qui fut souillé de tant de perfidie,
Où le flambeau d'hymen fut par vous allumé;
Où nos mains se joignaient — où je crus être aimé;
Du moins vous étiez prête à former les promesses
Qui nous garantissaient les plus saintes tendresses.
Jurez-y maintenant d'expier ces forfaits,
Et de haïr Thieste autant que je le hais.
Si vous me refusez, vous êtes sa complice;
A tous deux, en un mot, venez rendre justice.
Je pardonne à ce prix; répondez-moi.

ÆROPE.

Seigneur,
C'est vous qui me forcez à vous ouvrir mon cœur.
La mort que j'attendais était bien moins cruelle
Que le fatal secret qu'il faut que je révele.
Je n'examine point si les dieux offensés
Scélérent mes fermens à peine commencés,
J'étais à vous, sans doute, & mon père Euristée
M'entraina vers l'autel où je fus présentée.

Sans feinte & sans desseins soumise à son pouvoir;
Je me livrais entière aux loix de mon devoir.
Votre frère enivré de sa fureur jalouse,
A vous, à ma famille arracha votre épouse.
Et bientôt Euristée en terminant ses jours,
Aux mains qui me gardaient me laissa sans secours.
Je restai sans parens. Je vis que votre gloire
De votre souvenir bannissait ma mémoire;
Que disputant un trône, & prompt à vous armer,
Vous haïssiez un frère, & ne pouviez m'aimer. —

ATRE'E.

Je ne le devais pas —— je vous aime peut-être.
Mais. —— Achevez Ærope, abjurez-vous un traître?
Aux pieds des immortels remise entre mes bras,
M'apportez-vous un cœur qu'il ne mérite pas?

ÆROPE.

Je ne saurais tromper, je ne dois plus me taire.
Mon destin pour jamais me livre à votre frère.
Thieste est mon époux.

ATRE'E.

Lui!

ÆROPE.

Les dieux ennemis
Eternisent ma faute en me donnant un fils.
Vous allez vous venger de cette criminelle;
Mais que le châtiment ne tombe que sur elle.
Que ce fils innocent ne soit point condamné.
Conçû dans les forfaits, malheureux d'être né,
La mort entoure encor son enfance première?
Il n'a vu que le crime en ouvrant la paupière.
Mais il est après tout le sang de vos ayeux;
Il est ainsi que vous de la race des dieux:
Seigneur, avec son père on vous réconcilie;

De mon fils au berceau n'attaquez point la vie.
Il suffit de la mère à votre inimitié.
J'ai demandé la mort, & non votre pitié.

ATRE'E.

Rassurez-vous — le doute était mon seul supplice. —
Je crains peu qu'on m'éclaire — & je me rends justice. —
Mon frère en tout l'emporte — il m'enleve aujourd'hui
Et la moitié d'un trône, & vous même avec lui. —
De Micène & d'Ærope il est enfin le maître.
Dans sa postérité je le verrai renaître, —
Il faut bien me soumettre à la fatalité
Qui confirme ma perte & ma félicité.
Je ne puis m'opposer au nœud qui vous enchaîne:
Je ne puis lui ravir Ærope ni Micène.
Aux ordres du destin je sais me conformer.
Mon cœur n'était pas fait pour la honte d'aimer.
Ne vous figurez pas qu'une vaine tendresse,
Deux fois pour une femme ensanglante la Grèce;
Je reconnais son fils pour son seul héritier.
Satisfait de vous perdre & de vous oublier;
Je veux à mon rival vous rendre ici moi-même. —
Vous tremblez.

ÆROPE.

Ah! Seigneur, ce changement extrême
Ce passage inouï du courroux aux bontés,
Ont saisi mes esprits que vous épouvantez.

ATRE'E.

Ne vous allarmez point; le ciel parle, & je cède.
Que pourrai-je opposer à des maux sans remède?
Après tout, c'est mon frère — & son front couronné,
A la fille des rois peut-être destiné. —
Vous auriez dû plutôt m'apprendre sa victoire;
Et de vous pardonner me préparer la gloire. —

Cet enfant de Thieste est sans doute en ces lieux ?

ÆROPE.

Mon fils — est loin de moi — sous la garde des dieux.

ATRE'E.

Quelque lieu qui l'enferme il sera sous la miênne.

ÆROPE.

Sa mère doit, Seigneur, le conduire à Micène.

ATRE'E.

A ses parens, à vous, les chemins sont ouverts,
Je ne regrette rien de tout ce que je perds;
La paix avec mon frère en est plus assurée.
Allez. —

ÆROPE, (*en partant.*)

Dieux ! s'il est vrai — mais dois-je croire Atrée ?

---

## SCENE VI.

ATRE'E, (*seul.*)

ENfin, de leurs complots j'ai connu la noirceur;
La perfide, elle aimait son lâche ravisseur.
Elle me fuit, m'abhorre, elle est toute à Thieste;
Du saint nom de l'hymen ils ont voilé l'inceste;
Ils jouissent en paix du fils qui leur est né;
Le vil enfant du crime au trône est destiné.
Tu ne goûteras pas, race impure & coupable,
Le fruit des attentats dont l'opprobre m'accable.
Par quel enchantement, par quel prestige affreux,
Tous les cœurs contre moi se déclaraient pour eux !
Polémon réprouvait l'excès de ma colère;
Une pitié crédule avait séduit ma mère;
On flattait leurs amours, on plaignait leurs douleurs ;

On était attendri de leurs perfides pleurs ;
Tout Argos favorable à leurs lâches tendresses,
Pardonne à des forfaits qu'il appelle faiblesses.
Et je suis la victime & la fable à la fois,
D'un peuple qui méprise, & les mœurs & les loix.
Je vous ferai frémir Grèce légère & vaine,
Détestable Thieste, insolente Micène.
Soleil qui vois ce crime & toute ma fureur,
Tu ne verras bientôt ces lieux qu'avec horreur.
Cessez, filles du Stix, cessez troupe infernale,
D'épouvanter les yeux de mon aïeul Tantale.
Sur Thieste & sur moi venez vous acharner ;
Paraissez, dieux vengeurs, je vais vous étonner.

---

## SCENE VII.

ATRE'E, POLEMON, IDAS.

ATRE'E.

IDas exécutez ce que je vais prescrire.
Polémon, c'en est fait : tout ce que je puis dire,
C'est que j'aurai l'orgueil de ne plus disputer
Un cœur dont la conquête a dû peu me flater.
La paix est préférable à l'amour d'une femme,
Ainsi qu'à mes états je la rends à mon ame.
Vous pouvez à mon frère annoncer mes bienfaits —
Si vous les approuvez, mes vœux sont satisfaits.

POLEMON.

Puisse un pareil dessein, que je conçois à peine,
N'être point en éfet inspiré par la haine!

ATRE'E (*en sortant.*)

Craignez-vous pour mon frère?

POLEMON.

Oui, je crains pour tous deux.
Seconde-moi, nature, éveille-toi dans eux !
Que de ton feu facré quelque faible étincelle,
Rallume de ta cendre une flamme nouvelle.
Du bonheur de l'état fois l'augufte lien ;
Nature, tu peux tout, les confeils ne font rien.

*Fin du quatrième Acte.*



ACTE V.



# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

ÆROPE, THIESTE, MÉGARE.

THIESTE (*à Ærope.*)

Je ne puis vous blâmer de cet aveu sincère,
Injurieux, terrible, & pourtant nécessaire.
Il a reduit Atrée à ne plus relamer
Un hymen que le ciel ne saurait confirmer.

ÆROPE.

Ah ! j'aurois dû plutôt expirer & me taire.

THIESTE.

Quoi ! je vous vois sans cesse à vous-même contraire?

ÆROPE.

Je frémis d'avoir dit la dure vérité.

THIESTE.

Il doit sentir au moins quelle fatalité,
Dispose en tous les tems du sang des Pélopides.
Il voit qu'après un an de troubles, d'homicides;
Après tant d'attentats, triste fruit des amours,
Un éternel oubli doit terminer leur cours.
Nous ne pouvons enfin retourner en arrière;
Il ne peut renverser l'éternelle barrière
Que notre hymen élève entre nous deux & lui.
Mes destins ont vaincu, je triomphe aujourd'hui.

ÆROPE.

Quel triomphe. Etes-vous hors de sa dépendance ?
Votre frère avec vous est-il d'intelligence ?
Atrée en me parlant s'est-il bien expliqué ?
Dans ses regards afreux n'ai-je pas remarqué
L'égarement du trouble & de l'inquiétude ?
Polémon de son ame a long-tems fait l'étude,
Il semble être peu sûr de sa sincérité.

THIESTE.

N'importe, il faut qu'il cède à la nécessité.
C'était le seul moyen ( du moins j'ose le croire )
Qui de nous trois enfin pût réparer la gloire.

ÆROPE.

Il est maître en ces lieux, nous sommes dans ses mains.

THIESTE.

Les dieux nos protecteurs y sont seuls souverains.

ÆROPE.

Eh! qui nous répondra que ces dieux nous protègent ?
Peut-être en ce moment les périls nous assiègent.

THIESTE.

Quels périls ? entre nous le peuple est partagé,
Et même autour du temple il est déja rangé.
Mes amis rassemblés, arrivent de Micène,
Ils viennent adorer & défendre leur reine ;
Mais il n'est pas besoin de ce nouveau secours ;
Le ciel avec la paix veille ici sur vos jours ;
La reine, Polémon, dans ce temple tranquile
Imposent le respect qu'on doit à cet azile.

ÆROPE.

Vous-même en m'enlevant l'avez vous respecté ?

THIESTE.

Ah ! ne corrompez point tant de félicité.
Pour la première fois la douceur en est pure,

## SCENE II.

HIPPODAMIE, ÆROPE, THIESTE, POLEMON, ME'GARE.

HIPPODAMIE.

Enfin donc déformais tout cède à la nature.
Banniſſez, Polémon, ces ſoupçons recherchés,
A vos conſeils prudents quelquefois reprochés.
Vous venez avec moi d'entendre les promeſſes,
Dont mon fils ranimait ma joie & mes tendreſſes.
Pourquoi tromperait-il par tant de fauſſeté,
L'eſpoir qu'il fait renaître au ſein qui l'a porté ?
Il cède à vos conſeils, il pardonne à ſon frére ;
Il approuve un hymen devenu néceſſaire ;
Il y conſent du moins : la première des loix,
L'intérêt de l'état lui parle à haute voix.
Il n'écoute plus qu'elle ; & s'il voit avec peine
Dans ce fatal enfant l'héritier de Micène,
Conſolé par le trône où les dieux l'ont placé,
A la publique paix lui-même intéreſſé,
Lié par ſes ſermens, oubliant ſon injure,
Docile à vos leçons, mon fils n'eſt point parjure.

POLEMON.

Reine, je ne veux point dans mes ſoins défiants,
Jetter ſur ſes deſſeins des yeux trop prévoyants.
Mon cœur vous eſt connu : vous ſavez s'il ſouhaite
Que cette heureuſe paix ne ſoit point imparfaite.

HIPPODAMIE.

La coupe de Tantale en eſt l'heureux garant.
Nous l'attendons ici ; c'eſt de moi qu'il la prend ;

Et c'eſt même en ces lieux qu'il doit avec ſon frère
Prononcer après moi ce ſerment néceſſaire.

( *A Ærope & à Thieſte.*

C'eſt trop ſe défier : goûtez entre mes bras
Un bonheur, mes enfans, que nous n'attendions pas.
Vous êtes arrivés par une route affreuſe
Au but que vous marquait cette fin trop heureuſe.
Sans outrager l'hymen vous me donnez un fils ;
Il a fait nos malheurs, mais il les a finis ;
Et je peux à la fin, ſans rougir de ma joie,
Remercier le ciel de ce don qu'il m'envoie.
Si vos terreurs encor vous laiſſent des ſoupçons,
Confiez-moi ce fils, Ærope, & j'en réponds.

THIÈSTE.

Eh bien, s'il eſt ainſi, Thieſte & votre fille
Vont remettre en vos mains l'eſpoir de leur famille.
Votre mère & les dieux, vous ſerez ſon appui,
Juſqu'à l'heureux moment où je pars avec lui.

ÆROPE.

De mes triſtes frayeurs à la fin délivrée,
Je me confie en tout à la mère d'Atrée.
Cours, Mégare.

MÉGARE.

Ah Princeſſe ! à quoi m'obligez-vous ?

ÆROPE.

Va, dis-je, ne crains rien. — Sur vos ſacrés genoux
En préſence des dieux je mettrai ſans allarmes,
Ce Dépôt précieux arroſé de mes larmes.

THIESTE.

C'eſt vous qui l'adoptez & qui m'en répondez.

HIPPODAMIE.

N'en doutez pas.

POLEMON.

Voyez ce que vous hazardez:
Je veillerai fur lui.

ÆROPE.

Soyez fa protectrice :
Ma mère, s'il eft né fous un cruel aufpice,
Corrigez de fon fort le finiftre afcendant.

HIPPODAMIE.

On m'ôtera le jour avant que cet enfant. ——
Vous favez, belle Ærope, en tous les tems fi chère,
Si le ciel m'a donné des entrailles de mère.

---

## SCENE III.

HIPPODAMIE, ÆROPE, THIESTE, IDAS, POLÈMON.

IDAS.

REine, l'on vous attend. Atrée eft à l'autel.

ÆROPE.

Atrée !

IDAS.

Il doit lui-même, en ce jour folemnel,
Commencer fous vos yeux ces heureux facrifices;
Immoler la victime, en offrir les prémices;
( *A Ærope.* )
Les goûter avec vous, tandis que dans ces lieux,
Pour confirmer la paix jurée au nom des Dieux,
Je dois faire apporter la coupe de fes pères,
Ce gage augufte & faint de vos fermens fincères.
C'eft à Thiefte, à vous, de venir commencer
La fête qu'il ordonne & qu'il fait annoncer.

THIESTE.

Mais il pouvait lui-même ici nous en inftruire,
Venir prendre fa mère, à l'autel nous conduire.
Il le devait.

IDAS.

Au temple un devoir plus preffé
De ces devoirs communs, Seigneur, l'a difpenfé.
Vous favez que les Dieux font aux rois plus propices,
Quand de leurs propres mains ils font les facrifices.
Les rois des Argiens de ce droit font jaloux.

THIESTE.

Allons donc chère Ærope — à côté d'un époux,
Suivez fans vous troubler une mère adorée.
Je ne puis craindre ici l'inimitié d'Atrée;
Engagé trop avant, il ne peut reculer.

ÆROPE.

Pardonne, chèr époux fi tu me vois trembler.

HIPPODAMIE.

Venez, ne tardons plus. — Le fang des Pélopides
Dans ce jour fortuné n'aura point de perfides.

---

## SCENE IV

POLE'MON, IDAS.

IDAS.

Vous ne le fuivez pas?

POLE'MON.

Non, je refte en ces lieux;
Et ces libations qu'on y va faire aux Dieux,
Ces aprêts, ces ferments me tiennent en contrainte;
Je vois trop de foldats entourer cette enceinte;

Vous devez y veiller : je dois compte au sénat
Des suites de la paix qu'il donne à cet état.
Ayez soin d'empêcher que tous ces satellites
De nos parvis sacrés ne passent les limites.
Que font-ils en ces lieux? — & vous, répondez-moi;
Vous aimez la vertu, même en flatant le roi,
Vous ne voudriez pas de la moindre injustice,
Fût-ce pour le servir, vous rendre le complice?

IDAS.

C'est m'outrager, Seigneur, que me le demander.

POLE'MON.

Mais il règne, on l'outrage : il peut vous commander
Ces actes de rigueur ; ces éfets de vengeance,
Qui ne trouvent souvent que trop d'obéissance.

IDAS

Il n'oserait : sachez, s'il a de tels desseins
Qu'il ne les confiera qu'aux plus vils des humains.
Osez-vous accuser le roi d'être parjure?

POLE'MON.

Il a dissimulé l'excès de son injure;
Il garde un froid silence : & depuis qu'il est roi;
Ce cœur que j'ai formé s'est éloigné de moi.
La vengeance en tout tems a souillé ma patrie,
La race de Pélops tient de la barbarie.
Jamais prince en effet ne fut plus outragé.
Ne vous a-t-il pas dit qu'on le verrait vengé?

IDAS.

Oui, mais depuis, Seigneur, dans son ame ulcérée,
Ainsi que parmi nous, j'ai vu la paix rentrée,
A ce juste courroux dont il fut possédé,
Par degrés à mes yeux le calme a succédé.
Il est devant les dieux; déjà des sacrifices
Dans ce moment heureux ont goûté les prémices;

Sur la coupe sacrée on va jurer la paix
Que vos soins ont donnée à nos ardens souhaits.

POLÈMON.

Achevons notre ouvrage ; entrons, la porte s'ouvre ;
De ce saint appareil la pompe se découvre (1)
La Reine avec Ærope avance en ce parvis.
Au nom de nos deux Rois à la fin réunis,
On apporte en ces lieux la coupe de Tantale :
Puisse-t-elle à ses fils n'être jamais fatale.

## SCENE V.

Tous les personnages précédens, ATRÉE dans le fond.

POLÈMON.

JE vois venir Atrée, & voici les momens,
Où vous allez tous trois prononcer les sermens.

(*Atrée se place derrière l'autel.*)

HIPPODAMIE.

Vous les écouterez ; dieux souverains du monde,
Dieux ! auteurs de ma race en malheurs si féconde ;
Vous les voulez finir ; & la religion
Forme enfin les saints nœuds de la réunion,
Qui rend, après des jours de sang & de misère,
Les peuples à leurs Rois, les enfans à leur mère.
Si du trône des cieux vous ne dédaignez pas
D'honorer d'un coup d'œil les Rois & les états,
Prodiguez vos faveurs à la vertu du juste.

(1) *Ici on apporte l'autel avec la coupe. La Reine, Ærope, & Thieste se mettent à un des côtés. Polemon & Idas en saluant se placent de l'autre.*

Si le crime est ici, que cette coupe auguste
En lave la souillure, & demeure à jamais
Un monument sacré de vos nouveaux bienfaits.

(*A Atrée.*)

Approchez-vous, mon fils. D'où naît cette contrainte,
Et quelle horreur nouvelle en vos regards est peinte?

ATRE'E.

Peut-être un peu de trouble a pu renaître en moi,
En voyant que mon frére a soupçonné ma foi.
Des soldats de Micène il a mandé l'élite.

THIESTE.

Je veux que mes sujets se rangent à ma suite,
Je les veux pour témoins de mes sermens sacrés.
Je les veux pour vengeurs si vous vous parjurez.

HIPPODAMIE.

Ah! bannissez, mes fils, ces soupçons téméraires,
Honteux entre des Rois, cruels entre des frères.
Tout doit être oublié; la crainte aigrit les cœurs.
Rien ne doit de ce jour altérer les douceurs,
Dans nos embrassemens qu'enfin tout se répare.

(*A Polémon.*)

Donnez-moi cette coupe.

ME'GARE, *accourant.*

Arrêtez!

ÆROPE.

Ah! Mégare,
Tu reviens sans mon fils!

ME'GARE, *se plaçant près d'Ærope.*

De farouches soldats
Ont saisi cet enfant dans mes débiles bras.

ÆROPE.

Quoi, mon fils malheureux!

MÉGARE.

Interdite & tremblante,
Les dieux que j'atteſtais m'ont laiſſée expirante,
Craignez tout.

THIESTE.

Ah mon frère, eſt-ce ainſi que ta foi
Se conſerve à nos dieux, à tes fermens, à moi? —
Ta main tremble en touchant à la coupe ſacrée! —

ATRÉE.

Tremble encor plus perfide, & reconnais Atrée.

ÆROPE.

Dieux, quels maux je reſſens! ô ma mère? ô mon fils! —
Je meurs!
*(Elle tombe dans les bras d'Hippodamie & de Thieſte.)*

POLÈMON.

Affreux ſoupçons, vous êtes éclaircis.

ATRÉE.

Tu meurs, indigne Ærope, & tu mourras Thieſte,
Ton déteſtable fils eſt celui de l'inceſte,
Et ce vaſe contient le ſang du malheureux.
J'ai voulu de ce ſang vous abreuver tous deux.
*(La nuit ſe répand ſur la Scène ; & on entend le tonnerre.)*

ATRÉE, *tire ſon épée.*

Ce poiſon m'a vengé, glaive achève. —

THIESTE.

Ah, barbare!
Tu mourras avant moi — la foudre nous ſépare. —
*(Les deux frères veulent courir l'un ſur l'autre le Poignard à la main. Polémon & Idas les déſarment.)*

ATRÉE.

Crains la foudre & mon bras; tombe perfide & meurs.

HIPPODAMIE.

Monftres, fur votre mère épuifez vos fureurs.
Mon fein vous a portés, je fuis la plus coupable.
*(Elle embraffe Ærope & fe laiffe tomber auprès d'elle fur une banquette. Les éclairs & le tonnerre redoublent.)*

THIESTE.

Je ne puis t'arracher ta vie abominable,
Va, je finis la mienne.
*(Il fe tue.)*

ATRE'E.

Attends, rival cruel.—
Le jour fuit, l'enfer m'ouvre un fépulchre éternel;
Je porterai la haine au fond de ces abîmes,
Nous y difputerons de malheurs & de crimes.
Le féjour des forfaits, le féjour des tourmens,
O Tantale! ô mon père! eft fait pour tes enfans.
Je fuis digne de toi, tu dois me reconnaître:
Et mes derniers neveux m'égaleront peut-être.

*Fin du cinquième & dernier Acte.*

# IRENE,

## *TRAGEDIE*

### EN CINQ ACTES.

## PERSONNAGES.

NICÉPHORE, Empereur de Conſtantinople.

IRENE, femme de Nicéphore.

ALEXIS, Comnène, Prince de Grèce.

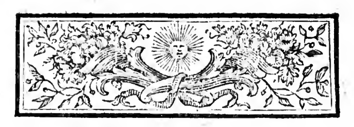
LÉONCE, père d'Irene.

MEMNON, attaché au Prince Alexis.

ZOÉ, ſuivante d'Irene.

GARDES.

*La ſcène eſt dans un ſallon de l'ancien Palais de Conſtantin.*



# IRENE, TRAGÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIRE.

IRENE, ZOE'.

IRENE.

QUEL changement nouveau, quelle sombre terreur
Ont écarté de nous la Cour & l'Empereur ?
Au Palais des fept Tours une garde inconnue
Dans un filence morne étonne ici ma vue.
En un vafte défert on a changé la Cour.

ZOE'.

Aux murs de Conftantin trop fouvent un beau jour
Eft fuivi des horreurs du plus funefte orage.
La Cour n'eft pas long-tems le bruyant aflemblage

De tous nos vains plaisirs l'un à l'autre enchaînés :
Trompeurs soulagemens des cœurs infortunés.
De la foule importune il faut qu'on se retire.
Nos Etats assemblés pour corriger l'Empire,
Pour le perdre peut-être ; & ces fiers Musulmans ;
Ces Scythes vagabonds, débordés dans nos champs ;
Mille ennemis cachés, qu'on nous fait craindre encore ;
Sans doute en ce moment occupent Nicéphore.

IRENE.

De ses chagrins secrets qu'il veut dissimuler,
Je connais trop la cause ; elle va m'accabler.
Je sais par quel soupçon sa dureté jalouse,
Dans son inquiétude outrage son épouse :
Il écoute en secret ces obscurs imposteurs
D'un esprit méfiant détestables flatteurs,
Trafiquant du mensonge, & de la calomnie ;
Et couvrant la vertu de leur ignominie.
Quel emploi pour César, & quels soins douloureux !
Je le plains, & gémis — il fait deux malheureux. —
Ah ! que n'ai-je embrassé cette retraite austère
Où depuis mon hymen s'est enfermé mon père !
Il a fui pour jamais l'illusion des Cours,
L'espoir qui nous séduit, qui nous trompe toujours ;
La crainte qui nous glace, & la peine cruelle
De se faire à soi-même une guerre éternelle.
Que ne foulais-je aux pieds ma funeste grandeur !
Je montai sur le Trône au faîte du malheur !
Aux yeux des nations victime couronnée,
Je pleure devant toi ma haute destinée ;
Et je pleure sur-tout un fatal souvenir
Que mon devoir condamne, & qu'il ne peut bannir.
Ici l'air qu'on respire empoisonne ma vie.

ZOE'.

De Nicéphore au moins la noire jaloufie
Par d'indifcrets éclats, n'a point manifefté
Le fentiment honteux dont il eft tourmenté.

IRENE.

S'il cache par orgueil fa frénéfie affreufe,
Dans ce trifte Palais fuis-je moins malheureufe?
Que le fuprême rang, toujours trop envié,
Souvent pour notre fexe eft digne de pitié!
Le funefte préfent de quelques faibles charmes
Nous eft bien vendu cher & payé par nos larmes.
Crois qu'il n'eft point de jour, peut-être de moment
Dont un tyran cruel ne me faffe un tourment.
Sans objet ( tu le fais ) fa fombre jaloufie,
Souvent mit en péril ma déplorable vie.
J'en ai vu fans pâlir les traits injurieux,
Que ne les ai-je pu cacher à tous les yeux!

ZOE'.

Je vous plains; mais enfin contre votre innocence;
Contre tant de vertus, lui-même eft fans puiffance.
Je gémis de vous voir nourrir votre douleur.
Que craignez-vous?

IRENE.

Le Ciel, Alexis, & mon cœur.

ZOE'.

Mais Alexis Comnène aux champs de la Tauride
Tout entier à la gloire, au devoir qui le guide,
Sert l'Empereur & vous, fans vous inquiéter,
Fidelle à fes fermens jufqu'à vous éviter.

IRENE.

Je fais que ce Héros ne cherche que la gloire;
Je ne faurais m'en plaindre,

ZOE'.

Il a par la victoire
Rafermi cet Empire ébranlé dès long-tems.

IRENE.

Je crains d'admirer trop ses exploits éclatans.
C'était pour Alexis que le Ciel me fit naître.
Des antiques Césars nous avons reçu l'être;
Et dès notre berceau l'un à l'autre promis,
Nous touchions au moment d'être à jamais unis.
C'est avec Alexis que je fus élevée:
Ma foi lui fut acquise, & lui fut enlevée.
L'intérêt de l'état, ce prétexte inventé
Pour trahir sa promesse avec impunité;
Ce fantôme effrayant subjugua ma famille.
Ma mère à son orgueil sacrifia sa fille.
Du bandeau des Césars on crut cacher mes pleurs.
On para mes chagrins de l'éclat des grandeurs.
Il me fallut éteindre en ma douleur profonde
Un feu plus cher pour moi que l'Empire du monde.
Au maître de mon cœur il fallut m'arracher.
De moi-même en pleurant j'osai me détacher.
De la religion le pouvoir invincible
Secourut ma faiblesse en ce combat pénible:
Et de ce grand secours apprenant à m'armer,
Je fis l'affreux serment de ne jamais aimer.
Je le tiendrai. — Ce mot te fait assez comprendre
A quels déchiremens ce cœur devoit s'attendre.
Mon père à cet orage ayant pu m'exposer
M'aurait par ses vertus appris à l'appaiser.
Il a quitté la Cour, il a fui Nicéphore:
Il m'abandonne en proie au monde qu'il abhorre.
Et je n'ai que toi seule à qui je puisse ouvrir
Ce cœur faible, & blessé, que rien ne peut guérir.
Mais on sort du Palais: je vois Memnon paraître.

## SCENE II.

IRENE, ZOE', MEMNON.

IRENE.

Eh bien, en liberté puis-je voir votre maître?
Memnon, puis-je à mon tour être admise aujourd'hui
Parmi les courtisans qu'il approche de lui?

MEMNON.

Madame j'avouerai qu'il veut à votre vue
Dérober les chagrins de son ame abattue.
Je ne suis point compté parmi les courtisans
De ses desseins secrets superbes confidens:
Du conseil de César on me ferme l'entrée;
Commandant de sa garde à la porte sacrée,
Militaire inconnu de ces maîtres altiers,
Relégué dans mon poste ainsi que mes guerriers;
J'ai seulement appris que le brave Comnène
A quitté dès long-tems les bords de Boristhène,
Qu'il vogue vers Bisance; & que César troublé
Ecoute en frémissant son conseil assemblé.

IRENE.

Alexis dites-vous?

MEMNON.

Il revole au Bosphore.

IRENE.

Il pourrait à ce point offenser Nicéphore!
Revenir sans son ordre!

MEMNON.

On l'assure, & la Cour
S'allarme, se divise, & tremble à son retour.

C'eſt tout ce que m'apprend une rumeur ſoudaine
Qui fait naître, ou la crainte, ou l'eſpérance vaine;
Qui va de bouche en bouche armer les factions;
Et préparer Biſance aux révolutions.
Pour moi, je ſais aſſez quel parti je dois prendre:
Qui doit me commander, & qui je dois défendre.
Je ne conſulte point nos Miniſtres, nos Grands,
Leurs intérêts cachés, leurs partis différens;
J'en croirai ſeulement mes ſoldats, & moi-même.
Alexis m'a placé, je ſuis à lui, je l'aime,
Je le ſers, & ſur-tout dans ces extrêmités
Memnon ſera fidelle au ſang dont vous ſortez.
Inſtruit de vos dangers, plein d'un noble courage,
Madame, il ne pouvait différer davantage.
Peut-être j'en dis trop: mais enfin ce retour
Suivra de peu d'inſtans la naiſſance du jour.
Les momens me ſont chers; pardonnez à mon zèle;
Et ſouffrez que je vole où mon devoir m'appelle.

## SCENE III.

IRENE, ZOE'.

IRENE.

Que tout ce qu'il m'a dit vient encor m'agiter!
Pour moi dans ce moment tout eſt à redouter.
Memnon s'explique aſſez; ah que vient-il m'apprendre!
Quoi, Céſar allarmé refuſe de m'entendre!
Alexis en ces lieux va paraître aujourd'hui;
Et je vois que Memnon eſt d'accord avec lui.
Les Etats convoqués dans Biſance incertaine

Fatiguant dès long-tems la grandeur fouveraine
Troublent l'Empire entier par leurs divifions ;
Tout ce peuple s'enflamme au feu des factions !
Et moi, dans mes devoirs à jamais renfermée,
Sourde aux bruyans éclats d'une Ville allarmée,
A mon époux foumife, & cachant ma douleur
Parmi tant de dangers je ne crains que mon cœur!
Peut-être il me prépare un avenir terrible.
Le Ciel en le formant l'a rendu trop fenfible.
Si jamais Alexis en ce funefte lieu,
Trahiffant fes fermens.— Que vois-je ? jufte Dieu!

---

## SCENE IV.

IRENE, ALEXIS, ZOE.

ALEXIS.

DAignez fouffrir ma vue, & banniffez vos craintes.
Je ne m'égare point en d'inutiles plaintes.
J'étais né pour ce Trône, où s'affied votre époux.
Et j'ofe dire ici que j'étais né pour vous.
Le deftin me ravit la grandeur fouveraine :
Il m'ôta plus encor, il me ravit Irene :
Mes fervices peut-être en Orient rendus,
Auraient pu mériter les biens que j'ai perdus.
Mais lorfque fur le Trône on plaça Nicéphore,
La gloire en ma faveur ne parlait point encore ;
Et n'ayant pour appui que nos communs ayeux
Je n'avais rien tenté qui dût m'approcher d'eux.
Trebifonde aujourd'hui par mes armes foumife,
Les Scythes repouffés, Artaxate conquife,
Servent du moins d'excufe à ma témérité :

Je reviens à vos pieds, & je me fuis flatté,
Qu'aujourd'hui fans rougir vous pouviez reconnaître
Dans le fang dont je fuis, le fang qui vous fit naître.

IRENE.

Prince que faites-vous ? Dans quel tems, dans quels lieux,
Par ce retour fatal étonnez-vous mes yeux?
Vous connaiffez trop bien quel joug m'a captivée,
La barrière éternelle entre nous élevée;
Nos devoirs, nos fermens, & fur-tout cette loi,
Qui ne nous permet plus de vous montrer à moi.
Pour calmer de Céfar l'injufte défiance,
Il vous aurait fuffi, d'éviter ma préfence.
Vous n'avez pas prévu ce que vous hafardez;
Vous me faites frémir — Seigneur — vous vous perdez.

ALEXIS.

Quand je tremble pour vous, pourrais-je être coupable?
Ma préfence à Céfar doit être redoutable.
Quoi donc! fuis-je à Bifance? eft-ce vous que je vois?
Eft-ce un Sultan jaloux qui vous tient fous fes loix?
Êtes-vous dans la Grèce une efclave d'Afie,
Qu'un defpote barbare achete en Circaffie?
Qu'on enferme en prifon fous des monftres cruels,
A jamais invifible au refte des mortels?
Céfar a-t-il changé dans fa fombre rudeffe,
L'efprit de l'Occident, & les mœurs de la Grèce?

IRENE.

Du jour où Nicéphore ici reçut ma foi,
Vous le favez affez — tout eft changé pour moi.

ALEXIS.

Hors, mon cœur, le deftin le forma pour Irene:
Il brave des Céfars la grandeur fouveraine!
Il la croit égaler. — Quoi! vos derniers fujets

Vers leur Impératrice, auront un libre accès !
Tout mortel jouira du bonheur de sa vue !
Nicéphore à moi seul l'aura-t-il défendue ?
Et suis-je un criminel à ses yeux offensés ?
Allez, je le serai plus que vous ne pensez.
J'ai trop été sujet.

IRENE.

Je suis réduite à l'être ;
Seigneur, souvenez-vous que César est mon maître.

ALEXIS.

Non, pour un tel honneur, César n'était point né ;
Il m'arracha le bien, qui m'était destiné :
Il n'en était pas digne, & le sang des Comnènes,
Ne vous fut point transmis pour servir dans ses chaînes ;
Qu'il gouverne s'il peut de sa tremblante main,
Ces débris malheureux de l'Empire Romain,
Qu'aux campagnes de Thrace, aux murs de Trébisonde ;
Transporta Constantin pour le malheur du monde,
Et que j'ai défendu moins pour lui que pour vous ;
Qu'il règne s'il le faut, je n'en suis point jaloux ;
Je le suis de vous seule, & jamais mon courage
Ne lui pardonnera votre indigne esclavage.
Vous cachez des malheurs, dont vos pleurs sont garants ;
Et les usurpateurs sont toujours des tyrans ;
Mais si le Ciel est juste, il se souvient peut-être
Qu'il devait à l'Empire un moins indigne maître.

IRENE.

Trop vains regrets ! Je suis esclave de ma foi. —
Seigneur — je l'ai donnée — elle n'est plus à moi.

ALEXIS.

Ah ! vous me la deviez.

IRENE.

Et c'eſt à vous de croire,
Qu'il ne m'eſt pas permis d'en garder la mémoire.
Je fais des vœux pour vous, & vous m'épouvantez.

UN GARDE.

Seigneur, Céſar vous mande.

ALEXIS.

*au garde.*

Il me verra. — Sortez. —
Oui, je vais lui parler. Une telle entrevue,
Ne doit point allarmer votre ame combattue :
Ne craignez rien pour lui. Ne craignez rien de moi.
A ſon ſang comme au mien, je fais ce que je doi.
Chère Irene ſoyez tranquille & raſſurée.

(*Il ſort.*)

IRENE.

De quel ſaiſiſſement mon ame eſt pénétrée !
Que je ſens à la fois de faibleſſe & d'horreur !
Chaque mot qu'il m'a dit, me remplit de terreur.
Que veut-il ? —— Va Zoé, commande que ſur l'heure,
On parcourre en ſecret cette triſte demeure,
Ces ſept affreuſes tours, qui depuis Conſtantin,
Ont vu tant de héros terminer leur deſtin.
Rends-moi compte de tout. Prends pitié de ma crainte;

ZOE'.

J'irai, j'obſerverai cette terrible enceinte.
Mais je tremble pour vous. Un maître ſoupçonneux.
Vous condamne peut-être, & vous proſcrit tous deux.
Dans ce jour orageux, que prétendez-vous faire ?

IRENE.

Garder à mon époux ma foi pure & ſincère :
Dompter ma paſſion ſi ſon feu rallumé

Renaiſſait

Renaiſſait dans ce cœur autrefois enflammé :
Demeurer de mes ſens maîtreſſe ſouveraine,
Si la force eſt poſſible à la faibleſſe humaine :
Ne point combattre en vain mon devoir & mon ſort;
Et ne déshonorer, ni mes jours, ni ma mort.

*Fin du premier Acte.*





# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

ALEXIS, MEMNON.

MEMNON.

OUI vous êtes mandé; mais César délibère;
Dans son inquiétude, il consulte, il diffère,
Avec ses vils flatteurs en secret enfermé,
Le retour d'un héros l'a sans doute alarmé.
Mais nous avons le tems de nous parler encore
Ce Salon qui conduit à ceux de Nicéphore
Mène aussi chez Irene; & je commande ici,
Sur tous vos conjurés n'ayez aucun souci.
Je les ai disposés; une vaillante escorte
Du rempart des sept tours ira saisir la porte;
Les autres sont armés sous un habit de paix;
Et sans donner d'ombrage emplissent ce Palais.
Nicéphore vous craint; mais j'ai sa confiance;
Il se croit assuré de mon obéissance;
Tout est en sûreté.

ALEXIS.

Rustan, Phédor, Arbas;
Polémon, sont-ils prêts?

MEMNON.

Seigneur, n'en doutez pas.

Leur troupe jusqu'à vous doit s'ouvrir un passage :
Leur amitié, leur zèle, & sur-tout leur courage,
Vaudront pour vous servir dans ces périls pressans
Les mercenaires bras payés par les tyrans.

ALEXIS.

Les états assemblés soutiendront ma querelle.
Mais le peuple ?

MEMNON.

Il vous aime ; au trône il vous appelle;
Sa fouge est inconstante, elle éclate à grand bruit;
Un instant la fait naître, un instant la détruit.
J'enflamme cette ardeur, & j'ose encor vous dire
Que je vous répondrais des cœurs de tout l'empire.
Paraissez seulement, mon Prince; & vous ferez
Du sénat, & du peuple, autant de conjurés.
Dans ce Palais sanglant, séjour des homicides,
Les révolutions furent toujours rapides :
Vingt fois il a suffi pour changer tout l'état
De la voix d'un Pontife, ou du cri d'un Soldat.
Ces révolutions sont des coups de tonnerre
Qui dans des jours sereins éclatent sur la terre.
Plus ils sont imprévus, moins on peut échapper
A ces feux dévorans, dont on se sent frapper.
Nous avons vu passer ces ombres fugitives
Fantômes d'Empereur élevés sur ces rives,
Tombant du haut du Trône, en l'éternel oubli,
Où leur nom d'un moment se perd enseveli.
Il est tems qu'à Bisance on reconnaisse un homme
Digne des vrais Césars, & des beaux jours de Rome.
Bisance offre à vos mains le souverain pouvoir.
Ceux que j'ai vu régner n'ont eu qu'à le vouloir.
Portés dans l'hipodrôme ils n'avaient qu'à paraître
Décorés de la pourpre ; & du sceptre d'un maître.

Au Temple de Sophie un Prêtre les ſacrait :
Et Biſance à genoux ſoudain les adorait.
Ils avaient moins que vous d'amis, & de courage ;
Ils avaient moins de droits ; tentez le même ouvrage :
Recueillez les débris de leurs ſceptres briſés.
Vous regnez aujourd'hui, Seigneur, ſi vous l'oſez.

ALEXIS.

Moi ſi je l'oſerai ! j'y vole en aſſurance.
Je mets aux pieds d'Irene & mon cœur & Biſance.
J'ai de l'ambition, & je hais l'Empereur. —
Mais de ces paſſions qui dévorent mon cœur,
Irene eſt la première ; elle ſeule m'anime.
Pour elle ſeule, ami, j'aurais pu faire un crime :
Mais on n'eſt point coupable en frappant les tyrans :
C'eſt mon trône après tout, mon bien que je reprends ;
Il m'enlevait l'Empire, il m'ôtait ce que j'aime.

MEMNON.

Je me trompe, Seigneur, ou l'Empereur lui-même
Doit s'expliquer à vous dans ce lieu retiré.
Y conſentiriez-vous ?

ALEXIS.

Oui je lui répondrai.

MEMNON.

Déja paraît ſa garde, elle m'eſt confiée :
Si de votre ennemi la haine étudiée
A conçu contre vous quelques ſecrets deſſeins ;
Son ordre ne ſaurait paſſer que par mes mains.
Soyez sûr — mais il vient.



## SCENE II.

NICE'PHORE, ALEXIS, MEMNON, les Gardes se retirent.

NICE'PHORE.

Prince, votre présence
A jetté dans ma Cour un peu de défiance.
Aux bords du Pont-Euxin vous m'avez bien servi;
Mais quand César commande, il doit être obéi.
D'un regard attentif ici l'on vous contemple.
Vous donnez à ce peuple un dangereux exemple.
Vous ne deviez paraître aux murs de Constantin
Que sur un ordre exprès émané de ma main.

ALEXIS.

Je ne le croyais pas. Les états de l'empire
Connaissent peu les loix que vous voulez prescrire:
Et j'ai pu sans faillir, remplir la volonté
D'un corps auguste & saint, & par vous respecté.

NICE'PHORE.

Je le protégerai tant qu'il sera fidelle.
Craignez de l'imiter: mais lorsqu'il vous rappelle,
C'est moi qui vous renvoie aux bords du Pont-Euxin.
Sortez dès ce moment des murs de Constantin.
Vous n'avez plus d'excuse: & si vers le Bosphore
L'astre du jour qui luit vous revoyait encore,
Vous n'êtes plus pour moi qu'un sujet révolté:
Vous ne le serez pas avec impunité.
Voilà ce que César a prétendu vous dire.

ALEXIS.

Les grands, de qui la voix vous ont donné l'empire;
Qui m'ont fait de l'état le premier après vous,
Seigneur, pourront fléchir ce violent courroux.
Ils connaissent mon nom, mon rang, & mon service;
Et vous-même avec eux vous me rendrez justice;
Vous me laisserez vivre entre ces murs sacrés
Que, de vos ennemis, mon bras a délivrés.
Vous ne m'ôterez point un droit inviolable
Que la loi de l'état ne ravit qu'au coupable.

NICÉPHORE.

Vous osez le prétendre ?

ALEXIS.

Un simple citoyen
L'oserait, le devrait; & mon droit est le sien.

NICÉPHORE.

Ecoutez. Je suis las d'une telle arrogance.
Pour la dernière fois redoutez ma vengeance.

ALEXIS.

Vous me connaissez mal : un cœur tel que le mien
Sait braver la menace, & ne peut craindre rien.
Mes services passés, ma valeur, ma naissance,
Pourront me garantir d'une injuste puissance.
Je ne partirai point.

NICÉPHORE.

Eh bien, c'en est assez.

(*à Memnon.*)

Servez l'empire, & moi, vous, qui m'obéissez.

(*Il donne un billet à Memnon.*)

❋

## SCENE III.

ALEXIS, MEMNON.

MEMNON.

Il se livre à nos coups.

ALEXIS.

Il faut d'abord m'apprendre
Ce que dit ce billet que l'on vient de te rendre.

MEMNON.

Lisez.

ALEXIS. (*après avoir lu.*)

Dans son conseil l'arrêt était porté.
Je m'attendais sans doute à cette atrocité.
Il se flattait qu'en maître il condamnait Comnène:
Il a signé ma mort.

MEMNON.

Il a signé la sienne.
D'esclaves entouré, ce tyran ténébreux,
Ce despote aveuglé, m'a cru lâche comme eux.
Mais achevez, lisez cet ordre impitoyable.

ALEXIS. (*relisant.*)

Plus que je ne pensais Nicéphore est coupable.
Irene prisonnière! est-il bien vrai Memnon?

MEMNON.

Le tombeau pour les grands est près de la prison.

ALEXIS.

De ce complot sanglant Irene est-elle instruite?

MEMNON.

Elle en peut soupçonner & la cause & la suite.

Le reste est inconnu.

ALEXIS.

Gardons de l'affliger.

Et sur-tout, cher ami, cachons-lui son danger.

La conjuration doit être découverte :

Mais c'est quand on saura ma victoire, ou ma perte.

MEMNON.

Du peuple soulevé j'entends déja les cris.

ALEXIS.

Nous n'avons qu'un moment; je regne, ou je péris.

Le sort en est jetté, combattons Nicéphore;

Allons braves amis, dont mon destin m'honore;

Marchons sans balancer.

---

## SCENE IV.

ALEXIS, IRENE.

IRENE.

Où courez-vous, ô ciel!

Alexis arrêtez : que faites-vous cruel !

Demeurez; rendez-vous à mes soins légitimes :

Je viens vous épargner des malheurs & des crimes.

Les peuples sont armés; déja de toutes parts

Le sang des citoyens coule au nom des Césars :

Il ne m'est plus permis dans ma douleur muette

De dévorer mes pleurs au fond de ma retraite.

Mon père en ce moment, par le peuple excité,

Revient vers ce Palais qu'il avait déserté.

Le Pontife le suit, & dans son ministère

Du Dieu que l'on offenſe atteſte la colère.
Ils vous cherchent tous deux dans ces cruels momens.
Seigneur, écoutez-les.

ALEXIS.

Irene, il n'eſt plus tems;
La querelle eſt trop grande, elle eſt trop engagée
Je les écouterai quand vous ſerez vengée.

(*Il part avec les ſoldats.*)

---

## SCENE V.

IRENE, *ſeule.*

IL me fuit! que deviens-je? & quel affreux tourment!
Mon époux va périr, ou frapper mon amant!
Je me jette en tes bras, ô Dieu qui m'as fait naître!
Toi qui fis mon deſtin, qui me donnas un maître,
Conduis mes pas, ſoutiens cette faible raiſon;
Rends la vie à ce cœur, qui meurt de ſon poiſon.
Rends la paix à l'empire, auſſi bien qu'à moi-même.
Conſerve mon époux: commande que je l'aime.
Tu fais tout; tu peux tout; les malheureux humains
Sont les vils inſtrumens de tes divines mains.
Dans ce déſordre affreux veille ſur Nicéphore;
Et quand pour mon époux mon déſeſpoir t'implore,
Si d'autres ſentimens me ſont encor permis,
Dieu, qui ſais pardonner, veille ſur Alexis!



## SCENE VI.

IRENE, ZOE'.

ZOE'.

Ils sont aux mains, rentrez.

IRENE.

Et mon père ?

ZOE'.

Il arrive :
Il fend les flots du peuple ; & la foule craintive,
De femmes, de vieillards, d'enfans, qui dans leurs bras
Poussent au ciel des cris, que ce ciel n'entend pas.
Le Pontife sacré pâr un secours utile,
Aux blessés, aux mourans, en vain donne un asyle ;
Les vainqueurs acharnés immolent sur l'autel
Les vaincus échappés à ce combat cruel.
Ne vous exposez point à ce peuple en furie :
Je vois tomber Bisance, & périr la patrie
Que nos tremblantes mains ne peuvent relever ;
Mais ne vous perdez pas en voulant la sauver.
Attendez du combat au moins quelque nouvelle.

IRENE.

Non Zoé, le ciel veut que je tombe avec elle.
Non, je ne dois pas vivre en nos murs embrasés,
Au milieu des tombeaux que mes mains ont creusés.

*Fin du second Acte.*



# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

IRENE, ZOÉ.

ZOÉ.

NOTRE unique parti, Madame, était d'attendre
L'irrévocable arrêt que le destin va rendre.
Un Scythe aurait bien pu dans les rangs des soldats
Appeller les dangers, & chercher le trépas.
Sous le ciel rigoureux de leurs climats sauvages
La dureté des mœurs a produit ces usages.
La nature a pour nous établi d'autres loix.
Soumettons-nous au sort, & quel que soit son choix,
Résignons-nous à lui sans plaintes inutiles.
On attend d'Alexis des jours doux, & tranquilles.
Il règne sur les cœurs, il porte en ce combat
Ce bras, ce même bras, qui défendit l'état.
Le plus grand des secours est dans la voix publique;
Autant qu'elle déteste un pouvoir despotique;
Autant elle chérit un héros opprimé.
Il vaincra, puisqu'on l'aime.

IRENE.

Et que sert d'être aimé?
On est plus malheureux; & je sens que moi-même
Je crains de rechercher s'il est vrai que je l'aime;

D'interroger mon cœur, & d'oser seulement
Demander du combat quel eſt l'événement ?
Quel ſang a pu couler, quelles ſont les victimes ?
Combien dans ce Palais j'ai raſſemblé de crimes !
Ils ſont tous mon ouvrage.

ZOE'.

A vos juſtes douleurs
Voulez-vous des remords, ajouter les terreurs ?
Votre père a quitté la retraite ſacrée,
Où ſa triſte vertu ſe cachait ignorée :
C'eſt pour vous qu'il revoit ces dangereux mortels
Dont il fuyait l'approche à l'ombre des Autels.
Il était mort au monde ; il rentre pour ſa fille
Dans ce même Palais, où régna ſa famille ;
Vous trouverez en lui les conſolations
Que le deſtin refuſe à vos afflictions.
Jettez-vous dans ſes bras.

IRENE.

M'en trouvera-t-il digne ?
Aurais-je mérité que cet effort inſigne
Le ramène à ſa fille en ce cruel ſéjour ?
Qu'il affronte pour moi les horreurs de la Cour ?

---

## SCENE II.

IRENE, LÉONCE, ZOE'.

IRENE.

Eſt-ce vous que je vois ? eſt-ce vous que j'embraſſe ?
O mon père, venez conſoler ma diſgrace !
Quoi ! vous quittez pour moi le ſéjour de la paix ?

Hélas !

Hélas ! qu'avez-vous vu dans celui des forfaits ?

LE'ONCE.

Les murs de Constantin sont un champ de carnage,
J'ignore, grace aux Cieux, quel étonnant orage,
Quels intérêts de Cour, & quelles factions,
Ont enfanté soudain ces désolations.
On m'apprend qu'Alexis armé contre son maître,
Avec les révoltés avait osé paraître.
L'un dit qu'il a reçu la mort qu'il méritait;
L'autre que devant lui son Empereur fuyait :
On croit César blessé ; le combat dure encore,
Des portes des sept tours au canal du Bosphore :
Le tumulte, la mort, le crime est dans ces lieux ;
Je viens vous arracher de ces murs odieux.
Si vous avez perdu dans ce combat funeste
Un empire, un époux, que la vertu vous reste.
J'ai trop vu de Césars en ce sanglant séjour
De ce Trône avili renversés tour-à-tour.
Celui de Dieu, ma fille, est seul inébranlable.

IRENE.

On vient mettre le comble à l'horreur qui m'accabie ;
Et voilà des Guerriers qui m'annoncent mon sort.

---

## SCENE III.

IRENE, ZOE', LE'ONCE, MEMNON, Suite,

MEMNON.

Il n'est plus de tyran ; c'en est fait, il est mort;
Je l'ai vu ; c'est en vain qu'étouffant sa colère,
Et tenant sous ses pieds ce fatal adversaire;

Son vainqueur Alexis a voulu l'épargner:
Les peuples dans son sang brûlaient de se baigner.
Madame, Alexis règne, à ses vœux tout conspire;
Un instant a changé le destin de l'Empire.
Tandis que la victoire en nos heureux remparts
Relève par ses mains le Trône des Césars,
Qu'il rappelle la paix, à vos pieds il m'envoie,
Interprête & témoin de la publique joie.
Pardonnez si sa bouche en ce même moment,
Ne vous annonce pas ce grand événement:
Si le soin d'arrêter le sang, & le carnage
Loin de vos yeux encore occupe son courage:
S'il n'a pu rapporter à vos sacrés génoux,
Des lauriers que ses mains n'ont cueilli que pour vous;
Je vole à l'Hipodrôme, au Temple de Sophie,
Aux états assemblés pour sauver la patrie.
Nous allons tous nommer du saint nom d'Empereur,
Le vrai héros de Rome, & son libérateur,

(*Il sort.*)

IRENE.

Que dois-je faire, ô Dieu!

LE'ONCE.

Croire un père, & le suivre;
Dans ce séjour de sang vous ne pouvez plus vivre,
Sans vous rendre exécrable à la postérité.
Je sais que Nicéphore eut trop de dureté.
Mais il fut votre époux, respectez sa mémoire:
Les devoirs d'une femme, & surtout votre gloire.
Je ne vous dirai point qu'il n'appartient qu'à vous,
De venger par le sang, le sang de votre époux:
Ce n'est qu'un droit barbare, un devoir qui se fonde,
Sur les faux préjugés du faux honneur du monde.
Mais c'est un crime affreux qui ne peut s'expier

D'être d'intelligence avec le meurtrier.
Contemplez votre état. D'un côté se présente
Un jeune audacieux, de qui la main sanglante,
Vient d'immoler son maître à son ambition.
De l'autre est le devoir, & la religion,
Le véritable honneur, la vertu, Dieu lui-même.
Je ne vous parle point d'un père qui vous aime:
C'est vous que j'en veux croire, écoutez votre cœur.

IRENE.

J'écoute vos conseils. Ils sont justes Seigneur,
Ils sont sacrés; je sais qu'un respectable usage,
Prescrit la solitude à mon fatal veuvage:
Dans votre asyle saint je dois chercher la paix,
Qu'en ce Palais sanglant je ne connus jamais.
J'ai trop besoin de fuir, & ce monde que j'aime,
Et son prestige horrible, & de me fuir moi-même.

LE'ONCE.

Venez donc cher appui de ma caducité;
Oubliez avec moi tout ce que j'ai quitté:
Croyez qu'il est encore au sein de la retraite
Des consolations pour une ame inquiète.
J'y trouvai cette paix, que vous cherchiez en vain;
Je vous y conduirai; j'en connais le chemin.
Je vais tout préparer, jurez à votre père
Par le Dieu qui m'amène, & dont l'œil vous éclaire;
Que vous accomplirez dans ces tristes remparts,
Les devoirs imposés aux veuves des Césars.

IRENE.

Ces devoirs, il est vrai, peuvent sembler austères;
Mais s'ils sont rigoureux, ils me sont nécessaires.

LE'ONCE.

Qu'Alexis pour jamais soit oublié de nous.

IRENE.

Quand je dois l'oublier, pourquoi m'en parlez-vous ?

LÉONCE.

Ta douleur m'attendrit : ma fermeté s'étonne ;
Je vois tous tes combats, & je te les pardonne.
Ah ! je n'abuse point ici de mon pouvoir ;
L'inéxorable honneur a dicté ton devoir :
Crois-moi ; ne doute pas que le Ciel ne permette,
Que le calme renaisse au sein de la retraite :
Le feu des passions n'a que quelques instans :
Le prestige bientôt cède à l'absence, au temps ;
Et quand l'illusion est enfin dissipée,
La paix rentre à jamais dans l'ame détrompée.

IRENE.

Hélas ! quoique bien loin de pouvoir espèrer
Cette paix qu'à mon cœur vous osez assurer,
Je sais que j'aurais dû vous demander par grace.
Ces fers que vous m'offrez, & qu'il faut que j'embrasse.
Après l'orage affreux que je viens d'essuyer,
Dans le port avec vous, il faut tout oublier;
J'ai haï ce Palais lorsque une Cour flatteuse
M'offrait des vains plaisirs, & me croyait heureuse :
Quand il est teint de sang je le dois détester.
Eh ! quel regret, Seigneur, aurais-je à le quitter ?
Dieu me l'a commandé par l'organe d'un père :
Je lui vais obéir ; je vais vous satisfaire.
J'en fais entre vos mains un serment solemnel :
Je descends de ce Trône, & je marche à l'autel.

LÉONCE.

Adieu, souvenez-vous de ce serment terrible.

## SCENE IV.

IRENE, ZOE'.

ZOE'.

Quel eſt ce joug nouveau, qu'à votre cœur ſenſible;
Un père impoſe encore en ce jour effrayant?

IRENE.

Oui je le veux remplir ce rigoureux ferment.
Oui je veux conſommer mon fatal ſacrifice :
Je change de priſon ; je change de ſupplice.
Toi, qui toujours préſente à mes tourmens divers
Au trouble de mon cœur, au fardeau de mes fers,
Partageas tant d'ennuis, & de douleurs ſecrettes,
Oſeras-tu me ſuivre au fond de ces retraites,
Où mes jours malheureux vont être enſevelis?

ZOE'

Les miens dans tous les tems vous ſont aſſujettis.
Je vois que notre ſexe eſt né pour l'eſclavage.
Sur le Trône en tous tems ce fut votre partage.
Ces momens ſi brillants, ſi courts, & ſi trompeurs,
Qu'on nommait vos beaux jours, étaient de longs malheurs :
Souveraine de nom, vous ſerviez ſous un maître :
Et quand vous êtes libre, & que vous devez l'être,
Le dangereux fardeau de votre dignité
Vous replonge à l'inſtant dans la captivité.
Les uſages, les loix, l'opinion publique,
Le devoir, tout vous tient ſous un joug tyrannique.

IRENE.

Je porterai ma chaîne ; il ne m'eſt plus permis
D'oſer m'intéreſſer aux deſtins d'Alexis.
Je ne puis reſpirer le même air qu'il reſpire :
Qu'il ſoit à d'autres yeux le Sauveur de l'Empire ;
Qu'on chériſſe dans lui le plus grand des Céſars,
Il n'eſt qu'un criminel à mes triſtes regards.
Il n'eſt qu'un parricide : & mon ame eſt forcée,
A chaſſer Alexis de ma triſte penſée,
Si dans la ſolitude où je vais renfermer
Des ſentimens ſecrets trop prompts à m'allarmer,
Je me reſſouvenais qu'Alexis fut aimable,
Qu'il était un héros ; je ſerais trop coupable.
Va, ma chère Zoé, va preſſer mon départ.
Sauve-moi d'un ſéjour que j'ai quitté trop tard.
Je vais trouver ſoudain le Pontife & mon père :
Et je marche ſans crainte au jour pur qui m'éclaire.
Ciel ! (*en voyant Alexis.*)

---

## SCENE V.

ALEXIS, IRENE, ZOE'. (*Gardes qui ſe retirent après avoir mis un trophée aux pieds d'Irene.*)

ALEXIS.

Je mets à vos pieds dans ce jour de terreur,
Tout ce que je vous dois, un empire & mon cœur,
Je n'ai point diſputé cet empire funeſte.
Il n'était rien ſans vous. La juſtice céleſte,
N'en devait dépouiller d'indignes ſouverains
Que pour le rétablir par vos auguſtes mains,

Régnez, puisque je règne ; & que ce jour commence
Mon bonheur, & le vôtre, & celui de Bisance.

IRENE.

Quel bonheur effroyable ! Ah Prince ! oubliez-vous
Que vous êtes couvert du sang de mon époux ?

ALEXIS.

Ah ! j'avais trop prévu ce reproche terrible.
D'avance il déchirait cette ame trop sensible.
Entraîné, combattu, partagé tour-à-tour,
Tremblant ; presqu'à regret j'ai vaincu pour l'amour;
Oui ! Dieu m'en est témoin, & je le jure encore :
Toujours dans le combat j'évitais Nicéphore :
Il me cherchait toujours ; & lui seul a forcé
Ce bras dont le destin, malgré moi, l'a percé.
Ne m'en punissez pas ; & laissez-moi vous dire,
Que pour vous, non pour moi, j'ai reconquis l'empire;
Il est à vous, Madame ; & je n'ai conspiré,
Que pour voir sur vos jours mon amour rassuré.
Mais je veux de la terre effacer sa mémoire :
Que son nom soit perdu dans l'éclat de ma gloire ;
Que l'Empire romain dans sa félicité,
Ignore s'il régna, s'il a jamais été.
Je sais que ces grands coups, la première journée
Font murmurer la Grèce, & l'Asie étonnée :
Il s'élève soudain des censeurs, des rivaux :
Bientôt on s'accoutume à ses maîtres nouveaux :
On adore en tremblant leur puissance établie :
Qu'on sache gouverner, Madame, & tout s'oublie;
Après quelques momens d'une juste rigueur
Que l'intérêt public exige du vainqueur.
Ramenons les beaux jours d'Auguste & de Livie ;
Qui régnèrent en paix sur la terre asservie,

IRENE.

Alexis, Alexis, ne nous abusons pas.
Les forfaits & la mort ont marché sur nos pas.
Le sang crie, il s'élève, il demande justice.
Meurtrier de César, suis-je votre complice ?

ALEXIS.

Ce sang sauvait le vôtre, & vous m'en punissez !
Ne suis-je qu'un coupable à vos yeux offensés ?
Un despote jaloux, cruel, impitoyable,
Grace au seul nom d'époux, est pour vous respectable ?
Ses jours vous sont sacrés ? & votre défenseur
N'était donc qu'un rebelle, & n'est qu'un ravisseur ?
Contre votre tyran quand j'osais vous défendre,
A tant d'ingratitude aurais-je dû m'attendre ?

IRENE.

Je n'étais point ingratte. Un jour vous apprendrez
Les malheureux combats de mes sens déchirés.
Vous plaindrez une femme en qui, dès son enfance ;
Son cœur & ses parens formèrent l'espérance,
De couler de ses ans l'inaltérable cours,
Sous les loix, sous les yeux du héros de nos jours.
Vous saurez qu'il en coûte alors qu'on sacrifie,
A ses devoirs sacrés le bonheur de sa vie.

ALEXIS.

Quoi ! vous pleurez, Irene, & vous m'abandonnez !

IRENE.

A nous fuir pour jamais nous sommes condamnés.

ALEXIS.

Eh ! qui donc nous condamne ? une loi fanatique,
Un respect insensé pour un usage antique,
Embrassé par un peuple amoureux des erreurs,
Méprisé des Césars, & sur-tout des vainqueurs !

IRENE.

Nicéphore au tombeau me retient asservie.
Et sa mort nous sépare encor plus que sa vie.

ALEXIS.

Chère & fatale Irène, arbitre de mon sort,
Vous vengez Nicéphore, & me donnez la mort.

IRENE.

Vivez, règnez sans moi; rendez heureux l'empire;
Le destin vous l'ordonne. Il veut qu'un autre expire.

ALEXIS.

Et vous daignez parler avec cette bonté?
Et vous vous obstinez à tant de cruauté?
Que m'offrirait de pis la haine & la colère?
Serez-vous à vous-même à tout moment contraire?
Un père, je le vois, vous contraint de me fuir:
A quel autre auriez-vous promis de vous trahir?

IRENE.

A moi-même, Alexis.

ALEXIS.

Non, je ne le puis croire.
Vous n'avez point cherché cette affreuse victoire.
Vous ne renoncez point au sang dont vous sortez;
A vos sujets soumis; à vos prospérités;
Pour aller enfermer cette tête adorée,
Dans le réduit obscur d'une prison sacrée.
Votre père vous trompe; une imprudente erreur,
Après l'avoir séduit, a séduit votre cœur.
C'est un nouveau tyran, dont la main vous opprime;
Il s'immola lui-même, & vous fait sa victime.
N'a-t-il fui les humains que pour les tourmenter?
Sort-il de son tombeau pour nous persécuter?
Plus cruel envers vous que Nicéphore même,
Veut-il assassiner une fille qu'il aime?

Je cours à lui, Madame ; & je ne prétends pas
Qu'il donne contre moi des loix dans mes états.
S'il méprise la Cour, & si son cœur l'abhorre,
Je ne souffrirai pas qu'il la gouverne encore.
Et que de son esprit l'imprudente rigueur
Persécute son sang, son maître, & son vengeur.

ZOE', (*qui revient.*)

Madame, on vous attend. Léonce votre père,
Le Ministre de Dieu qui règne au Sanctuaire,
Sont prêts à vous conduire avec sécurité
Dans l'asyle sacré, par vous-même arrêté.

IRENE.

Ç'en est fait, je vous suis.

ALEXIS.

Et moi je vous dévance;
Je vais de ces ingrats réprimer l'insolence :
M'assurer à leurs yeux du prix de mes travaux :
Et deux foix en un jour vaincre tous mes rivaux.

---

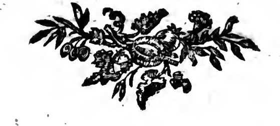
## SCENE VI.

IRENE, *seule.*

Que vais-je devenir ! comment échapperai-je
Au précipice affreux, au redoutable piége,
Où mes pas égarés sont conduits malgré moi ?
Mon amant a tué mon époux, & mon Roi ;
Et, sur ce corps sanglant, cette main forcenée,
Ose allumer pour moi les flambeaux d'hyménée!
Il veut que cette bouche aux marches de l'autel,
Jure à son meurtrier un amour éternel!
Oui, je l'aimais, ô Ciel! & mon ame égarée,

De ce poison fatal est encore énivrée.
Que voulez-vous de moi dangereux Alexis ?
Amant que j'abandonne, amant que je chéris,
Me forcez-vous au crime ? & voulez encore,
Être plus mon tyran, que ne fut Nicéphore ?

*Fin du troisième Acte,*





# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

IRENE, ZOE'.

ZOE'.

Quoi! vous n'avez ofé, timide, & confondue,
D'un père & d'un amant foutenir l'entrevue?
Ah! Madame, en fecret auriez-vous pu fentir
De ce départ fatal un jufte repentir?

IRENE.

Moi!

ZOE'.

Souvent le danger dont on bravait l'image
Au moment qu'il approche, étonne le courage:
La nature s'effraie; & nos fecrets penchans
Se relèvent dans nous plus forts, & plus puiffans.

IRENE.

Non, je n'ai point changé; je fuis toujours la même;
Je m'abandonne entière à mon père, qui m'aime.
Il eft vrai, je n'ai pu dans ce fatal moment,
Soutenir les regards d'un père & d'un amant.
Je ne pouvais parler, tremblante, évanouie,
Le jour fe refufait à ma vue obfcurcie:
Mon fang s'était glacé; fans force, & fans fecours
Je touchais à l'inftant qui finiffait mes jours.

Rendrai-je

Rendrai-je grace aux mains dont je fuis fecourue ?
Soutiendrai-je la vie, hélas ! qu'on m'a rendue ?
Si Léonce paraît, je fens couler mes pleurs ;
Si je vois Alexis, je frémis & je meurs ;
Et je voudrais cacher à toute la nature
Mes fentimens, ma crainte, & les maux que j'endure.
Ah ! que fait Alexis ?

ZOE'.

Il veut en fouverain
Vous forcer aux autels à recevoir fa main.
A Léonce, au Pontife il s'expliquait en maître.
Dans fes emportemens j'ai peine à le connaître.
Il ne fouffrira point que vous ofiez jamais
Difpofer de vous-même & fortir du Palais.

IRENE.

Ciel qui lis dans mon cœur, qui vois mon facrifice ;
Tu ne fouffriras pas que je fois fa complice !

ZOE'.

Que vous êtes en proie à de triftes combats !

IRENE.

Tu les connais : plains-moi ; ne me condamne pas.
Tout ce que peut tenter une faible mortelle
Pour fe punir foi-même, & pour régner fur elle,
Je l'ai fait, tu le fais : je porte encor mes pleurs
Au Dieu dont la bonté change dit-on les cœurs.
Il n'a point exaucé mes plaintes affidues :
Il repouffe mes mains vers fon trône étendues ;
Il s'éloigne.

ZOE'.

Et pourtant, libre dans vos ennuis,
Vous fuyez un amant.

IRENE.

Hélas ! fi je le puis.

ZOE'.

Je vous vois résister au feu qui vous dévore.

IRENE.

En voulant l'étouffer, l'allumerais-je encore ?

ZOE'.

Alexis ne veut vivre, & régner que pour vous.

IRENE.

Non, jamais Alexis, ne sera mon époux.

ZOE'.

Eh bien, si dans la Grèce un usage barbare,
Contraire à ceux de Rome, indignement sépare
Du reste des humains les veuves des Césars ;
Si ce dur préjugé règne dans nos remparts,
Cette loi rigoureuse, est un ordre suprême
Que, du haut de son trône, ait prononcé Dieu même ?
Contre vous de sa foudre a-t-il voulu s'armer ?

IRENE.

Oui : tu vois quel mortel il me défend d'aimer.

ZOE'.

Ainsi, loin du Palais où vous futes nourrie,
Vous allez, belle Irene, enterrer votre vie ?

IRENE.

Je ne sais où je vais. Humains, faibles humains,
Réglons-nous notre sort ? est-il entre nos mains ?

---

## SCENE II.

IRENE, ZOE', MEMNON.

MEMNON.

J'Apporte à vos genoux les vœux de cet empire.
Tout le peuple, Madame, en ce grand jour n'aspire,

Qu'à vous voir réunir par un nœud glorieux
Les restes adorés du sang de vos aïeux.
Confirmez le bonheur que le ciel nous envoie :
Réparez nos malheurs par la publique joie ;
Vous verrez à vos pieds le sénat, les états,
Les députés du peuple, & les chefs des soldats
Solliciter, presser cette union chérie,
D'où dépend désormais le bonheur de leur vie.
Assurez les destins de l'empire nouveau,
En donnant des Césars formés d'un sang si beau :
Sur ce vœu général que ma voix vous annonce,
On attend qu'aujourd'hui votre bouche prononce :
Et nul vain préjugé ne doit vous retenir.
Périsse du tyran jusqu'à son souvenir. (*Il sort*).

IRENE.

Eh bien ! tu vois mon sort ! suis-je assez malheureuse.
Ce vain projet rendra ma peine plus affreuse.
De céder à leurs vœux il n'est aucun espoir.

---

## SCENE III.

IRENE, LE'ONCE.

LE'ONCE.

MA fille, il faut me suivre, & fuir en diligence
Ce séjour odieux fatal à l'innocence.
Cessez de redouter, en marchant sur mes pas,
Les efforts d'un tyran qu'un père ne craint pas.
Contre ces noms fameux d'Auguste, d'invincible,
Un mot au nom du Ciel est une arme terrible :
Et la religion, qui leur commande à tous,

Leur met un frein sacré qu'ils mordent à genoux.
Mon cilice, qu'un Prince avec dédain contemple,
L'emporte sur sa pourpre, & lui commande au temple.
Vos honneurs avec moi plus sûrs & plus constans,
Des volages humains, seront indépendans.
Ils n'auront pas besoin de frapper le vulgaire
Par l'éclat emprunté d'une pompe étrangère.
Vous avez trop appris qu'elle est à dédaigner.
C'est loin du Trône enfin que vous allez régner.

IRENE.

Je vous l'ai déja dit : sans regret je le quitte.
Le nouveau César vient ; je pars, & je l'évite.
(*Elle sort.*)

LE'ONCE.

Je ne vous quitte pas.

---

## SCENE IV.

ALEXIS, LE'ONCE.

ALEXIS.

C'En est trop, arrêtez ;
Pour la dernière fois père injuste écoutez :
Ecoutez votre maître à qui le sang vous lie ;
Et qui pour votre fille a prodigué sa vie.
Celui qui, d'un tyran, vous a tous délivrés,
Ce vainqueur malheureux que vous désespérez.
Le Souverain sacré des autels de Sophie,
Dont la cabale altière à la vôtre est unie,
Contre moi vous séconde ; & croit impunément
Ravir au nom du Ciel Irene à son amant.

Je vous ai tous fervis, vous, Irene, & Bifance:
Votre fille en était la jufte récompenfe :
Le feul prix qu'on devait à mon bras, à ma foi :
Le feul objet enfin qui foit digne de moi.
Mon cœur vous eft ouvert, & vous favez fi j'aime.
Vous venez m'enlever la moitié de moi-même :
Vous qui dès le berceau nous uniffant tous deux,
D'une main paternelle aviez formé nos nœuds :
Vous par qui tant de fois elle me fut promife,
Vous me la refufez lorfque je l'ai conquife !
A trahir fes fermens c'eft vous qui la forcez :
Barbare ! & c'eft à moi que vous la raviffez !
Sur cet heureux lien, devenu néceffaire,
Injuftement l'objet d'une rigueur auftère,
Sourd à la voix publique, oubliant mon devoir,
L'amour & l'amitié fondaient tout mon efpoir.
Ne vous figurez pas que mon cœur s'en détache.
Il faut qu'on me la cède, ou que je vous l'arrache.
Embraffez un fils tendre, & né pour vous chérir :
Ou craignez un vengeur armé pour vous punir.

LÉONCE.

Ne foyez l'un ni l'autre ; & tachez d'être jufte.
Rapidement porté jufqu'à ce Trône augufte,
Méritez votre gloire. Ecoutez-moi, Seigneur :
Je ne puis ni flatter, ni craindre un Empereur :
Je n'ai point déferté ma retraite profonde
Pour livrer mes vieux ans aux intrigues du monde ;
Aux paffions des grands, à leurs vœux emportés :
Je ne puis qu'annoncer des dures vérités.
Qui ne fert que fon Dieu n'en a point d'autre à dire.
Je vous parle en fon nom comme au nom de l'empire.
Vous êtes aveuglé ; je dois vous découvrir
Le crime, & les dangers où vous voulez courir.

Sachez que sur la terre il n'est point de contrée,
De nation féroce, & du monde abhorrée,
De ce climat sauvage, où jamais un mortel
D'un pareil sacrifice osât souiller l'autel.
Ecoutez Dieu qui parle, & la terre qui crie:
» *Tes mains à ton Monarque ont arraché la vie :*
» *N'épouse point sa Veuve.* Ou si de cette voix
Vous osez dédaigner les éternelles loix,
Allez ravir ma fille, & cherchez à lui plaire;
Teint du sang d'un époux, & de celui d'un père.
Frappez.

ALEXIS.

Moi vous frapper ! Ah ! malgré mon courroux
Ce cœur que vous percez s'est attendri sur vous.
La dureté du vôtre est-elle inaltérable ?
Ne verrez-vous dans moi qu'un ennemi coupable ?
Et regretterez-vous votre persécuteur
Pour élever la voix contre un libérateur ?
Oui ! je le suis, Léonce; & personne n'ignore
A quelle cruauté se porta Nicéphore.
Mon bras à l'innonence a dû servir d'appui :
Détrôner le tyran sans m'armer contre lui :
Tel était mon dessein; sa fureur éperdue
A poursuivi ma vie, & je l'ai défendue.
Si malgré moi ce fer a pu trancher son sort;
C'est le fruit de sa rage, & le crime du sort.
Tendre père d'Irene ! hélas ! soyez mon père.
D'un juge sans pitié quittez le caractère.
Ne sacrifiez point & votre fille & moi
Aux superstitions qui vous servent de loi :
N'en faites point une arme odieuse & cruelle;
Et ne l'enfoncez pas d'une main paternelle,
Dans ce cœur malheureux qui veut vous révérer;

Et que votre vertu se plaît à déchirer.
Tant de sévérité n'est point dans la nature.
D'un affreux préjugé laissez-là l'imposture :
Cessez.——

LE'ONCE.

Dans qu'elle erreur votre esprit est plongé!
La voix de l'Univers est-elle un préjugé?

ALEXIS.

Vous disputez, Léonce; & moi je suis sensible.

LE'ONCE.

Je le suis comme vous. Le Ciel est inflexible.

ALEXIS.

Vous le faites parler; vous me forcez cruel,
A combattre à la fois & mon père & le Ciel.
Plus de sang va couler pour cette injuste Irene
Que n'en a répandu l'ambition Romaine.
La main qui vous sauva n'a plus qu'à se venger:
Je détruirai ce temple où l'on m'ose outrager:
Je briserai l'Autel défendu par vous-même,
Cet Autel en tout tems rival du diadême;
Le fatal instrument de tant de passions,
Chargé par mes aïeux de l'or des Nations,
Cimenté de leur sang, entouré de rapines.
Vous me verrez, ingrat, sur ces vastes ruines,
De l'hymen qu'on réprouve allumer les flambeaux,
Au milieu des débris, du sang & des tombeaux.

LE'ONCE.

Voilà donc les horreurs où la grandeur suprême,
Alors qu'elle est sans frein s'abandonne elle-même?
Je vous plains de regner.

ALEXIS.

Je me suis emporté,
Je le sens, j'en rougis: mais votre cruauté,

Tranquille en me frappant, barbare avec étude,
Insulte avec plus d'art, & porte un coup plus rude.
Retirez-vous, fuyez.

LE'ONCE.

J'attendrai donc Seigneur,
Que l'équité m'appelle & parle à votre cœur.

ALEXIS.

Non, vous n'attendrez point, décidez tout à l'heure
S'il faut que je me venge, ou s'il faut que je meure.

LE'ONCE.

Voilà mon sang, vous dis-je : & je l'offre à vos coups;
Respectez mon honneur; il est plus fort que vous.

(*Il sort.*)

## SCENE V.

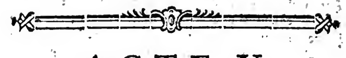
ALEXIS, *seul.*

Que Léonce est heureux! assis sur le rivage,
Il regarde en pitié ce turbulent orage,
Qui de mon triste règne a commencé le cours.
Sa malheureuse fille empoisonna mes jours.
Sa faiblesse m'immole aux erreurs de son père,
Aux discours insensés d'un aveugle vulgaire.
Ceux en qui j'espérais sont tous mes ennemis :
J'aime, je suis César, & rien ne m'est soumis!
Quoi! je puis sans rougir, dans les champs du carnage,
Lorsqu'un Scythe, un Germain succombe à mon courage :
Sur son corps tout sanglant qu'on apporte à mes yeux
Enlever son épouse à la face des Dieux,
Sans qu'un Prêtre, un Soldat ose lever la tête;

Aucun n'ose douter du droit de ma conquête :
Et mes concitoyens me défendront d'aimer,
La veuve d'un tyran qui voulut l'opprimer !
Ah ! c'est trop en souffrir, persécuteurs d'Irene :
Vous qui des passions ne sentez que la haine !
Laissez-moi mon amour, rien ne peut arracher
De mon cœur éperdu, l'espoir d'un bien si cher.
Malgré le fanatisme, & la haine, & l'envie,
Je saurai m'assurer du bonheur de ma vie.

*Fin du quatrième Acte.*





# ACTE V.

## SCENE PREMIERE.

ALEXIS, ZOE'.

ALEXIS.

Eh bien, chère Zoé, que venez-vous m'apprendre?

ZOE'.

Dans ſon appartement gardez-vous de vous rendre;
Léonce & le Pontife épouvantent ſon cœur :
Leur voix ſainte & terrible y porte la terreur :
Gémiſſante à leurs pieds, tremblante, évanouie,
Nos triſtes ſoins à peine ont rappellé ſa vie.
Du Palais des Céſars ardens à l'arracher,
Dans la tombe d'un cloître ils vont enfin cacher
Du reſte de la terre Irene abandonnée.
Des veuves des Céſars telle eſt la deſtinée.
On ne verrait en vous qu'un tyran furieux;
Un Soldat ſacrilège, un ennemi des Cieux;
Si, voulant abolir ces uſages ſiniſtres,
De la religion vous braviez les Miniſtres.
L'Impératrice en pleurs vous conjure à genoux
De ne point écouter un imprudent courroux :
De la laiſſer remplir ces devoirs déplorables
Que des maîtres ſacrés jugent inviolables.

ALEXIS.

Des maîtres où je fuis! j'ai cru n'en avoir plus.

(*Les gardes paroiſſent, Memnon à leur tête.*)

A moi gardes, venez: mes ordres abſolus
Sont que, de cette enceinte, aucun mortel ne ſorte;
Qu'on ſoit armé par tout; qu'on garde cette porte.
Allez. On apprendra qui doit donner la loi:
Qui de nous eſt Céſar, ou le Pontife, ou moi.
Et vous Zoé, rentrez; avertiſſez Irene
Qu'elle eſt Impératrice, & qu'elle s'en ſouvienne.

(*à Memnon.*)

Ami, c'eſt avec toi qu'aujourd'hui j'entreprends
De briſer en un jour tous les fers des tyrans.
Nicéphore eſt tombé; chaſſons ceux qui nous reſtent;
Ces tyrans des eſprits que mes chagrins déteſtent.
Que le père d'Irene à l'inſtant arrêté
Reſte dans le Palais comme moi reſpecté.
Mais que ſans voir ſa fille & contraint au ſilence,
Il ne ſéduiſe plus les peuples de Biſance.
Que cet ardent Pontife au Palais ſoit gardé.
Un autre plus ſoumis par mon ordre eſt mandé;
Qui ſera plus docile à ma voix ſouveraine.
Conſtantin, Théodoſe, en ont trouvé ſans peine;
Plus criminels que moi dans ce même ſéjour,
Les cruels n'avaient pas l'excuſe de l'amour.

MEMNON.

Je hais autant que vous ces cenſeurs intraitables;
Dans leur auſtérité, toujours inébranlables;
Ennemis de l'Etat, ardens à tout blâmer;
Tyrans de la nature, incapables d'aimer.

ALEXIS.

A ce poſte important, non moins que difficile,
J'ai penſé mûrement, tu peux être tranquille;

Toi qui lis dans mon cœur, il ne t'est point suspect;
Pour la religion tu connais mon respect,
J'ai fait choix d'un mortel, dont la douce sagesse
Ne mettra dans ses soins l'orgueil ni la rudesse:
Pieux sans fanatisme, & fait pour s'attirer
Les cœurs que son devoir l'oblige d'éclairer:
Quand des Ministres saints tel est le caractère;
La terre en leurs pieds, les aime & les révère.

MEMNON.

Les ordres de l'Etat, avilis, abattus,
Vont être relevés, Seigneur, par vos vertus.
Mais songez que Léonce est le père d'Irene:
Et, quoiqu'il ait voulu la former pour la haine,
Elle chérit ce père; & même pour appui
Irene en ce grand jour après vous n'a que lui.
Pardonnez; mais je crains que cette violence
Ne soit, au cœur d'Irene, une éternelle offense.
Ménagez ses esprits par la crainte égarés.
Vous la voulez fléchir, vous la désespérez.

ALEXIS.

Il est vrai. Mais veux-tu que je laisse auprès d'elle
Un farouche ennemi de ma grandeur nouvelle:
Un stoïque inflexible, un maître impérieux
Qui lui reprochera le pouvoir de ses yeux?
Qui lui faisant sur-tout un crime de me plaire,
Et tournant à son gré ce cœur simple & sincère,
Gouvernant sa faiblesse, & trompant sa candeur,
Saura l'accoutumer à m'avoir en horreur?
Je veux regner sur elle ainsi que sur Bisance:
La couvrir des rayons de ma toute puissance:
Et que ce maître altier, qui veut donner la loi,
Respecte enfin sa fille, & la serve avec moi.

(*Memnon sort & Zoé arrive.*)

SCENE

## SCENE II.

ALEXIS, ZOE'.

ZOE'.

REfusant d'écouter un avis salutaire,
Vous offensez Irene en la privant d'un pére.

ALEXIS.

A ce vieillard cruel on va rendre du moins
Ce qu'on lui doit ici de respects & de soins.
Et sa fille un moment dérobée à sa vue,
Dès qu'elle aura parlé sera soudain rendue.
Généreuse Zoé, vous savez mes desseins;
Et voici ce que j'espère, & tout ce que je crains.
Je n'ai point ordonné qu'une odieuse fête
Au Temple de Bosphore avec éclat s'apprête;
Je n'insulterai point à ces préventions
Que le tems enracine au cœur des nations.
J'ai voulu préparer cet hymen où j'aspire,
Loin du peuple importun, qu'un vain spectacle attire.
Vous connaissez l'Autel qu'éleva dans ces lieux
Avec simplicité la main de mes aïeux:
N'admettant pour garants de la foi qu'on se donne,
Que deux amis, un Prêtre, & le Ciel qui pardonne.
C'est là que, devant Dieu, je veux donner mon cœur.
Est-il indigne d'elle? Inspire-t-il l'horreur?
Dites-moi par pitié si mon ame agitée,
Aux offres que je fais, recule épouvantée:
Si mon empressement ne peut que l'indigner:
Enfin si je l'offense en la faisant régner.

ZOE'.

Ce matin, je l'avoue, en proie à ses allarmes,
Votre nom prononcé faisant couler ses larmes,
Mais, depuis le moment où son père a parlé,
L'œil fixe, le front pâle, & l'esprit accablé,
Elle garde avec nous un farouche silence:
Son cœur ne nous fait plus la triste confidence
De ses troubles secrets & de ses déplaisirs:
Ses yeux n'ont plus de pleurs, & sa voix de soupirs;
De quelque grand dessein profondément frappée,
Son ame toute entière en paraît occupée.
A nos empressemens elle n'a répondu
Que d'un regard mourant, d'un visage éperdu.
Ne pouvant repousser de sa sombre pensée
Le douloureux fardeau dont elle est oppressée.
Mais, où mon œil me trompe, ou jusqu'en ce séjour
Je la vois s'avancer par ce secret détour.

ALEXIS.

C'est elle-même, ô Ciel!

ZOE'.

Elle paraît troublée;
Sa vue à notre aspect montre une ame accablée:
Elle avance vers vous, mais sans vous regarder;
Je ne sais quelle horreur semble la posséder.

ALEXIS.

Irene est-ce bien vous? Quoi! loin de me répondre,
A peine d'un regard elle veut me confondre!

IRENE, *un des soldats qui l'accompagne lui approche un fauteuil.*

Un siége. Je succombe. En ces lieux écartés,
Attendez-moi, soldats. Alexis, écoutez.

## SCENE III.

ALEXIS, IRENE, ZOE'.

IRENE.

Je reviens vous chercher, & n'en fais point d'excuse.
Sur mon intention je crains peu qu'on m'accuse:
Et l'on saura bientôt si j'ai dû vous parler:
D'un reproche assez grand je puis vous accabler:
Mais je sais commander à ma juste-colère.
Teint du sang d'un époux vous m'enlevez un père:
Vous cherchez contre vous encore à soulever
Cet Empire, & ce Ciel que vous osez braver.
Je vois l'emportement de cet affreux délire,
Avec cette pitié qu'un frénétique inspire;
Et je ne viens à vous que pour vous retirer
De l'effrayant abyme où je vous vois entrer.
Je plaignais de vos feus l'aveuglement funeste:
On ne peut le guérir. Un seul parti me reste.
Allez trouver mon père; obtenez son pardon.
Revenez avec lui. Croyez que la raison,
Le devoir, l'amitié, l'intérêt qui nous lie,
La voix du sang qui parle à son ame attendrie,
Rapprocheront trois cœurs qui ne s'accordaient pas.
Un moment peut finir nos malheureux débats.
Allez. Ramenez-moi le vertueux Léonce.
Sur mon sort avec vous je consens qu'il prononce.
Puis-je y compter?

ALEXIS.

J'y cours, sans rien examiner.
Ah! si j'osais penser qu'il pût me pardonner

Je mourrais à vos pieds de l'excès de ma joie :
Je vole aveuglement où votre ordre m'envoie :
Je vais tout réparer : oui, malgré ses rigueurs
Je veux qu'avec ma main sa main séche vos pleurs.
Vous l'avez entendu ; le bonheur où j'aspire,
Fait le bien de l'Etat, la gloire de l'Empire ;
Mais du vœu général, loin de me prévaloir,
A vous ; à mon amour je voulais vous devoir.
Irene, croyez-moi, ma vie est destinée
A vous faire oublier cette affreuse journée.
Votre père adouci ne reverra dans moi,
Qu'un fils tendre & soumis, digne de votre foi.
Si trop de sang pour vous fut versé dans la Trace ;
Mes bienfaits répandus en couvriront la trace :
Si j'offensai Léonce, il verra tout l'Etat
Expier avec moi cet indigne attentat.
Vous règnerez tous deux : ma tendresse n'aspire
Qu'à laisser dans ses mains les rênes de l'Empire.
Oui, mon cœur se partage entre vous,
Irene ; & je reviens son fils, & votre époux.
*(Il sort.)*

IRENE.

Suivez ses pas, Zoé. Vous qui me futes chère.
Vous le serez toujours.

---

## SCENE IV.

IRENE, *se levant.*

Eh bien, que vais-je faire ?
Je ne le verrai plus ! tandis qu'il me parlait,

Au ſeul ſon de ſa voix tout mon cœur s'échappait.
Il te ſuit, Alexis. Ah! ſi tant de tendreſſe,
Par de nouveaux ſermens attaquait ma faibleſſe,
Cruel! malgré les miens, malgré le Ciel jaloux,
Malgré mon père & moi tu ſerais mon époux.
Qu'as-tu dit, malheureuſe! en quel piège arrêtée,
Dans quel gouffre d'horreurs ès-tu précipitée?
Regarde autour de toi; vois ton mari ſanglant,
Egorgé ſous tes yeux des mains de ton amant.
Il était après tout ton maître légitime:
L'image de Dieu même, il devient ta victime!
Vois ſon fier meurtrier le jour de ſon trépas,
Elevé ſur ſon Trône, & volant dans tes bras!
Et tu l'aimes barbare! & tu n'as pu le taire!
Dans ce jour effrayant de pompe funéraire
Tu n'attends plus que lui pour étaler l'horreur
De tes crimes ſecrets conſommés dans ton cœur.
Il va joindre à ta main ſa main de ſang fumante!
Si ton père éperdu devant toi ſe préſente
Sur le corps de ton père il te faudra marcher
Pour voler à l'amant qu'il te vient arracher!

*(elle fait quelques pas.)*

Nature, honneur, devoir, religion ſacrée!
Vous me parlez encore; & mon ame enivrée
Suſpend à votre voix ſes vœux irréſolus!

*(elle revient.)*

Si mon amant paraît je ne vous entends plus.
Dieu que je veux ſervir! Dieu puiſſant que j'outrage!
Pourquoi m'as-tu livrée à ce cruel orage!
Contre un faible roſeau pourquoi veux-tu t'armer?
Qu'ai-je fait? Tu le ſais, tout mon crime eſt d'aimer.

*(elle ſe raſſied.)*

Malgré mon répentir, malgré ta loi ſuprême,

Tu vois que mon amant l'emporte sur toi-même.
Il règne, il t'a vaincu dans mes sens obscurcis.
*( elle se relève. )*
Eh bien ! voilà mon cœur ; & c'est là qu'est Alexis.
*( elle tire un poignard. )*
Je te venge de lui. Je te le sacrifie.
Je n'y puis renoncer qu'en m'arrachant la vie.
*( elle se frappe, & tombe sur un fauteuil. )*

---

## SCENE DERNIERE.

IRENE *mourante*, ALEXIS, LE'ONCE.

ALEXIS.

Je vous ramène un père ; & je me suis flatté
Que nous pourrions fléchir sa dure austérité.
Que sa justice enfin, me jugeant moins coupable,
Daignerait. Juste Dieu ! quel spectacle effroyable !
Irene ! chère Irene !

LE'ONCE.

O ma fille ! ô fureur !

ALEXIS, *se jettant à ses genoux.*

Quel démon t'inspirait ?

IRENE, *( à Alexis. ) ( à Léonce. )*

Mon amour, votre honneur.
J'adorais Alexis, & je m'en suis punie.
*( Alexis veut se tuer, Memnon l'arrête. )*

LE'ONCE.

Ah ! mon zèle funeste eut trop de barbarie.

IRENE, *leur tendant les mains.*

Souvenez-vous de moi — plaignez tous deux mon sort.
Ciel ! prends soin d'Alexis : & pardonne ma mort.

ALEXIS, (*à genoux d'un côté.*)

Irene ! Irene ! ah Dieu !

LE'ONCE, (*de l'autre côté à genoux.*)

Déplorable victime !

IRENE.

Pardonne Dieu clément ; ma mort est-elle un crime ?

*FIN.*

